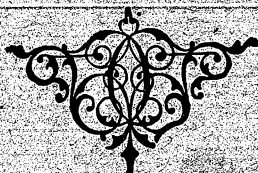


IN MEMORIAM

Monseigneur
Hippolyte TRÉHIOU

Évêque de Vannes (1929-1941)



VANNES

IMPRIMERIE GALLES, PLACE DE L'HOTEL-DE-VILLE

—
1941

2
E



Cl. Cardinal.

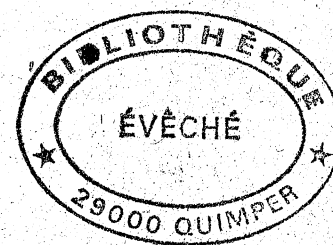
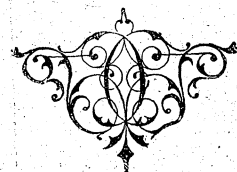
19671

IN MEMORIAM

(B)
922
TRE

Monseigneur
Hippolyte TRÉHIOU

Évêque de Vannes (1929-1941)



VANNES

IMPRIMERIE GALLES, PLACE DE L'HOTEL-DE-VILLE

—
1941

IN MEMORIAM

Monseigneur Hippolyte TRÉHIOU

1880 - 1941

PREMIÈRE PARTIE

**Les années d'enfance et de jeunesse. — Le séminaire.
— Le professorat. — L'Archiprêtre de la cathédrale.
— Le vicaire général de Saint-Brieuc. — La promotion à l'épiscopat.**

A quelques kilomètres de la mer, sur un plateau légèrement incliné vers la vallée pittoresque du Leff, Tressignaux groupe dans un pourtour de près de deux lieues son bourg et ses villages peuplés de cinq cents habitants. Rien ne la distingue des autres paroisses du Goello, la seule région de langue bretonne de l'ancien diocèse de Saint-Brieuc, renommée pour sa fertilité, jadis pour son blé et pour son lin, aujourd'hui pour ses primeurs et, à en croire les Trécorrois, peut-être un peu jaloux, pour l'adresse et l'habileté de ses fils. Population de cultivateurs et aussi de marins, elle ne compte ni fortunes opulentes, ni misères scandaleuses, si on en croit le dicton local :

« *Peb den en Tressigne*
« *A n'eus ti ha beurje.*
« Chacun à Tressignaux
« Possède maison et clos.

A plus juste titre encore, elle peut s'enorgueillir de ses familles chrétiennes, pour qui le Crucifix et la Sainte Vierge ne sont pas seulement des images traditionnelles accrochées à la place d'honneur, mais les maîtres vénérés et écoutés de la maison.



Document numérisé en 2019

C'est dans un de ces foyers où la vocation sacerdotale est regardée comme le plus grand honneur que Dieu puisse faire à une famille que naquit, au village du Run, le 22 novembre 1880, Hippolyte-François-Marie Tréhiou. Son père Guillaume, mort en 1910, jouissait de l'estime de ses concitoyens et de son recteur, ainsi que l'atteste sa qualité de maire et de conseiller de Fabrique. De sa mère, Françoise Perrot, qui la première prépara son âme à entendre l'appel divin, il suffit de rappeler ce qu'elle déclarait, peu avant sa mort survenue en 1927 : « Il y a des parents qui ne veulent pas donner leurs enfants au Bon Dieu, je lui ai donné mes trois fils et je ne le regrette pas et je ne l'ai jamais regretté ».

L'aîné, François, brillant élève de Philosophie, mourut au Séminaire. Le second, Joachim, aussi modeste que remarquablement doué, avait pour les arts, particulièrement la peinture et la sculpture, des aptitudes naturelles, qui, cultivées, lui auraient pu faire un nom. Professeur, vicaire, puis recteur de Trébrivan, où il est mort en pleine maturité, entouré de la sympathie universelle, il fut prêtre avant tout, se dépensant sans compter pour les âmes qui lui étaient confiées. Quelques jours avant sa mort, se sentant déprimé, il répondit à un confrère qui l'engageait à se soigner : « Je ne vois pas pratiquement ce que je pourrais faire, et puis l'essentiel n'est pas de vivre longtemps, mais de bien vivre pour bien mourir ». Alité depuis quelques heures, seul dans son presbytère et, malgré les affirmations rassurantes du médecin qui ne le croyait pas en danger, sentant venir la mort, il fit appeler son sacristain pour l'aider à réciter les dernières prières et expirait dans ses bras avant d'avoir pu terminer l'*Ave Maria* commencé.

Son plus jeune frère devait marcher sur ses traces en le dépassant. Les souvenirs qui ont été conservés de sa petite enfance attestent surtout sa piété profonde. Sa mère racontait naguère à une amie, qui nous l'a rapporté, que chaque fois qu'elle amenait en carriole le petit Hippolyte, alors âgé de cinq ou six ans, à Lanvollon ou ailleurs, l'enfant sérieux et grave guettait les croix, si nombreuses heureusement au bord de nos chemins bretons. De plus loin qu'il en apercevait une, il se levait et tirait son petit chapeau, et soutenu par sa maman, il faisait un grand signe de croix, dont la solennité impressionnait tous les assistants. Et la sainte mère ajoutait : « Lorsque je le voyais toujours faire cela, ne laisser jamais passer une croix, je pensais et je disais au Bon Dieu : Ah ! celui là sera un bon prêtre ! »

Un peu plus tard l'enfant dut quitter momentanément Tressignaux

à l'occasion d'un cas de typhoïde parmi ses proches, et fut confié à des parents de Plouezec pour éviter la contagion. L'éloignement de sa famille, de sa mère en particulier, lui fut très douloureux, mais il jugea qu'il ne devait pas montrer sa peine aux parents qui le recevaient si aimablement. Il ne se consolait que dans l'église de Plouezec en priant pour sa chère famille de Tressignaux et son retour parmi elle lui parut un Paradis terrestre.

Après avoir fait ses débuts à l'école communale de Tressignaux, Hippolyte fut envoyé à l'école réputée des Frères de Lanvollon, chef-lieu de canton distant d'un kilomètre à peine du bourg de Tressignaux ; il en gardera le plus reconnaissant souvenir et ce sera pour lui une joie de pouvoir en témoigner en présidant en 1927 les noces d'or d'enseignement de son vieux maître.

A cette époque, Tressignaux avait comme recteur le vénérable abbé Julien Ollivier, dont la coquette église actuelle rappelle la mémoire. Venu de Plouguernével en Goello où il devait mourir après 36 ans de rectorat, il était resté attaché par toutes les fibres de son cœur à son lointain petit séminaire cornouaillais et, malgré la distance, c'est vers cette école, dont il fut jusqu'à sa mort le plus dévoué et le plus fidèle bienfaiteur, qu'il dirigeait les nombreux élèves de son école presbytérale. Comme ses deux aînés, Hippolyte reçut de lui, dans une salle du presbytère et dans la sacristie de la nouvelle église, ses premières leçons de latin et le vieux prêtre se prit d'une tendre affection pour cet enfant dont la piété, la docilité et les heureuses aptitudes permettaient les plus brillants espoirs. Quelques dix années plus tard, l'abbé Ollivier, septuagénaire et presque aveugle, vint se faire opérer de la cataracte dans une clinique de Saint-Brieuc. A sa demande, l'abbé Tréhiou et un autre de ses compatriotes, alors séminaristes, furent autorisés par le Supérieur à le veiller pendant les premières nuits après l'opération. Ce ne fut pas une sinécure, et l'abbé Tréhiou eut besoin de toute son autorité pour calmer le bouillant vieillard, impatient d'arracher son bandeau et de revoir la lumière. La dernière messe que dit l'abbé Ollivier, la veille de sa mort, fut célébrée le 30 Mars 1904, aux intentions de l'abbé Hippolyte Tréhiou, élève du Séminaire français, qui se préparait à recevoir le diaconat à Saint-Jean de Latran le Samedi-Saint.

Une lettre, qui en fait foi, a été trouvée dans les papiers de l'évêque de Vannes défunt. Elle est encadrée de ces mots :

« Dernière lettre de mon premier maître — très aimé et très vénéré... qui célébra pour moi sa dernière Messe le mercredi-saint,

30 mars, et qui mourut le 31 mars à 4 heures du matin. R. I. P. »
En voici le texte :

Tressignaux le 14 Mars 1904

MON CHER HIPPOLYTE

J'avais raison de te dire, il y a près de 12 ans, que tu serais ma consolation. Tu l'es et tu le seras. Merci bien des bénédictions obtenues pour moi du Saint Père et des autres prières adressées par toi au tombeau des Apôtres. Pour te remercier plus efficacement, j'offrirai pour toi le Saint Sacrifice plusieurs fois, mais surtout le Mercredi-saint.

A toi mes sentiments les plus affectueux.

J. M. OLLIVIER, *Recteur.*

Au début d'Octobre 1894, l'écolier quittait pour la première fois sa famille et son pays natal pour rentrer en 4^e au Petit Séminaire de Plouguernével. Avec les facilités de communication actuelles, on a quelque peine à se rendre compte des difficultés et de la longueur de ce voyage à la fin du siècle dernier, alors que les lignes de tramways départementaux et d'autocars n'existaient pas encore. Fondé par un recteur de Plouguernével, Messire Maurice Picot, que le vénérable P. Maunoir honorait de son amitié, et qui fut également le fondateur du Séminaire de Quimper, dans une paroisse éloignée de toute voie ferrée et que ne desservait même pas une voiture régulière de courrier, le Petit Séminaire venait d'être reconstruit sur un plan grandiose et, malgré la pénurie de moyens d'accès, les élèves s'y pressaient nombreux sous la brillante direction du chanoine Y. Ollivier. Pour y parvenir de Tressignaux, une journée entière n'était pas de trop. De Lanvollon il fallait prendre la voiture jusqu'à Saint-Brieuc, de là le train jusqu'à Quintin, d'où des voitures de louage mettaient encore, malgré les deux chevaux qui les traînaient, plus de quatre heures pour franchir les trente-huit derniers kilomètres du parcours.

De ces déplacements renouvelés trois fois par an, que la gent écolière supportait avec une bonne humeur inlassable et qui, les jours de départ en vacances, se transformait en une gaieté parfois exubérante, le nouveau prit vite l'habitude, et il s'accoutuma sans peine à son éloignement, qu'adoucissaient la présence de son frère Joachim et de plusieurs compatriotes, le voisinage de parents qui exploitaient une ferme dans la commune peu éloignée de Gouarec et surtout l'atmosphère familiale de la maison dont il devait conserver un inoubliable souvenir.

Par suite de la situation du Petit Séminaire en pleine campagne, le confort matériel y laissait à désirer et, bien que l'hiver fût dur sur cette colline battue par tous les vents, le feu y était inconnu des élèves, qui n'avaient d'autre moyen de chauffage que les longues promenades et les récréations mouvementées ; mais la rudesse un peu spartiate de cette éducation était largement compensée par une discipline paternelle, par l'affection des maîtres et par la confiance qu'elle leur méritait.

Dès les premiers jours, l'ancien élève des frères de Lanvollon se trouva à l'aise dans ce nouveau milieu : modeste, serviable, d'humeur toujours égale, ardent au jeu en dépit des engelures qui l'hiver lui gonflaient les doigts, il conquérait vite l'amitié de ses condisciples, tandis que sa piété, son intelligence et son travail régulier lui méritaient l'estime de tous ses professeurs. Venu d'une école presbytérale où il n'avait guère étudié que la langue latine, il dut au début combler quelques lacunes, mais, dès la première année, il obtenait le 1^{er} accessit d'Excellence, et les années suivantes, malgré un redoutable rival, Jean-François Cadiou, aujourd'hui Père du Saint-Esprit, avec qui il devait la partager, il l'atteignait avec des prix et des nominations dans toutes les matières sans exception.

Parmi les professeurs qui ont contribué à sa formation, celui qui eut peut-être la plus grande influence fut son professeur de seconde, l'abbé Guillaume Morin, qu'il devait retrouver plus tard en philosophie. A défaut de dons exceptionnels, qui ont souvent pour rançon quelques déficiences, il se distinguait par l'extrême conscience qu'il apportait à tout ce qu'il entreprenait et par la sûreté de son jugement. Professeur d'un goût très sûr, chargé de l'enseignement des belles lettres, il leur demandait avant tout de former l'esprit, de le rendre capable de juger sainement des choses et des hommes, d'apprécier, de s'assimiler le vrai et de rejeter le faux. Homme de mesure, admirateur d'Horace et de sa vertu moyenne, il préférait la justesse à la puissance, et prisait davantage un esprit droit qu'une intelligence pénétrante. D'une sensibilité de poète, il excellait à éveiller chez ses élèves le sens de la beauté. Passionné pour la Bretagne, il ne se bornait pas à commenter les grands classiques, mais il ne se lassait pas de dénombrer et d'exposer les trésors artistiques et littéraires de notre petite patrie et sa contagieuse admiration allait du *Barzaz Breiz* aux poètes modernes, particulièrement à Brizeux, pour qui il avait une préférence marquée.

Mais si M. Morin était humaniste, il était surtout prêtre. Chaque samedi après-midi, les élèves de seconde devaient apporter leur

paroissien et il consacra une partie de la classe à la préparation de l'office du lendemain, en exposant l'historique de la fête ou du dimanche et en expliquant le sens littéral et spirituel des textes. Dieu seul peut connaître l'action exercée par ce prêtre zélé, qui était de plus directeur de la Congrégation de la Sainte Vierge et grand confesseur, sur toutes les jeunes âmes qui l'ont approché.

Le professeur de seconde était encore aumônier de la maison des Religieuses de la Retraite de Campostal, à Rostrenen, et il y assurait la messe le jeudi et le dimanche. Pendant la belle saison, il amenait avec lui comme servant un de ses élèves. Hippolyte Tréhiou l'accompagna fréquemment dans ce déplacement, pendant lequel l'heure matinale, et le paysage printanier ne manquaient pas de susciter des réminiscences classiques et surtout les vers devenus familiers du poète préféré. Il n'est pas téméraire de croire que l'amour de Mgr Tréhiou pour la Bretagne et la forme poétique que prenaient naturellement sa pensée et son langage lorsqu'il parlait d'elle, remonte pour une grande part à ces premières leçons. Lorsque le chanoine Morin mourut, après avoir consacré les vingt-neuf dernières années de sa vie aux Religieuses Augustines de Gouarec, l'évêque de Vannes tint à lui rendre les derniers devoirs, le 4 Février 1934, et évoquant dans un langage ému et imagé ses années de Petit Séminaire, il rappela ce qu'il y avait de poésie et de piété dans cette âme sacerdotale, qui avait si généreusement semé autour d'elle le goût du vrai, du beau et du bien.

Après les compositions des prix, le professeur de seconde organisait dans le cadre champêtre du couvent de Campostal un tournoi littéraire qui n'aurait pas été indigne des *Actes publics* des collèges de l'Ancien Régime. S'il n'en avait pas la solennité un peu guindée, il les dépassait par la gaîté spirituelle qui y présidait et, au lieu d'un amphithéâtre clos, il se déroulait en plein air, au fond d'un jardin en terrasse qu'ombrageaient de grands sapins, dans une atmosphère de joie ensoleillée. La fête scolaire de Juillet 1897 fut des plus brillantes et deux élèves s'y distinguèrent particulièrement : Jean-François Cadiou et son rival Hippolyte Tréhiou, dont le plaisant badinage, adressé au Supérieur, exprimait les regrets à la classe de seconde et les espoirs des futurs rhétoriciens. Conquis, le chanoine Ollivier, le « magnifique recteur de l'Université de Cornouailles » comme l'avait baptisé un jour Mgr Fallières, répondit de sa voix chaude et prenante par une brillante improvisation, témoignant sa joie, sa fierté et son affection paternelle, qui fut regardée par les futurs rhétoriciens comme la plus enviée des récompenses.

En 1898, Hippolyte Tréhiou, après avoir passé comme en se jouant les épreuves de la première partie du Baccalauréat, entra en philosophie où il retrouvait son ancien professeur de seconde, qui, depuis un an, s'était chargé, par dévouement, de cette classe que l'on venait de rétablir.

Cette année de philosophie fut assombrie pour plusieurs de ses condisciples par quelques petits nuages. Conscients du prestige que leur valaient, auprès des plus jeunes élèves, leur âge, leur demi baccalauréat, leur admission au Séminaire, Messieurs les Philosophes étaient tentés de prendre quelques libertés, même avec le règlement. D'où des conflits avec des surveillants, plus maladroits que mal intentionnés, qui croyaient couper le mal dans sa racine en frappant parfois plus fort que juste. Toute la classe s'en ressentait, car l'entente y était aussi parfaite que dans la famille la plus unie. Hippolyte Tréhiou, personnellement exemplaire, aussi bon élève que bon camarade, déployait, souvent en vain, des trésors de persuasion et de patience pour apaiser les plus mécontents. L'un d'eux n'avait-il pas imaginé, quelques semaines avant l'examen, d'affecter la paresse la plus éhontée, ouvrant ostensiblement pendant les études les livres de lecture qu'il pouvait se procurer et gardant en classe le silence le plus obstiné à toutes les interrogations, sans réfléchir que celui qui souffrait le plus de son attitude était son professeur.

Un jour que le coupable était absent, M. Morin n'y tenant plus avoua en classe les craintes que lui causait cette indifférence scandaleuse et le chagrin qu'il en ressentait, et ses camarades, émus de compassion pour l'excellent homme, lui avouèrent que ce n'était qu'une feinte pour agacer les surveillants et qu'en réalité le frondeur, dissimulant ses cahiers et ses manuels sous un paravent de romans et d'ouvrages futiles, préparait uniquement et avec le plus grand soin son examen. A son retour le mauvais plaisant, apprenant que son secret avait été dévoilé, en éprouva une vive irritation, qui se dissipa vite devant les amicales représentations du sage Hippolyte.

Ce fut pendant une de ces périodes de paix armée que tomba en 1899 la fête du supérieur ; le discours d'usage revenait à un élève de philosophie que le professeur aidait plus ou moins dans sa rédaction. M. Morin cette fois se refusa et invita les philosophes à s'en charger intégralement. Hippolyte Tréhiou se dévoua et présenta les vœux de la maison avec une délicatesse, un tact et un à propos qui ne furent pas moins goûtés du Supérieur que de tous ses condisciples.

Le jeune homme, dont la belle simplicité et la franchise ont produit cet apaisement si désiré de part et d'autre, a à ce moment

dix-huit ans. Ses succès scolaires, sa taille, sa gravité lui valent auprès des petits une autorité qui dépasse celle des surveillants. « Ils tiennent mieux compte de ses observations que des miennes », disait l'un d'eux impuissant à obtenir le silence dans les rangs. On se tromperait cependant en le prenant pour une image de vitrail. Quand il convient, il est le plus gai des compagnons, et, toujours aussi ardent au jeu qu'au travail, il n'est pas le dernier à s'associer aux plaisanteries et aux mystifications amicales dont la victime est la première à rire et à les lui rendre avec usure dès la première occasion. Toujours aussi modeste, il était d'une discrétion rare à cet âge et on ne l'entendait guère parler de lui-même. Ame délicate, cœur sensible, mais volonté déjà formée, il voilait, par timidité peut-être, et certainement par une pudeur très bretonne, cette sensibilité dont il se défiait sous une très grande réserve, que ceux qui ne le connaissaient pas étaient tentés de prendre pour de la froideur. Affable pour tous, il ne se donnait pas facilement, mais, s'il le faisait, c'était sans réserve, et sa fidélité à ses amis était à toutes épreuves.

Cet ensemble de qualités qu'il portera au Grand Séminaire de Saint-Brieuc, où il prit la soutane en octobre 1899, ne tarda pas à attirer sur l'abbé Tréhieu l'attention bienveillante de ses professeurs et à lui valoir la sympathie de tous ses confrères qui admiraient son intelligence pénétrante, sa bonté, sa régularité et son esprit surnaturel. Aussi son départ pour le séminaire français de Rome, aussitôt après son sous-diaconat, s'il causa des regrets, ne suscita aucun étonnement.

En octobre 1903, l'abbé Tréhieu, regardé comme un des meilleurs espoirs du diocèse, franchissait les monts pour gagner Rome où il devait dans le travail et le recueillement passer quatre années bien remplies. Tandis que son intelligence avide de vérité goûtait les fortes leçons de théologie données en un latin fort peu cicéronien dans les amphithéâtres du collège romain, au milieu d'un auditoire cosmopolite « *ex omni tribu, lingua et natione* », son cœur était conquis par le charme d'une ville unique au monde. Sa forte éducation classique l'avait préparé à jouir des souvenirs qu'évoquent les vestiges de la Rome antique, mais ce qui, plus que les monuments célèbres et que les œuvres d'art du paganisme et de la Renaissance, transportait son âme et alimentait sa piété, c'était les trésors de la Rome chrétienne : les traces laissées par les légions de saints qui avaient foulé ce sol privilégié, les innombrables sanctuaires depuis les catacombes, les basiliques illustres, jusqu'aux modestes

églises comme Saint-Yves des Bretons, toutes les manifestations anciennes et toujours renouvelées de la vie d'une Eglise immortelle.

Au lieu du frais jardin, de la charmille, des allées de boules, de la large cour, théâtre des jeux animés et des discussions souvent passionnées des jeunes philosophes et théologiens de Saint-Brieuc, le Séminaire français n'offrait à ses élèves que les terrasses de ses toits plats, mais la Ville leur était ouverte avec ses quatre cents églises, ses couvents fameux, ses jardins et ses fontaines et, après les cours le soir, l'étudiant y venait chercher un repos pour son esprit et un réconfort pour sa foi. C'est dans ce milieu si éloquent pour une âme chrétienne que l'abbé Tréhieu acheva sa préparation immédiate au sacerdoce. Ordonné diacre à Saint-Jean de Latran le 2 avril 1904, il y recevait la prêtrise à la fin de l'année.

Pendant ces quatre années d'exil, si quelques fois, comme jadis Brizeux, il ressentit la nostalgie du pays natal, il n'en laissa rien paraître. D'ailleurs la Bretagne n'était plus qu'à deux ou trois journées de voyage, et juillet chaque année le ramenait pour près de quatre mois auprès de ses parents et de ses amis cornouaillais. Au Séminaire français, il vivait entouré de bretons, étudiants et même répétiteurs, avec qui, aux petites vacances, il excursionnait dans les monts Albains, en Sabine et même jusqu'à Naples.

Parfois des compatriotes venus en pèlerins lui apportaient comme une senteur lointaine des landes et de la mer océane. Avec quelle joie il les accueillait et se mettait à leur service pour les guider à travers les merveilles qu'il possédait si bien ! En avril 1906, il conduisait ainsi à Tivoli son frère Joachim et deux autres amis venus à Rome pour la semaine sainte. Dans le petit chemin de fer cahotant et empuanti par les vapeurs des eaux sulfureuses de Bagni, nos excursionnistes, se voyant observés avec insistance par un groupe de voyageurs, s'amuserent à les intriguer en ne parlant que breton pendant tout le trajet et à les dérouter complètement sur leur nationalité. Mis en gaité par ce début, nos amis firent dans une *Osteria* à prétention d'Hôtel, dont la note portait imprimé un supplément de deux lires pour la vue qu'elle offrait de sa terrasse, un sobre déjeuner à l'italienne, qui en France eût été trouvé exécrable, mais qui assaisonné par l'appétit des convives et la joie de leur réunion parut délicieux. Après un souvenir donné à Horace, et au vieux maître de Plouguernével qui le commentait avec tant de goût, ce fut la visite traditionnelle des Cascatelles, que le voisinage d'une usine électrique n'avait pas encore appauvries. Deux intrépides, qui avaient imaginé de pénétrer dans l'émissaire

grégorien, canal artificiel d'où tombe la principale chute de l'Annio, et de le remonter en suivant l'étroit trottoir glissant le long duquel coulent les eaux rapides du fleuve, se trouvèrent à son extrémité devant des murs clôturant des propriétés privées. Plutôt que de refaire le périlleux parcours, ils n'hésitèrent pas à les escalader comme ils l'eussent fait d'un vulgaire talus breton, pour la plus grande joie de l'abbé Tréhiou qui, du haut du chemin public où il était resté, riait jusqu'aux larmes de l'embarras où s'étaient mis les imprudents, tandis que, non moins amusé, Joachim crayonnait rapidement une esquisse plaisante de la scène. Peu après, à la Villa d'Hadrien, passant du plaisant au sévère, il se montrait le cicerone le plus disert et le plus averti et accompagnait la visite des ruines d'explications et de commentaires que n'eût pas désavoué un élève de l'École française de Rome.

Deux mois après, l'abbé Tréhiou, déjà docteur en philosophie de l'Académie de Saint-Thomas, soutenait brillamment son Doctorat en théologie devant le collège Romain et s'appropriait à quitter Rome définitivement. Le Supérieur du Séminaire français, qui l'avait en très haute estime, demanda au diocèse de lui laisser encore une année pour préparer la licence en Ecriture sainte, nouvel enseignement que le pape Pie X, en plein combat contre le *Modernisme*, venait d'instituer. La connaissance qu'il avait acquise de la langue hébraïque l'avait préparé d'avance à ces nouvelles études, qu'il poursuivait avec son succès habituel, en travaillant en commun et fraternellement avec le P. Frey, qui devait mourir en 1939 Supérieur du Séminaire français et secrétaire de la Commission biblique.

L'été 1907 ramena enfin l'abbé Tréhiou à Saint-Brieuc. Mgr Morelle, qui avait déjà sur lui des vues arrêtées, le nomma professeur à l'Ecole Saint-Charles, qui, depuis l'expulsion des religieux Marianites en 1903, avait été reprise par le clergé diocésain, mais en l'envoyant il prévint le Directeur. M. le chanoine Bahezre, qu'il ne lui était que prêté et qu'il ne tarderait pas à lui être repris.

Professeur de 3^e, l'abbé Tréhiou se donna avec ardeur à sa nouvelle tâche, à laquelle, à défaut de préparation directe, sa culture classique, la sûreté de son jugement et sa conscience le rendaient particulièrement apte. Mais ses élèves, petits citadins éveillés et malicieux, qui ne ressemblaient que de loin aux dociles enfants du Petit Séminaire, abusant de sa timidité et de son inexpérience, se livrèrent un soir à une bruyante manifestation, d'autant plus répréhensible qu'elle eut pour théâtre le dortoir, où les plus jeunes professeurs doubleraient les surveillants. Les chahuteurs, sévèrement réprimés

par l'autorité dont ils avaient eux-mêmes attiré l'attention, ne tentèrent pas de renouveler leur exploit, car le nouveau maître, par la clarté de son enseignement, son dévouement et sa bonté, faisait rapidement leur conquête et ils furent unanimes, même les plus légers, à regretter son départ prématuré au bout de quelques mois. Le professeur ne fut pas moins ému de cette séparation et il ne put retenir ses larmes, lorsque sa nomination de Directeur au Séminaire, qui n'aurait cependant pas dû le surprendre, vint en Février 1908 l'éloigner de ces enfants auxquels il s'était si bien adapté et de confrères parmi lesquels il ne comptait que des amis.

A cette triste époque, les séminaristes, expulsés de la magnifique maison édiflée jadis par un évêque avec le concours du clergé diocésain tout entier, étaient réduits à chercher asile dans des locaux de fortune, parfois assez distants les uns des autres. C'est dans la remise de l'ancien *Hôtel moderne*, refuge des élèves du Petit Cours de Théologie, que l'abbé Tréhiou inaugura son enseignement par le *Traité de l'Eglise* et l'autorité, la compétence, l'intérêt des commentaires et des explications du nouveau Directeur aidèrent à faire oublier l'inconfort et l'indigence du local.

En 1911, la chaire d'Ecriture sainte étant devenue vacante, elle lui fut naturellement confiée. S'il n'était pas homme à solliciter ou à refuser les emplois auxquels la confiance éclairée de ses supérieurs l'a appelé, rien ne pouvait mieux convenir à ses goûts et à ses préférences que le commerce assidu des Livres saints auquel ses nouvelles fonctions l'obligeaient. Un de ses anciens élèves lui a appliqué avec bonheur ce qu'il a dit lui-même de saint Hilaire, dans le Panégyrique qu'il en a tracé : « Il s'était plongé avec délices dans l'étude des livres sacrés. L'Ecriture sainte était une lumière pour son regard, une harmonie pour son oreille, un miel pour son palais : vérité pour son esprit, allégresse pour son cœur, énergie pour sa volonté, elle jetait dans le ravissement toutes les facultés de son être ».

Parmi les auteurs inspirés, saint Paul était déjà celui dont il se nourrissait de préférence et la pensée du grand Apôtre lui deviendra si familière qu'il en arrivera à lui emprunter presque inconsciemment ses substantielles formules dogmatiques et ses élans d'amour, de même que les réminiscences des Psaumes lui inspireront des éclairs de poésie qui illumineront brusquement son enseignement.

Pour cette âme où la foi et la science s'unissaient harmonieusement et intimement pour la recherche et la défense de la vérité, le pèlerinage de Terre sainte, qu'il projetait depuis longtemps

et qu'il put enfin réaliser en 1922, fut un geste à la fois religieux et professionnel, une étude consciencieuse et un acte d'amour vis-à-vis du Maître dont il désirait, pour mieux les comprendre, méditer les enseignements et les paroles dans les lieux même, et devant les horizons familiers, où il les avait prononcés. L'émotion qu'il laissait parfois échapper en expliquant l'Evangile révélait toute l'intensité avec laquelle il avait vécu ces quelques semaines de Palestine et il n'était pas rare qu'elle ne gagnât tout son auditoire.

A cette époque, par suite de la condamnation d'un ouvrage dont les nombreuses éditions avaient nourri des générations de séminaristes, l'enseignement de l'Ecriture sainte n'était pas sans présenter des difficultés pratiques faute d'un Manuel biblique adapté. La compétence et la sûreté de doctrine de l'abbé Tréhieu, renommées au delà des limites du diocèse, le désignaient pour la rédaction de l'ouvrage réclamé. Peut-être y a-t-il songé ? Mais sa vie était déjà trop remplie pour qu'il en eût les loisirs. De son enseignement de quatorze années au Carmel, au Rocher-Martin, au Sacré-Cœur, qui furent tour à tour les asiles des Séminaristes vagabonds, il subsiste des résumés polycopiés, remarquables de clarté, de concision substantielle, qu'il mettait aux mains de ses élèves : *Introduction générale à l'étude des saintes Ecritures. Introduction au Pentateuque. Introduction aux Livres historiques. Introduction aux Evangiles* ; et enfin un travail imprimé, beaucoup plus important, malheureusement inachevé : *Introduction au livre des Psaumes*, dans lequel certaines pages, notamment l'analyse des éléments de la poésie des Psaumes, révèlent, autant que l'érudit et le lettré, le poète secret qu'il cachait dans son cœur.

Mais le labeur le plus aimé, auquel pendant 17 ans l'abbé Tréhieu consacra le meilleur de son temps, fut la direction des séminaristes. Clairvoyance, douceur, bonté, calme inaltérable, patience inlassable, tact délicat, esprit surnaturel furent les qualités avec lesquelles il pratiqua cet « art des arts » et s'efforça d'aider la grâce à modeler dans ces jeunes âmes les traits essentiels du Prêtre Eternel.

Loin de se limiter à la vie recluse du Séminaire, son activité débordait peu à peu au dehors et son zèle trouvait un nouvel aliment dans la confession et la direction des communautés religieuses de la ville, notamment de la Providence et du Saint-Esprit, dont la fidèle reconnaissance atteste toujours la profondeur du sillon qu'il y a tracé. La population de Saint-Brieuc ne tardait pas à bénéficier à son tour des leçons du professeur d'Ecriture sainte. Dès que se dessinèrent les premiers traits de l'Action catholique encore

en formation, il lui apporta sa collaboration et organisa un cours de religion à l'usage des dames et des jeunes filles du monde, dont le succès le révéla au public briochin.

La mort du curé archiprêtre de la cathédrale, à la fin de 1925, fut pour son évêque l'occasion de mettre ses talents en pleine lumière en lui confiant un ministère plus étendu et plus important. La succession était difficile et les charges lourdes, le nouveau curé dans son humilité n'était pas sans craintes, mais il avait trop d'esprit de foi pour se laisser conduire par des considérations humaines et son obéissance confiante fut visiblement bénie de Dieu. Jamais curé ne fit si complètement et si vite la conquête de ses paroissiens.

Aussi simple et aussi modeste qu'un séminariste, il répondait plaisamment aux félicitations de ses proches à l'occasion de sa promotion au canonat en 1920, en refusant les éloges dont ils les accompagnaient et en leur expliquant que l'hermine qui ornerait désormais son camail était une invitation à l'humilité. Pasteur de la première paroisse du diocèse, il leur dira, pour qu'ils ne soient pas tentés d'en tirer vanité : « Le vrai curé de la cathédrale, c'est l'évêque, moi je ne suis que son remplaçant ».

A cette occasion, il écrivait à sa mère un court billet dont les lignes suivantes sont révélatrices de sa simplicité :

« C'est demain que je serai installé comme chanoine titulaire, à 9 heures, à la Cathédrale. C'est une cérémonie très intime — à laquelle personne n'assiste. Vous prierez pour moi, comme je prierai pour vous... »

Déjà les journaux parlent de ma nomination. Dans leurs articles, il y a bien quelques inexactitudes : On me dit docteur en Ecriture Sainte. Je ne le suis pas. — On parle des ouvrages que j'aurais composés !!! Je n'en ai fait aucun — On dit que j'ai été sollicité pour l'épiscopat !! Je puis vous affirmer que si j'avais reçu la moindre proposition, pour un évêché quelconque, j'aurais accepté — simplement — comme j'ai accepté la cure de la Cathédrale... ».

Son discours d'installation le 27 décembre, fête de saint Jean l'évangéliste, aussi dense comme doctrine que brillant comme forme, frappa fortement tous ses auditeurs : « Je viens à vous sous le signe de la charité », et ouvrant ses bras à tous sans distinction, il rappela que l'Eglise ne faisait acception de personne et comparant les jeux colorés du soleil levant à travers les beaux vitraux de l'autel du Saint Sacrement, contemplés si souvent de sa stalle, à la variété des opinions humaines, il montra qu'elle les accueillait toutes maternellement, sauf celles qui lui étaient directement contraires. Se

défendant de vouloir tracer un programme détaillé qui ne saurait rester à l'épreuve des réalités, il affirma sa volonté de mettre son sacerdoce totalement et uniquement au service de leurs âmes.

Cette promesse fut amplement tenue et son activité pastorale ne connut aucune limite. L'apostolat des hommes tint le premier rang dans ses préoccupations. Pour les aider à « acquérir une connaissance religieuse résistante et conquérante », il institua une messe mensuelle, au cours de laquelle il prenait la parole et pour laquelle à certains jours la grande nef de la cathédrale se révélait insuffisante. Les conférences sur l'Evangile avec projections qu'il leur donnait ne les attireraient pas moins. Créateur et principal prédicateur du mois du Sacré-Cœur, il y exposait les mystères insondables de la charité du Christ et sa manifestation la plus merveilleuse : l'Eucharistie. Sous une autre forme, dans son bulletin paroissial, *La Voix de la Cathédrale*, il faisait, dans les *veillées d'hiver*, parler les vieilles pierres de son église et ses belles cloches pour louer Dieu et rappeler ses enseignements. Continuellement sollicité par les écoles, les communautés, les associations pieuses, les œuvres de toute nature, il leur apportait avec la même bonne grâce sa parole claire et concise, apostolique et convaincante, imagée et colorée de poésie, abondante en formules heureuses et en périodes balancées et rythmées comme des versets de psaumes.

S'il est vrai, suivant le mot du vénérable P. Chevrier, que le prêtre est un homme dont la vie « est mangée », celle de l'archiprêtre de la cathédrale, qui trouvait encore le temps de remplir toutes les obligations d'un curé de grande paroisse, se dépensait avec un tel rythme que ses amis se demandaient soucieux combien de temps il pourrait résister à ce régime. Ce qui les rassurait en partie était la richesse de la vie intérieure qui alimentait et soutenait cet effort et qui débordait naturellement d'un vase rempli de sève divine.

D'autre part ils connaissaient l'aide dévouée que lui apportaient ceux qu'il avait appelés, le jour de son installation « ses vicaires très aimés ». Le presbytère de la cathédrale, bien qu'il ne fût pas placé sous le signe de saint François, était une véritable fraternité, une famille étroitement unie, dont le chef était soutenu par la respectueuse et confiante affection dont l'entouraient ses frères, même plus âgés. Comment refuser quelque chose à ce jeune curé si plein d'allant, si bon, si délicat, toujours prêt à toutes les heureuses initiatives, à les encourager et à les soutenir, à prendre pour lui les besognes les plus pénibles et les plus astreignantes et, s'il devait les partager, à choisir la part la plus lourde ? Dans l'atmosphère familiale de sa maison.

ENTRÉE SOLENNELLE A VANNES



Dans la cour de la Gare.

Cl. Ouest-Eclair.



Dans l'avenue de la Gare.

Cl. Ouest-Eclair.

les cœurs s'épanouissaient librement dans une détente joyeuse après l'effort et, en dépit des préoccupations et des soucis, la plus cordiale gaieté, surtout les jours de fatigue comme le dimanche, était l'assaisonnement obligatoire du repas du soir. Chacun se relevait le lendemain plus vaillant et plus fort pour sa tâche quotidienne.

Ce ministère pastoral qui suscitait tant d'espoir devait être aussi brillant qu'éphémère. En juin 1927, Mgr Serrand perdait son collaborateur pour l'archidiaconé de Tréguier, M. le chanoine Le Pennec, et il jeta les yeux pour le remplacer sur le curé de la cathédrale. Le dernier dimanche de juillet, jour de la fête de saint Guillaume, l'archiprêtre adressait ses adieux à ses paroissiens. Leurs regrets, si grands furent-ils, furent dépassés par ceux de ses vicaires qui en dix-huit mois s'étaient attachés à lui pour la vie et la joie manifestée par le reste du diocèse put difficilement les atténuer.

Ce que fut le chanoine Tréhiou dans ces nouvelles fonctions a été exposé par la voix autorisée de son évêque : « Il les exerça, écrit Mgr Serrand, avec une telle connaissance des prêtres et des paroisses, une telle bienveillance et fermeté, une telle autorité et un tel succès, une si profonde possession des règles administratives qu'il apparut comme le vicaire général né. » S'il préférerait n'avoir qu'à louer, qu'à approuver et à encourager, il savait prendre, lorsque c'était nécessaire, les décisions pénibles, mais il les tempérerait de tant de bonté qu'il parvenait à en adoucir l'amertume. Se faisant tout à tous comme dans la ville de Saint-Brieuc, il était infatigable pour répondre à l'appel des curés et des recteurs, qui, non seulement dans son archidiaconé mais dans tout le diocèse, lui demandaient de présider un pardon, un pèlerinage, une bénédiction de cloches ou d'école, de célébrer la Vierge ou un de nos vieux saints locaux. Le Trégor, le Goello et la Cornouaille admiraient l'élégance avec laquelle il maniait la langue bretonne. Il la possédait depuis l'enfance, mais il en avait fait l'objet d'une étude approfondie, que son amour pour la Bretagne et pour les âmes lui rendait particulièrement douce. La maîtrise qu'il en acquit se manifestera par la facilité avec laquelle il s'assimilera rapidement le dialecte vannetais si éloigné cependant de son parler natal. Ainsi la Providence achevait peu à peu de préparer au gouvernement d'un diocèse breton celui qu'elle devait bientôt appeler à la plénitude du sacerdoce.

Par une coïncidence, qu'on n'a pas manqué de souligner, ce fut le jour de la fête de saint Patern, le 16 avril 1929, qu'on apprit à Saint-Brieuc et à Vannes l'élection de Mgr Tréhiou à l'épiscopat et elle parut un présage de la protection particulière du fondateur du

diocèse pour le continuateur en qui s'affirmerait le plus nettement et le plus efficacement son esprit.

Effrayé par ses responsabilités dont il avait pleinement conscience, l'élu se jugea tout d'abord incapable de les remplir et ce ne fut pas chez lui une clause de style que cette affirmation d'indignité. Comme l'a remarqué son évêque, ce fut toujours son sentiment au fur et à mesure qu'il était appelé à gravir les degrés de la hiérarchie, son obéissance confiante l'avait chaque fois révélé non seulement égal mais supérieur aux situations qu'il devait remplir. A un ami il manifesta l'appréhension que sa santé ne lui permit pas de répondre pleinement à ce qui lui était demandé. A la fin de la grande guerre elle avait, en effet, été sérieusement ébranlée par une mauvaise grippe, dont il s'était en apparence bien remis et dont chaque hiver il ressentait plus ou moins vivement le rappel, bien qu'il ne s'en plaignît jamais. Avec la même simplicité, le même esprit surnaturel qu'il avait montré en quittant sa paroisse si aimée, il s'abandonna sans réserve à la volonté divine clairement manifestée par le choix du Souverain Pontife.

Le sacre de Mgr Tréhiou, le 24 juin, revêtit un éclat exceptionnel et réunit dans la cathédrale de Saint-Brieuc une assistance unique : un cardinal, Mgr Charost, trois archevêques, dix évêques, quatre abbés mitrés et un protonotaire, et près de huit cents prêtres des deux diocèses de Saint-Brieuc et de Vannes. Les fidèles se pressaient nombreux, désireux de témoigner à leur ancien curé leur respectueux attachement et ils avaient envoyé tant de fleurs que tout l'édifice, du chœur au porche extérieur, en était décoré. Mgr Serrand assisté de NN. SS. Duparc, de Quimper, et Florent de la Villerabel, d'Annecy, fut le consécrateur, et lorsque le nouvel évêque sortit de la cathédrale, une foule immense, avide de recevoir sa première bénédiction, se pressa sur ses pas et lui fit cortège dans les rues jusqu'à l'école Saint-Charles.

Au cours du repas qui y fut servi, l'évêque de Vannes prit la parole pour rendre grâce, d'abord à Dieu, Père de toute miséricorde et maître de tous les dons, à l'évêque qui venait de lui transmettre la plénitude du sacerdoce, à tous ceux qui l'avaient assisté et préparé à ce jour, à ceux enfin qui avaient été ses fils et l'objet de son ministère. Puis se tournant vers le clergé, les six parlementaires et les fidèles de Vannes, il leur exprima son affection, son dévouement et sa confiance. L'ovation qui lui répondit montra combien ce langage simple et surnaturel avait trouvé le chemin des cœurs et conquis tout l'auditoire.

Ces paroles furent comme les adieux solennels de Mgr Tréhiou à la ville et au diocèse de Saint-Brieuc. Cependant, avant de faire son entrée dans celui de Vannes, dont il avait pris possession le 16 juin, il tint à célébrer sa première messe pontificale dans l'église de son baptême et de sa première communion, et à prier sur les chères tombes de ses parents et de son premier maître de latin, l'abbé Ollivier, qu'elle protégeait de son ombre. A cette fête de famille du 30 Juin, tous les habitants de Tressignaux voulurent prendre part et ils ne purent réprimer leur légitime fierté en voyant leur compatriote dans tout l'éclat de ses ornements pontificaux et le déploiement majestueux de la liturgie, offrir les divins mystères là où, enfant, il servait pieusement la messe à son vieux recteur. Son accueil plein d'affabilité et de bonté ne les toucha pas moins. « C'est vraiment beau, déclarait l'un d'eux, de voir un homme si instruit rester si humble ». Si, comme le rappela le recteur de Tressignaux, le chanoine Guégan, dans son compliment de bienvenue, citant avec à-propos un poète anglais, « Une heure de beauté peut laisser du bonheur pour toute une vie », l'évêque, ce jour-là, sema du bonheur sur ses pas. Un nombreux clergé accouru du Goello et de la région guingampaise lui redit son respectueux et fidèle attachement, ses regrets de son éloignement, ses vœux pour son épiscopat, tandis que le doyen de Pluvigner, l'abbé Le Maréchal, l'assura, au nom du clergé vannetais, de l'affection profonde qui l'attendait de la part de ses prêtres, « dont le cœur est du même métal et les âmes accordées avec la même longueur d'onde que ceux du diocèse de Saint-Brieuc ».

Désormais Mgr Tréhiou n'appartient qu'à son Eglise pour laquelle il se dépensera jusqu'à l'extrême limite de ses forces, mais si Vannes tient dans son cœur la première place, il gardera à Saint-Brieuc une tendresse filiale, qui, dans la joie comme dans le deuil, ne cessera de s'exprimer par des manifestations aussi délicates que nombreuses.



DEUXIÈME PARTIE

L'Évêque de Vannes

L'entrée dans la Ville épiscopale. — Le Docteur de la Foi. — Le Chef du Diocèse. — L'Apôtre. — Les Derniers Jours.

Après avoir pris possession de son siège, le dimanche 16 Juin 1929, par son procureur, M. le chanoine Rose, chancelier de l'évêché de Saint-Brieuc, Son Excellence Mgr Tréhiou, faisait son entrée solennelle, dans sa vie épiscopale, dans l'après-midi du 2 Juillet, en la fête de la Visitation de la Bienheureuse Vierge Marie.

A Vannes, l'allégresse était unanime. Mgr Tréhiou avait été précédé d'une telle réputation de piété, de bonté et de science qu'on s'accordait à voir en sa personne, « l'Envoyé de Dieu », attendu et sollicité du ciel par de ferventes prières. Comme la joie est démonstrative et stimule à l'action, une réception splendide lui avait été préparée ; toutes les rues que devait traverser le cortège épiscopal avaient été décorées avec magnificence. Mais en cette après-midi de Juillet, une pluie tenace tombait depuis le matin et leur enlevait leur éclat. Elle ne brisait pas cependant la patience de la foule pressée dans la cour de la gare, qui attendait, depuis plus de deux heures, l'arrivée de l'Évêque, sous l'averse.

Monseigneur avait pris le train à Elven où l'avait conduit l'auto de Monseigneur l'Évêque de Saint-Brieuc. Là, il avait commencé par faire une entorse au programme prévu. Au lieu de se rendre directement à la gare, il avait voulu d'abord saluer M. le Curé et s'était présenté au presbytère à l'improviste. Cette décision était déjà une révélation de la paternelle affection qu'il témoignera toujours à ses prêtres.

A sa descente du train à Vannes, il était salué, au nom des catholiques du diocèse par M. le sénateur Roger Grand, un prince de

la parole, puis revêtu des ornements épiscopaux, il apparaissait devant la foule qui l'accueillait par une immense acclamation.

« Quel bel évêque ! » disait-on, en admirant sa majestueuse pres-tance. « Comme il doit être bon ! » ajoutaient les plus proches, conquis par son sourire plein de grâce et son doux regard.

Le premier geste de Mgr Tréhiou allait manifester toute la bonté de son cœur pour ses diocésains. Des autos stationnaient à l'entrée de la gare ; elles devaient, en raison du mauvais temps, le conduire à la Cathédrale avec sa suite. « Non, dit Monseigneur, dès qu'on lui proposa une voiture, j'irai à pied pour voir et bénir mes diocésains ». Et il s'avança avec son cortège, sous la pluie qui le laissait indifférent, tout absorbé dans la contemplation de la foule, massée aux carrefours et sur les trottoirs, et qu'il ne se lassait pas de bénir.

A la Cathédrale archi-comble, la grande cérémonie de l'intronisation se déroula, dans une atmosphère de ferveur qu'exaltèrent la beauté des chants et les harmonies des Grandes Orgues. Le chœur et les transepts étaient remplis par le clergé du diocèse auquel s'étaient joints plusieurs prêtres de Saint-Brieuc, entre autres le frère de Monseigneur, recteur de Trébrivan. Les premières places de la nef étaient occupées par des membres du Parlement, des représentants du Conseil municipal, des Administrations civiles, de l'Armée, de la Magistrature, et par des hommes d'œuvre.

Lorsque l'obédience du clergé fût terminée, M. le chanoine Le Garrec, doyen du chapitre, maître incontesté en l'art de bien dire, salua l'évêque au nom du clergé, des communautés religieuses et des fidèles du diocèse.

La réponse de Monseigneur révéla cette éloquence chaleureuse, docte et surnaturelle qui atteint son but : elle persuade et elle conquiert les cœurs. En voici les idées maitresses :

Action de grâces à Dieu ; ardent appel à la Vierge, à sainte Anne, à tous les saints de Bretagne, ses protecteurs, auxquels il confie son épiscopat ; reconnaissance à son prédécesseur Mgr Gouraud, restaurateur du diocèse ; confiance entière en ses collaborateurs et en tous ses prêtres, et d'abord en Mgr Picaud, évêque d'Erythée et M. le chanoine Guillevic, ses vicaires généraux ; don de lui-même sans réserve à tout son peuple vers lequel il vient, le cœur élargi, comme celui de saint Paul, par la charité du Christ.

La prédication inaugurerait le ministère de l'Évêque, dans la chaire de sa cathédrale. Elle en serait aussi le dernier acte, au soir du 1^{er} Janvier 1941, après en avoir « été l'incessante et écrasante fonction. »

Pendant la cérémonie de la cathédrale, le soleil avait bousculé les nuages à l'horizon, et l'évêque fut solennellement conduit, comme le prescrit le cérémonial des Evêques, à sa résidence de la rue Richemont, sous un ciel radieux, en présence d'une foule immense et recueillie, avide de recevoir les premières bénédictions de son Chef spirituel.

Nous avons relaté, plus longuement que ne le demande l'importance de cette brochure, l'arrivée à Vannes de Mgr Tréhiou. Mais elle est une aurore, et l'aurore porte en elle les destinées du jour.

En ce 2 Juillet 1929, l'entrée solennelle de notre évêque permettait de présager un heureux et fécond épiscopat ! Serait-il téméraire d'écrire aujourd'hui, alors que nous savons la consternation générale et les immenses regrets causés par la mort de Mgr Tréhiou, épiscopat bienfaisant entre tous ! Mgr Tréhiou n'aurait-il pas été le plus aimé des 99 évêques qui se sont succédé à Vannes depuis saint Patern ? La 2^e partie de cette brochure qui le présentera dans ses fonctions de *docteur de la foi*, de *chef* et d'*apôtre*, devrait permettre de conclure en tout cas qu'il a pu accomplir un très grand bien dans le diocèse parce qu'il a été très aimé. Et il a été très aimé, parce qu'il s'est totalement dévoué à son peuple dans une bonté sans bornes et qui n'a jamais connu le crépuscule : « *Impendam et superimpendar pro animabus vestris* ».

LE DOCTEUR DE LA FOI

Dans leur diocèse, les évêques sont constitués gardiens et distributeurs de la doctrine authentique de l'Eglise.

Cette doctrine, Mgr Tréhiou l'a gardée et l'a distribuée à son peuple.

Il répétait sans cesse, sous une forme ou sous une autre, la déclaration qu'il avait publiée dans sa première Lettre pastorale, à l'occasion de son entrée dans sa ville épiscopale : « La vérité est illuminatrice. Sans doute la foi n'est pas éteinte en Bretagne : la vieille Armorique est une terre haute et l'incrédulité qui a roulé ses vagues de mort sur nos plus belles provinces ne parviendra pas à la submerger. Mais l'œuvre des ténèbres s'accomplit lentement, perfidement. L'évêque dans la nuit qui s'épaissit sera le veilleur attentif : *il doit prêcher le Verbe Sauveur* qui souvent déplaît aux hommes. *Nous ne faillirons pas à cette tâche primordiale* ».

Aussi Mgr Tréhiou qui s'est dévoué sans réserve à toutes les fonctions de sa charge épiscopale, regardait-il comme son premier

devoir d'enseigner son peuple, dans sa conviction que l'ignorance religieuse était le grand mal de l'époque qui entraînait les âmes à leur perte et le pays avec elles. Il aurait dit volontiers avec le grand évêque de Tulle, Mgr Berteaud : « Je ne crois pas qu'il soit impossible de gouverner et de prêcher en même temps, mais si quelque empêchement m'interdisait ce double travail, je me réserverais la tâche d'enseigner, laissant l'autre à des délégués ».

Et il était armé pour réaliser en plénitude cette mission. Il était philosophe et théologien de si solide envergure que jamais sa doctrine n'hésitait ni ne chancelait. Il avait longuement étudié et profondément médité les Saintes Ecritures, surtout les Psaumes, les Evangiles et les Epîtres de saint Paul qui lui avaient livré en retour le suc exquis et incomparable de leur âme. Il possédait une connaissance approfondie des Pères, une vaste érudition des sciences profanes comme des sciences sacrées, et par là s'était assuré des sources où il pouvait toujours s'abreuver, se renouveler et s'enrichir.

Avec sa puissante intelligence, son cœur rempli des plus grands amours, sa mémoire étonnante, sa riche imagination poétique, sa langue enchanteresse, il lui était aisé de s'imposer à tous les esprits et de satisfaire toutes leurs exigences, d'atteindre et d'éclairer toutes les âmes, et d'autant qu'il avait acquis dans un ministère varié, au Grand-Séminaire, dans les Congrégations religieuses, dans une paroisse populeuse et organisée, dans l'administration diocésaine, cette expérience du cœur humain et de la vie, nécessaire pour adapter parfaitement un enseignement au milieu qui lui est destiné et en déduire des directions sages et opportunes.

Mgr Tréhiou a enseigné son peuple par ses *Lettres pastorales*.

Les Lettres pastorales, à l'image des Encycliques des Papes, sont d'ordinaire la forme de leur enseignement à laquelle les évêques attachent une importance de premier ordre, malgré certaines critiques anodines, Dieu merci ! qui lui viennent autant de leur perfection même que de leur allure un peu solennelle, imposée par le protocole et la tradition, critiques que les évêques n'ignorent pas. N'est-ce pas l'évêque de Moulins, Mgr Gonon, qui disait dans l'éloge funèbre de Mgr Manier, évêque de Belley ? « Ah ! les pauvres mandements épiscopaux ! On pourrait à leur sujet philosopher bien mélancoliquement. On les lit comme on peut, on ne les écoute guère, on les comprend encore moins, et plus que minime est le profit qu'on en retire. Si l'on savait pourtant ce qu'ils coûtent à leurs auteurs, quels soins ceux-ci apportent à les ruminer, à les composer, à les adapter

à leurs destinataires, on se trouverait bien coupable de n'en pas profiter mieux. »

Les Lettres pastorales de Mgr Tréhiou ont-elles échappé aux regrets formulés par l'évêque de Moulins ?

Nous savons qu'elles étaient toujours l'œuvre de la prière, de l'étude, de la méditation et d'un travail prolongés. Et si les auditeurs ont pu être dépassés parfois par certaines considérations théologiques, exigées par la structure et la démonstration de la thèse, les lecteurs qui en avaient par la *Semaine Religieuse* le texte intégral y ont trouvé autant de jouissances intellectuelles que de profits spirituels, car elles sont pleines de richesse doctrinale, débordantes de sève évangélique et paulinienne, et si attrayantes par la puissance et l'originalité de la pensée, par les aperçus historiques et par la magnificence de l'expression.

Dans le choix du sujet des Pastorales de Carême, Mgr Tréhiou, qui visait avant tout à éclairer la foi et à former la conscience chrétienne de son peuple, s'arrêtait à des questions doctrinales essentielles ou à de graves problèmes religieux et moraux d'actualité. C'est ainsi qu'il a traité du Sacerdoce, de l'Eucharistie, du Culte de la Très Sainte Vierge, de l'Action Catholique, du Matérialisme, la grande erreur moderne, de l'Education chrétienne des enfants au foyer familial. Quand il envisagea la reconstruction prochaine du Grand-Séminaire, il en fit le thème d'une Lettre documentée, et pressante dans son appel à la générosité du diocèse. Quand le Pape lançait une Encyclique, il en présentait les principaux extraits ou il en exigeait la lecture intégrale. Ce fut le cas pour les Encycliques sur le Mariage chrétien, le Jubilé de la Rédemption, le Sacerdoce catholique, les Enseignements de Pie XII au sujet de la guerre.

Ses Lettres Pastorales ne se sont pas limitées aux Mandements de Carême. Il profitait des grands événements de la vie de l'Eglise ou de la vie diocésaine pour en dégager les enseignements qu'ils comportaient. Il le fit entre autres, à l'occasion de son Entrée dans sa ville épiscopale, de ses Voyages ad Limina, de la mort de Pie XI, de l'élection de Pie XII, de la nomination de S. Exc. Mgr Picaud, à l'évêché de Bayeux et Lisieux, du Congrès marial de Vannes et de Sainte-Anne, du Synode diocésain, etc....

Du reste toutes ses Lettres, et elles sont innombrables, qui ont paru dans la *Semaine Religieuse*, dans les Journaux et Revues d'Action catholique, avaient la même préoccupation d'instruire. Jamais rien de banal, de conventionnel, d'insignifiant : Qu'il annonçât la mort du Cardinal Charost, de Mgr Mignen, la nomi-

nation de Mgr Roques à l'archevêché de Rennes, un Congrès national, régional, diocésain, un grand pèlerinage à Sainte-Anne, une journée diocésaine de Croisade Eucharistique ou de malades, une œuvre nouvelle à propager, une construction d'église ou de chapelle, une quête en faveur de sinistrés de la mer, la kermesse diocésaine annuelle en faveur des écoles chrétiennes, etc... etc..., il s'élevait toujours aux principes doctrinaux capables d'éclairer ses diocésains sur le mobile de son intervention, et capables, en même temps, s'il le fallait, de les placer en face d'un devoir qu'ils ne pouvaient éluder !

Docteur de la foi, Mgr Tréhiou l'a été par la plume, à l'égal des grands évêques. Nous pouvons ajouter, il l'a été également *par la parole*.

Aucun évêque de Vannes n'a autant prêché à son peuple, en breton et en français. Aucun n'a prêché comme lui à tout son peuple. Nous ne connaissons pas une seule église du diocèse, même dans les îles les plus éloignées et les moins abordables, où il ne soit allé porter la parole de Dieu. Il a parlé en toutes circonstances, solennelles et simples, joyeuses et funèbres, religieuses et profanes ; — devant les auditoires les plus différents car il était le père de tout son peuple ; — presque en tous lieux : dans les églises, dans les séminaires, dans les communautés religieuses, dans les collèges et les écoles, dans les salles de réunion, sur les places publiques, au pied des calvaires, au bord des fontaines saintes ; — sur les sujets les plus divers exigés par les circonstances : pèlerinages, missions, installations de curé, vêtements et professions religieuses, enterrements de prêtres, de religieuses, de laïques, services funèbres officiels pour des victimes de la guerre ou de la mer, congrès d'Action catholique, d'œuvres de piété d'œuvres agricoles et sociales, journées du Bleu-Brug, cérémonies de toutes sortes impossibles à énumérer ; — souvent pendant une heure, une demi-heure au moins : la durée ne l'a jamais effrayé ; — d'une voix éclatante ou caressante que lui permettait un bel organe, puissant et souple. Il remplaçait même à l'occasion, un prédicateur de retraites sacerdotales défaillant, et les retraitants se plaisaient à reconnaître que jamais prédicateur ne leur avait davantage offert matière à méditation et ne leur avait fait plus de bien.

En arrivant à Vannes, malgré le grand succès de ses sermons dans le diocèse de Saint-Brieuc, Mgr Tréhiou semblait hésiter devant la fréquence des prédications, sans doute par scrupule de préparation sérieuse.

Il avait demandé : « Mgr Gouraud prêchait-il souvent à la Cathédrale et aux cérémonies dans le diocèse ? ».

On avait répondu : « Oui, il parlait très volontiers à la Cathédrale et partout où il présidait. »

« Je n'ai pas l'intention de prêcher autant », fut la réponse de Mgr Tréhiou.

Une résolution au moins qu'il n'a pas tenue. Devons-nous nous en féliciter puisqu'il s'est usé avant le temps au service de son diocèse ?

Mais il ne pouvait éluder un devoir de sa charge ni le minimiser. Il avait une si haute conception de son métier d'évêque et une telle conviction des effrayantes responsabilités qu'il impose, que sa résolution initiale fut immédiatement battue en brèche, puis écartée, en présence des appels de ses prêtres et des désirs des fidèles.

Sa parole était, en effet, toujours attendue et désirée. Et on le lui manifestait un peu imprudemment sans songer que la même invitation se répétait à l'infini. « Les pauvres évêques, disait-il en souriant, au soir d'une de ces invraisemblables journées de prédications où il avait parlé dix fois ! On varie les sauces pour les manger, ils n'en sont que mieux absorbés ».

Ses auditeurs se délectaient à l'entendre et lui gardaient leur fidèle attention même durant une heure. N'avait-il pas le don de s'adapter au milieu, de plaire à ses auditeurs, de pénétrer dans leur intime, de les élever, de les enthousiasmer et de les conquérir ? Après l'avoir entendu, on avait toujours un peu plus de ciel dans l'âme, et beaucoup s'en allaient avec une énergie nouvelle pour remplir leurs devoirs de chrétiens.

Mais son succès n'était pas dû uniquement à son talent, il venait davantage de son âme d'apôtre. On admire les beaux parleurs. On est seulement ému à fond et entraîné vers Dieu, et au bien par un prédicateur dont l'âme possédée par l'amour divin déverse le trop plein dans le cœur de ceux qui communient à sa parole. Combien de fois n'avons-nous pas entendu Monseigneur s'écrier : « Qu'on ne me dise pas d'un prédicateur : comme il parle bien ! Il se prêche peut être lui-même. Le démon si intelligent et habile pourrait à coup sûr prêcher beaucoup mieux. Mais : comme sa parole fait du bien et porte à Dieu ! »

Lui, il n'avait pas d'autre but, et n'en pouvait avoir, quand on connaît sa vie intérieure dont l'intensité fut une révélation pour la plupart des lecteurs de ses « Notes Intimes ».

Cependant, comme tant de prédicateurs et même de saints, Mgr Tréhiou semble avoir douté du succès de sa prédication, au moins dans les dernières années. Ses notes intimes encore en font foi : « Efforts surhumains, a-t-il écrit, pour résultat médiocre. »

Les prêtres constataient bien, au cours des épuisantes tournées de confirmation, que la fatigue s'ajoutant à sa santé déficiente atteignait parfois son activité cérébrale. Il n'avait plus alors la même facilité d'ordonner logiquement ses idées et de discipliner totalement sa parole. Mais son ascendant sur ses auditeurs n'en souffrait pas : ceux-ci étaient toujours subjugués par la parole de leur évêque qui restait ardente et n'accusait pas sa souffrance. Aussi quand Mgr Tréhiou juge de « médiocre » le résultat de sa prédication, il exprime surtout le regret de l'apôtre qui ne voit pas aboutir toutes les transformations chrétiennes qu'il prêche sans répit ; il obéit en même temps à un sentiment d'humilité qu'il avait profonde et constante et qui le portait volontiers à s'effacer, toujours à écarter ses mérites personnels pour les reporter à Dieu. Mais l'humilité du prêtre n'est-elle pas avec la charité de l'apôtre une vertu essentielle au prédicateur ? « Ne prêchez pas, si vous n'êtes pas humbles », ont répété aux prêtres beaucoup de saints voués au ministère de la prédication. Car c'est l'humilité qui soumet à Dieu l'esprit et le cœur et dispose aux divines influences. « Quand je suis faible, alors je suis fort. », écrivait saint Paul aux Corinthiens : sa personnalité humiliée laissant mieux agir le Christ par lui, puisque « Dieu résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles ». Il nous est donc bien permis de ne pas partager les inquiétudes de Mgr Tréhiou sur l'efficacité surnaturelle de sa prédication. Trop de témoignages au surplus sont venus les démentir.

S'il avait un respect sacré pour la parole de Dieu et cherchait à la faire estimer en la rendant attrayante et sympathique, il n'avait pas d'ordinaire le temps de lui donner une préparation immédiate. Mais doué d'une grande facilité de parole et d'un riche acquit, ce travail préparatoire ne s'imposait pas. Cependant, s'il disposait de quelques instants et si la circonstance l'exigeait, il jetait sur le papier des citations qui devaient orienter sa pensée, avec l'indication sommaire de faits qui pouvaient l'intégrer dans la vie réelle, la rendre plus compréhensible à ses auditeurs et mieux en assurer la pérennité dans les mémoires. S'il était contraint de parler « *ex abrupto* », en quelque circonstance que ce fût, il pouvait se livrer en toute assurance à l'improvisation, pour peu qu'il se trouvât en forme. Son sens divinateur des désirs et des besoins de son auditoire le mettait en contact

immédiat et direct avec lui et lui permettait de le conserver jusqu'à la fin.

Mais la lecture des sermons et des discours que Mgr Tréhiou a livrés à l'impression, parce qu'il en avait été instamment prié, nous en fait regretter le nombre trop restreint. Quelques uns ont été reproduits intégralement dans la *Semaine Religieuse*, d'autres furent édités en plaquettes : les éloges funèbres de MM. les chanoines Dieulangard et Guillevic, vicaires généraux, de M. le chanoine Le Floch, du chapitre cathédral, de M. le chanoine Pouézat, curé archiprêtre de Saint-Louis de Lorient, de Mère Marie de Sainte Elisabeth, ancienne supérieure générale des Filles de Jésus, — un sermon à l'occasion du centenaire des Augustines à Malestroit — des sermons à Paris : pour le centenaire de la Médaille Miraculeuse, en faveur de l'Œuvre d'Orient, de l'Œuvre des Bretons, de l'Union Catholique de la France agricole, — un discours à l'Université Catholique d'Angers sur l'enseignement de la Théologie, — un panégyrique de saint Hilaire à Poitiers ; d'autres, surtout des éloges funèbres de laïques et des discours de mariage dont le texte fut remis aux familles, d'autres encore qui nous échappent.

A n'en pas douter, si son exécuteur testamentaire eût possédé les principaux sermons, discours et éloges funèbres prononcés par Mgr Tréhiou, il n'eût pas hésité à les colliger et à les éditer. L'œuvre oratoire de l'Evêque de Vannes en ferait pâlir bien d'autres et des meilleures et elle trouverait un succès de librairie capable d'apporter une aide substantielle aux œuvres et aux pauvres qui furent très chers au cœur de l'Evêque.

Notre énumération des prédications de Mgr Tréhiou à Paris, à Angers, à Poitiers, montre que sa parole n'était pas seulement appréciée dans son diocèse ; elle l'était au loin ; elle l'était particulièrement en Bretagne.

A la suite de leur évêque, S. Exc. Mgr Serrand, les prêtres du diocèse de Saint-Brieuc, fiers à juste titre de la réputation oratoire de leur compatriote, l'invitaient à leurs pèlerinages renommés : il était le chantre incomparable de leurs Madones et de leurs grands Saints. Son Exc. Mgr Duparc faisait appel à son éloquence pour les grands Pardons du Léon et de la Cornouaille. Son Exc. Mgr Roques, archevêque de Rennes, lui avait réservé le panégyrique de saint Melaine à sa Métropole, le 19 janvier 1941. Mgr Tréhiou s'était incliné devant le désir de son Métropolitain. Il avait déjà tracé les grandes lignes de ce panégyrique, et se préparait à en écrire le texte définitif, lorsque la maladie vint le terrasser au soir du premier

Janvier. Quelques jours plus tard la mort, le ravissant à la terre, privait à jamais les échos de Bretagne d'une parole qui les avait charmés. Mais la mort lui était « un gain » et elle procurait au vaillant évêque la récompense de son labeur évangélique qu'il avait attendue dans une inconfusable espérance.

LE CHEF DU DIOCÈSE

Mgr Tréhiou succédait à un évêque qui, au premier quart de ce siècle, avait émergé à côté d'autres, dans l'épiscopat français.

Arrivé à Vannes en 1906, Mgr Gouraud s'était trouvé en face des ruines accumulées par les lois contre les Congrégations religieuses et par la loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat. Depuis la grande révolution, l'Eglise de France n'avait pas subi de désastre aussi étendu et profond. « Je ne vous envoie pas au bonheur mais à la souffrance », avait dit le Saint Pape Pie X à Mgr Gouraud et aux treize autres évêques qu'il venait de sacrer à Saint-Pierre et qu'il chargeait de restaurer l'édifice spirituel et matériel de leur diocèse.

Mais Mgr Gouraud n'était pas de ces hommes « qui se tirent de tout, avec des hélas ! et des sanglots », ni de ceux qui espèrent du temps un miracle. Les solutions paresseuses ou même longtemps différées ne furent jamais les siennes.

Il faut relire son oraison funèbre, prononcée à la Cathédrale de Vannes, par son ami et son confident, Son Excellence Mgr Duparc, évêque de Quimper ; elle présente dans une impressionnante synthèse et un vigoureux relief, l'œuvre prodigieuse de son épiscopat et les qualités exceptionnelles de chef et d'organisateur que Dieu lui avait départies pour la réaliser. « Pour moi, disait l'orateur, je n'ai pas connu dans les choses de l'esprit, dans les questions d'œuvres, dans les organisations même matérielles, de constructeur plus entreprenant et plus puissant. »

En quelques années, Mgr Gouraud avait relevé toutes les ruines, malgré des obstacles matériels parfois presque insurmontables, malgré de fréquents et graves conflits avec une administration civile tracassière, sinon hostile, et qui exigeaient des décisions inattaquables, souvent rapides, même audacieuses. Il avait en même temps organisé toutes les œuvres que réclamaient des temps nouveaux pour former l'armature solide d'un diocèse et assurer à la vie chrétienne une efficace impulsion : Il fut, avec Mgr Gibier, évêque de Versailles, un précurseur de l'« Action Catholique organisée ».

Chaque évêque est vraiment suscité par Dieu à son heure. Mgr Gouraud avait été au début du siècle ce chef providentiel.

Mgr Tréhiou le deviendra, en 1929. Il trouvera une succession à sa convenance et préparée pour lui par son prédécesseur. Lorsque Mgr Gouraud prenait des décisions qu'il jugeait nécessaires mais qui ne serviraient pas sa popularité, lorsqu'il entreprenait des travaux qui pourraient être discutés mais lui paraissaient indispensables, il se contentait de dire : « Mon successeur en profitera ». Il ne cultivait pas sa réputation, il travaillait pour l'Eglise.

Mgr Tréhiou le savait. Dans son discours d'intronisation, il avait tenu à rendre un hommage de reconnaissance émue à son prédécesseur ; dans sa première Pastorale, il avait fait l'éloge sans réserve de son épiscopat, n'hésitant même pas à ajouter : « Les uns sèment, les autres récoltent », pleinement convaincu que Mgr Gouraud avait voulu écarter les plus épineuses et lourdes difficultés de la voie où il venait d'entrer. Aussi, alors même que sa charité et son habituelle discrétion ne lui en eussent fait le devoir, il ne se permettra jamais de critiquer l'une quelconque des entreprises de Mgr Gouraud : il achèvera celles qu'il trouvera en chantier, il maintiendra les autres, à moins qu'il ne soit contraint d'en ajuster à des nécessités nouvelles, de développer ou de transformer, selon les exigences du diocèse ou les directions de Rome.

C'est ainsi que, conformément à la volonté divine, « la succession épiscopale est une chaîne aux anneaux d'inégale nature, mais dont chacun soutient celui qui le précède et prépare celui qui le suit. »

De fait, Mgr Tréhiou et Mgr Gouraud, avec leur personnalité bien tranchée, étaient des hommes tout différents.

Mgr Gouraud apparaissait immédiatement l'homme de l'autorité, dans son sens élevé et divin, cela va de soi, mais le chef.

Mgr Tréhiou, homme splendide par sa stature et son apparente vigueur, tenait moins du chef que du père. Son regard si doux et son sourire si bienveillant se refusaient à toute expression volontaire, sa voix qui était une caresse ne pouvait imposer des ordres impératifs, son caractère pacifique répugnait à la monition sévère comme à la bataille si elle se fût engagée. Et malgré cette foncière opposition, il fut vraiment un chef, comme Mgr Gouraud, avait été un père, car tout évêque participe à l'autorité et à la paternité divine et doit en pénétrer son gouvernement.

Mgr Gouraud avait été père : « Le cœur était chez lui très haut, disait Mgr Duparc dans son éloge funèbre. Il valait l'esprit. Si faute de le connaître à fond, on a paru en douter, c'est qu'il

aimait mieux s'épancher en dévouement qu'en affections verbales. C'est la note des cœurs virils. »

Mgr Tréhiou de même a été chef. M. le chanoine Moisan, Vicaire Capitulaire, dans son allocution au séminaire, le jour des funérailles, trouva de délicates formules pour fixer la mémoire du grand disparu et rappeler qu'il fut la bonté même, la fermeté, la dignité, le dévouement, la charité personnifiés. N'est-ce pas dire qu'il se montra à la fois chef et père ? Et M. le chanoine Moisan avait vu à l'œuvre son évêque, pendant les onze années de son épiscopat.

Forcément la note dominante du caractère de Mgr Tréhiou, ou mieux de son âme, apparaîtra plus sensible dans l'exercice de son autorité. N'est-ce pas son dévouement et sa bonté qui lui vaudront une influence sans précédent ?

« Il ne suffit pas d'être armé pour être puissant sur les hommes, a écrit le R. P. Charmot, S. J. : il faut que les cœurs se livrent à l'autorité. Exercer le pouvoir, c'est se faire obéir. Se faire obéir, ce n'est pas briser l'échine de l'esclave, c'est gagner l'adhésion de l'esprit et le don de l'être aux volontés bienfaisantes qui commandent ».

Mgr Tréhiou a obtenu de son clergé et de ses diocésains, cette adhésion et ce don : il pouvait tout demander, il obtenait tout.

Mais n'aurait-il pas fait, pour réussir, des concessions jusqu'à la faiblesse ? Sa vertu devrait protester contre pareille allégation. Cependant, il faut le souligner, l'aveu de ses notes intimes porterait à le croire : « Par tous mes actes, j'ai recherché le moi. Le qu'en dira-t-on. Etre bien vu des hommes. Pas d'histoires », — et aussi son attitude, en certaines circonstances, alors qu'il paraissait écouter son cœur plus que sa raison, hésiter au lieu de commander, céder quand il aurait dû imposer.

N'oublions pas que ses « Notes intimes » sont une confession à Dieu, c'est-à-dire une humiliation recherchée, et qu'elles décèlent le total regret des moindres imperfections et de simples tendances trop humaines ! En pareille occurrence, le saint Curé d'Ars ne craignait pas de déclarer qu'il n'était digne que de l'Enfer. Ce qui est une peccadille pour des âmes vulgaires devient un brisement de cœur, une douleur immense pour de saintes âmes qui n'aiment que Dieu et qu'en Dieu, et voudraient « être parfaites comme leur Père céleste est parfait ».

Si par ailleurs, Mgr Tréhiou a paru parfois hésitant, c'est qu'il était toujours réfléchi ; s'il a paru timide, c'est qu'il était surtout un modeste ; s'il a paru faible, c'est qu'il possédait la science des sciences et savait ignorer. En réalité, il était très ferme et très

énergique dès que son devoir le lui imposait. On a fait remarquer que l'Eglise met une crosse dans la main de l'évêque, non pas à titre d'ornement et pour la faire voir ; elle est le symbole de l'autorité du chef. Mgr Tréhieu ne portait pas seulement la sienne pour s'en parer. Mais s'il avait l'intuition que la manière forte se briserait devant une passivité irréductible ou devant une résistance décidée, même injustifiée, il adoptait le silence ou bien se contentait de quelques mots lénifiants : attitude jugée, peut-être mystérieuse et qui était une attitude vertueuse, inspirée par la douceur, don de force, car elle exige la maîtrise sur soi-même qu'il avait en partage.

En définitive, un dévouement sans limite, une bonté sans défaillance, une douceur inaltérable marqueront son autorité et la feront aimer : elle fut à l'image de l'autorité de Jésus.

Nous voudrions le faire constater dans son administration, dans ses relations avec ses prêtres et ses diocésains, dans la direction des séminaires, des collèges, des écoles primaires, des œuvres diverses, et dans ses interventions au cours de la guerre. Mais nous ne ferons ici qu'effleurer des idées qui, pour être mises en valeur, exigeraient de plus amples développements.

L'administration d'un diocèse n'est pas une sinécure ni un poste enviable. La charge exige tant de qualités personnelles et acquises, tant de connaissance des hommes et des affaires, elle se heurte à tant d'obstacles, à tant d'incompréhensions, elle exige tant d'abnégation et d'oubli de soi, elle impose tant de graves responsabilités, car le bien et même le salut des âmes y sont souvent en jeu, parfois la vie et tout l'avenir du diocèse, qu'on ne peut pas ne pas la redouter.

Sans doute l'évêque a grâce spéciale pour exercer son autorité, mais la grâce complète la nature et ne la remplace pas.

Heureusement Mgr Tréhieu fut entouré de collaborateurs qu'il estimait. Il les consultait et il se plaisait à reconnaître qu'ils lui facilitaient sa tâche. Il associe intimement à son administration son auxiliaire, Mgr Picaud, « aussi modeste qu'éminent », universellement apprécié dans le diocèse, et son vicaire général, M. le chanoine Guillevic dont la prudence consommée était la garantie de sa sagesse ; plus tard, après le départ de Mgr Picaud pour Bayeux et la démission de M. Guillevic, M. le chanoine Moisan et M. le chanoine Le Baron lui continueront, dans les fonctions de vicaire général, le même concours intelligent et fidèle. Et il leur fera entière confiance, ainsi du reste qu'aux autres membres de son administration. Il se contentera de fixer à chacun ses attributions respectives et les grandes lignes de ses intentions, le laissant pour le



Cl. Nouvelliste de Bretagne.

Monseigneur TREHIOU, bénissant les enfants.

reste à sa compétence personnelle, à sa clairvoyance et à ses initiatives, quitte pour celui-ci à consulter son chef aussi souvent que son désir l'y portera ou que l'obligation lui en fera le devoir.

Cette méthode de gouvernement qui fait confiance aux subordonnés, les attache vite et totalement à leur chef, par les liens d'une affectueuse vénération et d'un dévouement absolu ; elle crée dans une administration, une atmosphère de lumière, de sérénité, de cordialité, et rend l'ingrat labeur de bureau singulièrement plus fécond et plus opérant. La vie commune était idéale auprès de Mgr Tréhiou.

Il ne faudrait pas en conclure que l'évêque abdiquait son autorité entre les mains de ses collaborateurs, et se renfermait dans son cabinet de travail comme dans une tour d'ivoire, pour y continuer ses études préférées. Il prenait des décisions et donnait des directions très personnelles, chaque fois qu'il le jugeait opportun. Il recevait tous les visiteurs qui sollicitaient son audience pour des affaires ou désiraient lui présenter leurs hommages. Il se réservait son volumineux courrier quotidien et répondait personnellement, d'ordinaire le jour même, ou plus exactement, pendant la nuit et jusqu'à une heure très avancée, à toutes les lettres, à l'exception seule de celles qui relevaient de son secrétariat. Mgr Tréhiou restait toujours le chef.

Quand on lit la *Semaine Religieuse* de 1929 à 1941, qui présente, en quelque manière, la photographie de l'administration comme de l'activité de l'Evêque, bien qu'elle ne puisse tout enregistrer, on reste stupéfait devant l'œuvre accomplie par Mgr Tréhiou.

Dans l'ordre administratif relevons :

— les innombrables nominations ecclésiastiques dont le choix, capital pour la vie religieuse d'un diocèse, est un gros souci pour l'évêque. Faut-il le dire ? Mgr Tréhiou ne s'inspirait jamais des suggestions du « Saint-Esprit rencontré dans l'escalier », d'après le propos d'un mauvais plaisant du midi, mécontent d'une nomination qu'il n'estimait pas digne de sa valeur personnelle. L'évêque entendait que chaque poste fût pourvu, dans toute la mesure possible, du titulaire idoine. « Qui vous semble le mieux apte et devoir faire le plus de bien ? » demandait-il aux membres du conseil épiscopal, en présence de plusieurs candidats ;

— les réunions annuelles des Curés-doyens, dans lesquelles, après avoir étudié les rapports de chaque doyen, il exposait ses vues, il sollicitait les avis, il donnait ses directions sur les questions et les affaires qui préoccupaient son clergé ; sur les problèmes qui devaient retenir leur attention, au besoin recevoir une solution immédiate ;

— les réunions des commissions concernant la cause des Martyrs de la Révolution, la cause de Nicolazic qui lui tenait particulièrement à cœur, et dans lesquelles il devait intervenir, comme dans les réunions de l'Officialité, de l'Association diocésaine, du Syndicat ecclésiastique qu'il avait fondé, etc...

— la préparation et la tenue du Synode de 1937, dont ceux-là seuls qui en furent, sous sa direction, les laborieux ouvriers peuvent témoigner de la part considérable prise par l'évêque, à l'élaboration des nouveaux statuts diocésains ;

— les avis personnels qu'il devait fréquemment ajouter aux dossiers des affaires importantes, adressées par sa chancellerie à la Curie Romaine, et dont chaque affaire lui demandait une étude approfondie ;

— le Denier du Culte auquel il fit produire un bond prodigieux en avant ;

— l'institution des Chapelains d'honneur de Sainte-Anne, des Chapelains épiscopaux, de l'ordre du Mérite Diocésain pour récompenser les bons et prolongés services rendus à l'Eglise par des laïques ;

— des modifications au territoire de plusieurs paroisses, pour faciliter la vie chrétienne des fidèles intéressés ;

— la création de cinq nouvelles paroisses ;

— et même la suppression du culte dans deux paroisses, aussi longtemps que les municipalités s'obstinèrent à refuser la restauration des presbytères inhabitables, propriétés des communes.

Que pouvait faire davantage Mgr Tréhiou et qu'il n'a pas fait ? Et encore, notre énumération est délibérément incomplète... Ne suffit-elle pas pour confirmer notre affirmation qu'il fut, comme administrateur, un chef dans toute la force du terme, qui voyait grand, beau et juste, totalement dévoué à son diocèse, n'ayant en vue avec le bien des âmes, que les droits de Dieu et ceux de son Eglise, mais apportant toujours, dans l'exercice de son autorité et de son gouvernement, cette note personnelle de bonté et de douceur qui conquiert les cœurs avec les esprits et se fait docilement obéir ?

*
*
*

Mgr Tréhiou aimait ses prêtres, d'une préférence marquée. Il disait à la clôture du Synode diocésain de 1937 : « Mes frères, mes amis, vous l'êtes vraiment. Mais au soir de ces réunions de famille, je préfère m'adresser à vous en ma qualité de père et vous dire : « Mes Enfants ». Oui, aimons-nous, aimons-nous entre prêtres ». Et

il continuait par l'éloge de son clergé, au milieu duquel il trouvait tant de bonheur à vivre, « car le clergé vannetais est si cordial dans ses relations, si pieux, si docile, si zélé, si cultivé ; il ne le cède à aucun autre en qualités sacerdotales ».

Déjà à Saint-Brieuc, son bonheur était de passer ses vacances dans le presbytère de son frère, recteur de Trébrivan, de visiter ses confrères et de vivre dans leur intimité. Au milieu d'eux, il s'épanouissait, son cœur se dilatait, il oubliait ses fatigues et ses ennuis, et trouvait le meilleur repos. Est-ce étonnant que devenu curé-archiprêtre de la Cathédrale, son presbytère fut « une véritable fraternité ! »

Il avait si fortement ressenti les bienfaits de cette confraternelle intimité qu'à Vannes sa joie était manifeste d'accueillir les prêtres des Côtes-du-Nord, de les avoir à sa table, d'entendre le récit de leur vie pastorale ou professorale. Lui-même, si réservé à l'habitude, était intarissable quand il racontait à ses familiers ses souvenirs de la vie ecclésiastique au diocèse de Saint-Brieuc. Et en ses jours de mélancolie, alors que les souffrances morales et physiques broyaient son cœur et sa chair, le meilleur remède à son mal était de l'engager sur la voie de Saint-Brieuc.

Dès son arrivée dans son évêché, le 2 Juillet 1929, sa première préoccupation fut de visiter, non pas ses appartements personnels ni ses salons de réception, mais la salle à manger, et dans celle-ci la table seule retint son attention. Elle était dressée pour six convives. « Il faudra lui ajouter des rallonges, dit-il, au moins pour douze couverts. J'ai l'intention de retenir chaque midi à table les prêtres qui viendront à l'évêché. Ils sont tous de notre famille ». Il a tenu parole jusqu'à la fin ; pendant la guerre, son affabilité se faisait encore plus affectueuse et plus pressante pour ses prêtres mobilisés.

Les prêtres se sentaient vite en confiance avec leur évêque, et tout autant à l'aise à sa table que dans leurs presbytères. Les repas étaient simples, mais suffisants, et assaisonnés à dessein, à côté de conversations sérieuses, de tant de propos aimables, variés, enjoués, spirituels que personne ne pouvait rêver de la part de son évêque des attentions plus respectueuses, plus délicates et plus cordiales.

Sans doute Monseigneur maintenait les principes de la hiérarchie et gardait le privilège de plus fréquentes invitations à Messieurs les chanoines du Chapitre et aux dignitaires de la ville épiscopale. Mais les jeunes prêtres avaient comme leurs aînés leur entrée libre, au 20 de la rue Richemont, et après leur entretien avec Monseigneur dans son cabinet de travail, ils avaient leur place à sa table pour

le repas. Le maître voulait que sa maison fut la maison de famille de tous ses prêtres.

A tous, Mgr Tréhiou a multiplié les témoignages de sa sollicitude et de son paternel dévouement. Il les recevait à toute heure du jour et laissait même en chantier, pour se mettre à leur disposition, un travail important et urgent. Il prenait part à leurs ennuis, à leurs épreuves, à leurs souffrances. Il les conseillait et les soutenait dans leurs difficultés. Ses ressources personnelles se volatilisaient entre ses mains, tant elles passaient rapidement dans celles des constructeurs d'écoles, d'églises, de presbytères, de maisons d'œuvres. Il s'intéressait à tous leurs travaux, spirituels cela va de soi, matériels aussi, et intellectuels, se plaisant à préfacier leurs ouvrages ou à leur écrire des lettres de flatteuse approbation. Il se faisait une joie de récompenser leurs mérites par les distinctions honorifiques de chanoines ou de chapelains épiscopaux, comme de présider, s'il le pouvait, les noces d'or des vétérans du sacerdoce. Il visitait, à son passage dans une paroisse, les malades et les retraits infirmes. Il regardait comme un devoir, de faire l'éloge funèbre des hauts dignitaires, à leurs funérailles, etc.....

Entre lui et ses prêtres, il y avait vraiment des similitudes qui créaient de mutuels attrait. Mais on ne pouvait s'y méprendre, ce n'était pas à l'homme qu'il accordait tous ces témoignages d'affection, c'était avant tout au prêtre. Il se délectait en celui qui exhale la suave odeur du Christ, le parfum du pain et du vin eucharistique, et qui est son « multiplicateur » auprès des âmes dont l'évêque porte la responsabilité devant Dieu.

Aussi cherchait-il à faciliter à ses prêtres toutes les ascensions vers la perfection de leur vocation sublime. Il encourageait sans se lasser les recollections sacerdotales. « Prier pour que les recollections sacerdotales soient fructueuses en fruits de sainteté », écrivait-il dans ses « Notes » de 1939, au jour de l'ouverture de ces exercices spirituels. Il ne quittait pas le grand séminaire, pendant les trois retraites sacerdotales, assistant à tous les exercices, recevant tous les prêtres qui avaient à l'entretenir, se réservant une conférence chaque jour pour ses conseils et ses directions, dans laquelle la vie intérieure du clergé et les devoirs de son ministère occupaient une large place. Il était entré immédiatement dans les vues de Mgr l'Archevêque de Rennes avec les autres évêques de Bretagne et avait imposé les exercices de trois semaines de renouvellement spirituel et pastoral. Il favorisait les journées sacerdotales qui devaient donner aux prêtres la compétence, dans la formation des élites et de la

masse par les œuvres d'Action catholique et surtout par les mouvements spécialisés. Il recommandait instamment l'obéissance à tous les règlements des statuts diocésains qu'il avait publiés en 1937, car, écrivait-il, « à travers ces règlements, même les plus matériels et les plus minutieux, transparaîtra à vos regards le Christ, le Prêtre Eternel, et vous puiserez dans la contemplation de ses traits divins la force de vous sanctifier pleinement, surabondamment, afin de sanctifier les âmes confiées à votre sollicitude ».

« C'est que la multitude nous regarde plus qu'elle ne nous écoute, aimait-il à répéter après Mgr Gibier. Elle regarde nos actes et elle conclut de la splendeur de nos vertus à la vérité de nos doctrines... Cent prêtres fervents font plus pour rénover une région que mille prêtres médiocres ».

Toujours le même, l'unique souci le hante, l'absorbe, le conduit dans ses conseils, ses décisions et ses actes ; la sanctification de ses prêtres. Et pour l'obtenir de Dieu, il intensifie, dans une poussée continuelle, ses prières et ses mortifications ; il s'avancera même jusqu'au suprême sacrifice, il offrira avec le divin Rédempteur, « joyeusement », sa vie, ne pouvant donner davantage.

*
**

« Le Grand-Séminaire est l'atelier céleste où se fabriquent les ouvriers du Christ ». Ce que nous avons dit de l'affection de Mgr Tréhiou pour ses prêtres, nous permet de conclure que les séminaristes ont dû bénéficier de toute sa sollicitude paternelle, d'autant que Monseigneur était un spécialiste de l'enseignement et de la direction dans un grand séminaire, qu'il avait donnés pendant dix sept ans à Saint-Brieuc. On lira avec intérêt, dans l'oraison funèbre prononcée à la cathédrale de Saint-Brieuc qui complète cette brochure le souvenir conservé de son maître par un de ses disciples que Monseigneur affectionnait, M. le chanoine Le Bellec, vicaire général.

Monseigneur se trouvait donc dans son élément, chaque fois qu'il devait imposer des directions aux séminaristes, donner une conférence, parler à une solennité religieuse ou à une séance académique, prendre en tant qu'évêque des décisions en dernier ressort.

Mais sa méthode, riche en sens réalisateur et à laquelle il tenait, « *laisser faire* » sans jamais abdiquer pour autant son autorité ni même sa surveillance toujours vigilante, voulait qu'il laissât au supérieur qui est son délégué et possède sa confiance, le gouver-

nement de la maison au spirituel et au temporel. Sous sa crosse, quiconque est constitué en charge doit savoir prendre ses responsabilités. L'évêque, s'il juge à propos d'intervenir ou s'il est consulté, saura faire parler la voix du chef.

Unaniment dans le diocèse, on a pu constater les résultats excellents de la méthode épiscopale. M. le supérieur du Grand-Séminaire, comme MM. les supérieurs des Petits-Séminaires de Sainte-Anne et de Ploërmel, des collèges de Saint-Louis de Lorient et de Saint-Yvy de Pontivy, se sont montrés doublement supérieurs, et dans la direction de leurs communautés, et dans la direction des constructions matérielles qu'ils ont dû entreprendre.

La reconstruction du Grand-Séminaire fut la plus importante entreprise diocésaine. Elle a trouvé dans M. le chanoine Duclos, le maître émérite qui a réalisé avec les architectes, MM. Caubert, père et fils, et tous les techniciens, une œuvre solide et splendide, dotée de toutes les qualités exigées d'un grand séminaire « le silence, la clarté, l'ordre, la noble simplicité ».

Monseigneur, nul ne l'ignore, ne resta pas à l'écart de cette reconstruction. Il a bien cherché, mais vainement, au jour de la consécration de la belle et pieuse chapelle, et comme toujours, à éclipser son rôle : celui-ci fut en réalité le plus décisif.

Sans compter ses fréquentes et heureuses interventions dans l'établissement du plan définitif, dans l'ensemble et dans les détails, car Monseigneur était guidé par un goût très averti et original, c'est à lui que revient l'afflux des ressources. Il obtenait tout ce qu'il demandait à ses prêtres et à ses diocésains, si bien que leur générosité pour la grande œuvre de leur évêque tient du prodige : le séminaire était à peine terminé au bout de deux ans, que déjà toutes les dépenses étaient soldées, et elles se chiffraient par millions.

Les armoiries de Mgr Tréhiou, sculptées dans le granit, dominent la porte principale d'entrée. Elles ne proclameront pas seulement que le séminaire a été reconstruit sous son épiscopat, mais qu'il a été son œuvre, comme la formation des séminaristes a été sa préoccupation constante.

« Un peuple, disait-il, grandit, tombe, se relève ou meurt par son clergé. » Il faut des prêtres en quantité et en qualité suffisante si l'on veut assurer l'avenir religieux de la France. Pour préparer la qualité, il redit, sans se lasser, aux séminaristes comme aux prêtres, le devoir absolu de leur sanctification personnelle, de leur formation intellectuelle et professionnelle. Et comme il entend maintenir dans le clergé un niveau intellectuel élevé, il envoie chaque année les

meilleurs étudiants, au Séminaire français à Rome ou à l'Institut Catholique d'Angers qu'il tient en particulière estime. Pour obtenir la quantité, il se fait lui-même l'apôtre infatigable des Vocations sacerdotales : il en parle partout, en toutes occasions, on pourrait presque dire à chaque âme qu'il trouve sur sa route et qu'il croit disposée à entendre le grand appel du Christ. « Que pour cette œuvre de salut, écrivait-il, dans sa Lettre pastorale de Carême de 1935, *l'œuvre des œuvres*, tous unissent leurs efforts. La conquête des masses ouvrières, maritimes, paysannes, est à ce prix, comme la rechristianisation des milieux de travail par les mouvements spécialisés, car seul le Christ, dit saint-Paul, est *Sauveur*, et l'influence du prêtre est partout nécessaire pour infuser une âme nouvelle à notre monde vieillissant. »

Son apostolat, conjugué au zèle des supérieurs et des professeurs des petits séminaires, du clergé paroissial, est béni de Dieu et obtient des rentrées florissantes dans les deux séminaires « purs » qui comptent plus de cinq cents élèves actuellement et peuvent fournir un fort ravitaillement, sinon encore normal, au grand séminaire. Stimulés par l'exemple, les collèges libres Saint-Louis de Lorient, Saint-François Xavier de Vannes, et même le dernier né, Saint-Yvy de Pontivy ne veulent pas rester en marge de la générosité au service du Seigneur et ajoutent presque chaque année l'appoint de quelques candidats au Grand séminaire.

Toutes ces vocations, Monseigneur les suit dans ses petits séminaires. Il veille sur la formation des benjamins de sa famille. Il les visite souvent. Il se retrouve en particulier au milieu d'eux, s'il en a la possibilité, au jour de la réunion annuelle des anciens élèves qu'il aime présider, pour féliciter devant leurs aînés ses chers enfants des brillants succès qu'ils remportent habituellement aux examens du baccalauréat.

L'œuvre des vocations sacerdotales a reçu de Mgr Tréhiou une magnifique impulsion. Puisse-t-elle se développer encore pour répondre à son désir et assurer au Grand Séminaire l'effectif nécessaire aux besoins toujours croissants du diocèse !

*
**

Les vocations sacerdotales et religieuses, le grand souci d'un évêque, trouvent leur vrai terrain d'éclosion et de culture dans les familles profondément chrétiennes, surtout quand les enfants reçoivent à l'école une instruction et une éducation correspondantes.

Mais jamais les familles ne gardent elles-mêmes et ne transmettent à leur lignée, avec plus de chances d'aboutir, cette foi ferme et convaincue qui informe toute la vie, intérieure et extérieure, pour la diriger vers l'idéal divin, que si l'école leur prête un entier concours.

Les vocations, la transmission et le développement de la vie chrétienne dans les familles, et partant dans les paroisses, l'avenir de l'Eglise comme celui de la communauté nationale, tout cela s'arc-boute fortement sur l'école, sur une école qui ne donne pas aux élèves un enseignement, mutilé de son unique fondement inébranlable qu'est la doctrine de l'Evangile, mais un enseignement complet, religieux et moral, en même temps que profane.

Dès lors, un évêque qui veut garder la foi dans son diocèse et l'instaurer là où elle a disparu est toujours soucieux de développer l'enseignement libre. Mgr Tréhiou était possédé de ce souci.

Il s'est fait l'apôtre des écoles chrétiennes comme des vocations. Il en parlait en toutes circonstances : dans ses tournées de confirmation à l'une des écoles de chaque paroisse, dans les réunions d'œuvres, dans ses prédications, dans ses tostes, dans ses conversations.....

Nous avons sous les yeux son allocution de clôture au XII^e Congrès National des Amicales de l'enseignement libre, prononcée à Sainte-Anne. « Emportez cette conviction, disait-il aux Congressistes, que seule l'école chrétienne peut sauvegarder la foi des générations futures et hâter la rechristianisation du pays. Sans doute nous voulons pour nos élèves la science, toute la science, et nous avons raison. Mais nous devons vouloir surtout la science supérieure, la science vraie dont notre poète Brizeux a dit :

La science a le front tout rayonnant de flammes :
Plus d'un fruit savoureux est tombé de ses mains !
Eclaire les esprits sans dessécher les âmes,
O bienfaitrice ! alors, viens tracer nos chemins.

Oui, pour être bienfaisante, toute science doit adorer le Christ afin qu'il règne sur les esprits... »

C'était son thème ordinaire : la nécessité de l'école chrétienne pour garder et fortifier la foi.

Pour renforcer encore l'autorité de ses paroles, il rappelait celles que le Pape Pie XI lui avait dites au cours d'une audience : « Si vous avez à choisir entre la construction d'une école et celle d'une église, que celle de l'école prime ! C'est l'école qui remplira l'église. » — « Votre diocèse de Vannes progressera dans la foi, parce que l'enseignement chrétien y est en honneur ».

Aussi Mgr Tréhiou avait toujours présente à l'esprit la liste des paroisses sans école chrétienne, ou sans les deux écoles de garçons et de filles, si elles s'imposaient, afin d'en entretenir à l'occasion les chefs des paroisses intéressés et de les décider à construire. Il mettait à exposer son désir une insistance tenace. Il allait même jusqu'à l'ordre formel, s'il le jugeait nécessaire. C'était un sacrifice héroïque qu'il demandait parfois : il savait son clergé capable de le comprendre et de l'accepter.

Son dévouement personnel à la cause des écoles chrétiennes était du reste d'un égal héroïsme, et son exemple décidait autant que son désir.

Il encourageait toujours les constructeurs d'école ; il visitait leur chantier à son passage dans la paroisse ; il les aidait largement de ses ressources, si besoin était ; il multipliait lui-même les démarches, en certains cas, pour assurer des maîtresses ou des maîtres aux nouvelles écoles ; il ne laissait à personne, à moins d'impossibilité absolue de sa part, la fonction de bénir une nouvelle école et la joie de féliciter le chef de paroisse et tous les bienfaiteurs.

Que de lettres, d'appels, de courses, de visites pour lancer ses grandes kermesses diocésaines, régionales ou cantonales, seul moyen de parer à l'aggravation des charges scolaires pour les paroisses ! Et il y assistait toujours, tant son absence était rare et sérieusement motivée ! Il passait à tous les comptoirs, souriant, félicitant, remerciant, laissant après lui une traînée lumineuse de bonheur. Il visitait ainsi deux, quelquefois trois kermesses, dans une après-midi de dimanche, toujours aussi aimable, aussi prodigue de remerciements, donnant à tous l'impression d'un chef heureux de la docilité de son clergé et de ses diocésains à suivre son sillage et de leur compréhension de l'importance primordiale de l'enseignement libre, et d'autant plus heureux que les kermesses, à son sens, n'étaient pas seulement une source de recettes mais un puissant moyen d'intéresser et d'attacher ses diocésains à la cause des écoles chrétiennes.

Il recommandait chaque année, et avec insistance, la souscription diocésaine pour les écoles libres dans les arrondissements qui ne subissaient pas les charges des kermesses, et de même la loterie destinée à alimenter la caisse de retraite des vieux instituteurs.

Kermesse, souscription, loterie qu'il avait suffi de baptiser, « kermesse de Monseigneur », « souscription de Monseigneur », « loterie de Monseigneur » pour leur assurer un plein succès, car l'on savait partout que le dévouement de l'évêque à ces œuvres leur méritait leur nom de baptême, devenu un nom magique, au pays de Vannes.

Les maîtres et maîtresses d'écoles étaient l'objet de toute la sollicitude de leur évêque pour leurs intérêts spirituels et matériels. Il leur portait le réconfort de sa parole au cours de leurs retraites annuelles. Il les félicitait des succès de leurs élèves aux examens. Il se préoccupait des augmentations de leur traitement, regrettant toujours de ne pouvoir leur procurer un salaire en proportion avec leur compétence et leur travail, mais se disant consolé par leur fidélité à la belle vocation de maître chrétien et par leur indéfectible dévouement aux écoles, malgré les minimes avantages pécuniaires, en regard au moins des traitements des maîtres de l'Etat, les seuls cependant que peuvent leur assurer et au prix de grands sacrifices, les chefs de paroisse et de dévoués paroissiens.

Dieu a visiblement béni le zèle de l'évêque. Il ne lui a pas épargné toutes les épreuves, car une institution humaine, même si elle est particulièrement chère au cœur de Notre-Seigneur, ne possède pas pour ses membres le privilège de la perfection. Mais le seul tableau des constructions d'écoles et des accroissements des effectifs scolaires porte la marque des bénédictions divines, quand on réfléchit surtout aux innombrables difficultés auxquelles constructions et accroissements d'effectifs se sont si souvent heurtés.

Pendant les onze ans de l'épiscopat de Mgr Tréhiou, deux collèges secondaires, à Pontivy et à Sainte-Anne, 83 écoles primaires ont été construites. Si l'on y ajoute les restaurations totales ou partielles, les agrandissements, surtout la transformation d'un certain nombre d'écoles de filles en écoles mixtes, le total dépasse, et de beaucoup la centaine.

L'accroissement des effectifs a suivi : de 36.050 (1928), le nombre des élèves inscrits aux écoles primaires chrétiennes s'est élevé à 51.307 (décembre 1939). « Malgré le bond considérable accompli par l'enseignement libre de Rennes, nous croyons, écrivait M. le Directeur de l'Enseignement libre de Vannes dans son article consacré à Mgr Tréhiou, que Vannes tient toujours le premier rang parmi les diocèses de France pour la proportion des élèves fréquentant l'école primaire chrétienne ».

Voilà l'œuvre splendide obtenue par le dévouement, la bonté, la douceur du chef du diocèse, dans le domaine de l'enseignement primaire libre.

Ajoutons simplement, pour parachever ce chapitre, que les collèges secondaires de garçons de Saint-François-Xavier de Vannes, de Saint-Louis de Lorient, de Saint-Ivy de Pontivy, ceux des filles de Vannes, Lorient, Sainte-Anne, comme les nombreux et florissants

pensionnats de garçons et de filles, avaient tous une place de choix dans le cœur et dans les préoccupations pastorales de l'Evêque, puisqu'ils doivent préparer les élites masculines ou féminines qui seront dans les paroisses des chefs et des entraîneurs, pour l'immense travail de la restauration religieuse et sociale d'après-guerre.

*
*
*

L'école chrétienne, malgré son importance, n'est qu'un commencement et non une fin, dans la formation chrétienne de l'enfant : elle postule les œuvres post-scolaires. Et celles-ci n'occupent elles-mêmes qu'un coin dans l'immense réseau des œuvres de piété, de formation chrétienne, d'apostolat, d'action catholique professionnelle et sociale etc... exigées à l'époque actuelle dans un diocèse pour maintenir, fortifier et propager la foi.

Quand Mgr Tréhiou arrivait à Vannes, en 1929, les œuvres de formation chrétienne, de défense et d'apostolat, nécessaires en plus des œuvres de piété implantées depuis longtemps, avaient été créées par Mgr Gouraud et elles avaient pris un ample développement, sous sa direction méthodique qui visait, pour un rendement meilleur, à la coordination des efforts par catégories. Des réalisations économiques et sociales, dans le monde agricole, avaient même été fondées et avec succès.

Mgr Gouraud avait accueilli, avec une satisfaction non dissimulée, en 1922, l'Encyclique *Ubi arcano Dei* qui posait les premiers jalons de l'Action catholique. A mesure que se développait et se précisait le programme pontifical, il voyait se confirmer toutes ses pensées et ses desirs, et il espérait, dès que les circonstances deviendraient favorables, l'instaurer dans le diocèse. Mais l'homme propose et Dieu dispose : Ce travail était réservé à son successeur.

L'Action catholique organisée ne pouvait dès son origine viser à la perfection ; elle passait par des périodes d'expériences et laissait à la sagesse des évêques de grandes latitudes pour fonder, dans le cadre diocésain, les œuvres diocésaines, en s'inspirant des directions Pontificales.

Dès les premiers mois de son épiscopat, Mgr Tréhiou, secondé par un actif et enthousiaste directeur d'œuvres, fonda, à côté des œuvres déjà existantes pour les hommes et les femmes, les jeunes gens, les jeunes filles et les enfants, le mouvement des « Bruyères d'Arvor » pour les jeunes filles et « la Ligue Sainte-Anne » pour les femmes. Les formules et les organisations régionalistes plaisaient du reste à

son cœur, lui semblaient mieux convenir à la mentalité et aux besoins de son diocèse et mieux aptes par suite à l'obtention de résultats féconds, ainsi qu'il l'a expliqué dans sa Lettre Pastorale sur « l'Action Catholique ».

L'expérience lui donna raison au moins pour un temps. Mais dès qu'il eut constaté les avantages supérieurs des mouvements nationaux d'Action catholique, il accepta, d'abord par mesure de transition, une orientation dans ce sens, puis la mutation définitive quand elle lui apparut opportune.

En 1941, presque tous les mouvements d'action catholique organisée en vue de la conquête, préconisés par l'épiscopat français, approuvés et encouragés par le Pape, étaient créés dans le Morbihan.

Un évêque ne peut réaliser pareille entreprise, lui assurer l'extension et la perfection qu'elle exige, sans avoir à sa disposition cet organisme central, indispensable pour pratiquer une action concertée et forte, qui s'appelle la direction diocésaine des œuvres, définie par un spécialiste « le signe sensible institué par nos évêques pour nous unir » et appelée par Pie XI, « le centre propulsif, directif, animateur de toute action qui doit s'inspirer de l'Action catholique romaine ».

Mgr Tréhiou, conscient de l'importance de cette direction des œuvres pour éclairer, soutenir et unifier l'action du clergé paroissial, s'employa constamment à la mettre en état de remplir son rôle difficile et considérable. Il réussit à l'installer dans un vaste immeuble qui pouvait abriter la plupart de ses multiples services. S'il ne put lui procurer tout le personnel exigé pour un plein rendement dans le diocèse, ce fut uniquement faute de prêtres et de laïques disponibles et préparés à leur fonction, mais il était résolu à y pourvoir après la guerre.

Toutes les œuvres, et de toute nature, trouvaient en Mgr Tréhiou, un chef compréhensif, bienveillant, totalement dévoué, et d'autant qu'il constatait que la Bretagne subissant elle aussi de plus en plus les influences néfastes du laïcisme et du matérialisme, perdait rapidement de sa valeur chrétienne et ne pourrait retrouver son âme et sa vie que dans les mouvements de conquête de l'Action catholique. Aussi était-il toujours à la disposition de son directeur des œuvres pour présider réunions et congrès et y donner ses directives, convaincu du reste que la présence de l'évêque était la propagande idéale pour leur assurer un plein succès. Il acceptait volontiers, dans la même journée, la présidence de réunions dans des centres très éloignés les uns des autres, et, pour satisfaire à ses obligations, il se contentait alors vers midi, d'une frugale réfection dans sa voiture en marche :

il ne calculait jamais avec sa santé ni avec la fatigue, quand le bien des âmes était en cause.

Il aimait et il désirait chaque année quelques grandes et belles manifestations d'œuvres. Il y voyait une possibilité de réaction contre la timidité, l'une des faiblesses du caractère breton et qui paralyse si souvent l'apostolat, et contre le respect humain, trop fréquent surtout chez les hommes et les jeunes gens, qui brise l'élan, la fierté et le courage dans l'expression et la propagation de la foi. Il avait en plus la conviction bien ancrée qu'un congrès d'envergure est une propagande sans égale en faveur de l'idée qu'il sert, par sa longue et universelle préparation comme par ses multiples répercussions favorables dans l'opinion.

Parmi les innombrables congrès nationaux, régionaux, diocésains, cantonaux, que Monseigneur a acceptés ou fait organiser dans le diocèse, citons simplement, car tout commentaire est impossible dans le cadre d'une brochure, le 12^e Congrès national de la Fédération des Amicales de l'Enseignement libre, le 8^e Congrès national du Recrutement sacerdotal, le 4^e Congrès national d'Apostolat maritime, un Congrès national des Prêtres anciens combattants, un congrès régional des Travailleurs chrétiens et de l'Union des Cheminots catholiques, plusieurs congrès eucharistiques cantonaux ou inter-cantonaux, plusieurs congrès diocésains de l'Union Catholique des Hommes, de la Ligue Sainte-Anne et ensuite de la Ligue féminine d'Action Catholique, des Congrès diocésains de J. A. C. — mouvement qu'il affectionnait entre tous — de J. O. C., de J. M. C., de J. E. C., des Bruyères d'Arvor, du Noël, des Fleurs de Lys, de la Croisade Eucharistique, des Congrès de toute la Jeunesse Catholique masculine et de toute la jeunesse féminine, de fréquents congrès cantonaux et intercantonaux des différentes œuvres, de leurs dirigeants et de leurs militants, des journées sacerdotales d'œuvres, une journée annuelle des Maîtrises, de la Croisade Eucharistique, des Catéchistes volontaires, des Conférences de Saint-Vincent de Paul, des Pèlerinages-Congrès de Tertiaires et de Congréganistes de la Sainte Vierge, des Congrès de Presse, des Congrès d'œuvres agricoles, d'œuvres sociales, un brillant concours interrégional de F. G. S. P. F. en 1931, et un concours annuel diocésain etc... etc...

Si Mgr Tréhiou aimait les grandes manifestations qui groupaient des milliers et des milliers d'assistants et savait leur procurer des orateurs réputés, il ne craignait pas de dire, malgré les avantages qu'il leur reconnaissait, qu'il était évident que dans l'ensemble leurs résultats restaient superficiels. Le véritable travail, répétait-il dans

les réunions des dirigeants et des militants, le travail en profondeur se fait dans l'obscurité comme celui du grain confié à la terre. La valeur et l'influence des œuvres sont toujours en fonction de la valeur religieuse, intellectuelle et technique des dirigeants et des militants et du dynamisme de chacun d'eux. Et cette valeur et ce dynamisme ne s'acquièrent que lentement et progressivement, dans le labeur aride et obscur, mais ininterrompu et incomparablement formateur des cercles d'études, appuyé sur une solide et incessante formation surnaturelle. C'est pourquoi il se réjouissait du succès des retraites fermées organisées par son directeur d'œuvres, pour les hommes, les femmes, les jeunes gens, les jeunes filles, et même les enfants de la Croisade eucharistique. Il les recommandait lui-même et instamment au zèle de ses prêtres, ainsi que les recollections spirituelles fréquentes et les cercles d'études sérieusement préparés et suivis.

Avant de clôre ce chapitre des œuvres, notons encore l'intérêt effectif témoigné par Monseigneur au cours d'enseignement supérieur religieux donné à l'Evêché, aux conférences du R. P. Coulet, à Vannes et à Lorient et aux conférences de l'Ouest, organisées par l'Université Catholique d'Angers.

*
* *

Les *Instituts religieux* ne peuvent rester ignorés dans cette notice.

Mgr Tréhiou aimait à proclamer qu'ils sont une bénédiction de Dieu dans un diocèse, qu'ils soient voués à la prière officielle de l'Eglise et à la pénitence, à la contemplation, à l'évangélisation des paroisses et à la direction des âmes, à la vie missionnaire, à l'enseignement, aux soins des malades, etc...

La Bretagne, et elle s'en honore, est immensément riche en communautés religieuses d'hommes et de femmes. Pour sa part, le diocèse de Vannes compte trois abbayes, de nombreux monastères, toute une floraison de communautés importantes ou modestes, relevant d'une vingtaine de congrégations différentes. Ces communautés, qui brillent comme autant de constellations au firmament de l'Eglise de Vannes, forment à Sainte-Anne « une couronne d'honneur et de gloire par l'éclat d'une vertu que le sacrifice élève jusqu'à la perfection » et elles mettent au service de l'évêque toute une variété de services qui ressortent de la vocation spéciale à chacune.

Mgr Tréhiou s'intéressait également à toutes les congrégations diocésaines, ou implantées dans le diocèse, et ne laissait passer

aucune occasion de témoigner à chacune son attachement, sa sollicitude et sa reconnaissance. Mais il avait forcément de plus fréquentes relations avec celles dont il s'était réservé la direction, et aussi avec les enseignantes, par suite des services que celles-ci rendent à l'évêque et au diocèse, dans la direction d'innombrables écoles primaires chrétiennes de garçons et de filles et de nombreux pensionnats. Si l'enseignement primaire a pu, en effet, se maintenir dans le Morbihan, après 1902, se développer sous l'épiscopat de Mgr Gouraud et prendre cette extraordinaire extension sous le gouvernement de Mgr Tréhiou, c'est grâce au dévouement des congrégations religieuses de femmes : Filles de Jésus, sœurs du Sacré-Cœur de Saint-Jacut, sœurs du Saint-Esprit, sœurs de la Charité de Saint-Louis, dont Monseigneur disait que les Supérieures majeures se haussaient jusqu'à l'héroïsme pour sauver par l'école chrétienne les âmes des enfants.

Monseigneur, on l'a vu du reste au début de sa biographie, avait reçu sa formation primaire, en majeure partie, à l'école de Lanvollon, tenue par les Frères de Ploërmel, et il en avait gardé un reconnaissant souvenir. Quand il passait à Ploërmel, il allait toujours embrasser, à la maison de retraite Saint-Jean, son vieux maître, le bon frère Noël, qui en pleurait de joie.

Il savait par expérience la formation incomparable que donne à l'esprit et à l'âme l'école chrétienne. Cela explique déjà son zèle à fonder des écoles libres et sa gratitude aux congrégations religieuses qui réalisent des prodiges de dévouement pour en assurer la direction.

Mais en dehors de ces cas particuliers des Congrégations enseignantes qui ont été favorisées de relations plus fréquentes, parce que nécessaires, avec l'évêque, et des congrégations dont il avait gardé la direction et qu'il conseillait dans leur gouvernement et dans leur formation religieuse, Monseigneur n'en préférerait aucune, ni surtout n'en mésestimait aucune. Il les aimait toutes et se dévouait pour toutes.

Kermaria était bien sa maison de Béthanie, quand la fatigue ou la maladie l'obligeait à quelque détente, à la campagne, mais il visitait souvent les principales communautés des diverses congrégations et y donnait volontiers des conférences spirituelles, avidement désirées, — il présidait chez toutes, à moins d'impossibilité, les cérémonies de vêtue, de profession, de noces d'or, les grandes solennités des centenaires de fondation, — il s'intéressait à leur recrutement et le favorisait de toutes ses forces, — en certains cas peut-être, avec réserve, parce qu'il le jugeait prudent, — il leur

demandait à toutes, preuve qu'il avait également confiance en elles, les services que leur vocation spéciale ou leur installation matérielle leur permettait ; et il était obéi avec empressement, quand on n'allait pas au-devant de ses désirs.

Nous arrivons enfin aux relations du chef du diocèse avec ses 542.000 Morbihannais, qu'il a appelés dans son testament spirituel ses bien-aimés diocésains. Bien-aimés ils le furent tous, depuis les tout petits jusqu'aux vieillards, depuis les chrétiens convaincus et militants jusqu'aux indifférents, et les pauvres, les déshérités de ce monde autant que les riches et les favorisés, tous...

Mgr Tréhieu s'était donné totalement à ses diocésains, dès la première heure. « Nous ne nous attarderons pas au passé, écrivait-il dans sa première Pastorale... Saint Paul tenait l'humain pour méprisable... Le prêtre doit souvent s'arracher, sinon sans souffrances, du moins sans regrets, aux champs aimés où il moissonnait dans l'allégresse... Désormais nous sommes à vous sans partage et sans retour... Nous Vous appartenons à la vie, à la mort. »

Ces émouvantes promesses sortaient d'une âme sacerdotale et bretonne qui ne se reprend pas quand elle s'est donnée. Elles sont restées jusqu'à la mort le principe directeur de la vie de Mgr Tréhieu.

Pour aimer en plénitude son diocèse, Monseigneur voulut d'abord en connaître l'histoire au cours des âges et il se procura tous les livres qui devaient le documenter, il s'informa auprès des compétents de toutes ses particularités, il apprit son dialecte spécial. Sur le grand bureau de son cabinet de travail, s'entassèrent les ouvrages d'histoire diocésaine et locale, et en bonne place les manuels bretons de MM. Guillevic et Le Goff.

Mais la vie parle mieux encore que les livres et complète avantageusement leur enseignement. Monseigneur se mêla toujours à la vie de ses prêtres et de son peuple. Il ne se contentait pas de présider, de pontifier, de bénir et de prononcer des allocutions. Il causait à tous, et on apprend beaucoup dans la conversation. Mais lorsque la conversation s'engageait sur les personnes, sans danger pour la charité bien entendu, il ne l'aurait pas toléré, s'il écoutait encore avec intérêt, il ne livrait pas son jugement, il ne laissait jamais échapper une parole qui ne fut pas bienveillante, il gardait même volontiers une réserve voisine du silence qui n'était pas toujours encourageante pour les intarissables causeurs, mais qui ne saurait déplaire dans un chef dont



Cl. Cardinal.

on est porté à interpréter les paroles en sens divers et parfois sans respect pour la vérité.

Après 11 ans de séjour à Vannes, Mgr Tréhiou connaissait parfaitement, avec son histoire, toute la carte du diocèse, religieuse et politique, économique et professionnelle, artistique et physique. Sa mémoire extraordinaire avait tout enregistré, ordonné et classé, aussi bien le réseau des routes que la physionomie, le nom et la résidence des gens.

N'est-ce pas un avantage inappréciable pour un chef ?

Quand Monseigneur arrivait dans une paroisse pour la confirmation, une cérémonie, une réunion, il se trouvait aussitôt en pays connu. Il saluait par leurs noms, ses dirigeants et militants d'œuvres, les autorités civiles et les notables, les modestes et vieux serviteurs de l'église. Il serrait avec effusion la main des hommes et des jeunes gens : « La poignée de main, disait-il, c'est le sacrement de l'amitié ». Il présentait avec un bon sourire son anneau à la vénération des Dames et des Jeunes filles. Et à chacun, si le temps ne le bousculait pas, il ajoutait un mot aimable, souvent personnel. Il bénissait, à la grande joie des parents, les petits enfants portés sur les bras de leurs mamans « comme un poids d'amour et de gloire » et s'il prenait fantaisie aux petits de pousser des cris et de verser des larmes, il leur caressait paternellement la joue.

En aucune circonstance, on ne l'a vu s'impatienter, montrer un geste de mécontentement, on ne l'a entendu prononcer une parole de mauvaise humeur. Il réalisait les exigences de la charité telles qu'elles ont été décrites saint Paul.

Mgr Tréhiou recevait sans formalités, à l'évêché et dans les paroisses, les laïques qui désiraient prendre ses conseils ou l'entretenir d'affaires. Il avait du reste à peu près banni tout protocole cérémonieux des visites, des réceptions et des réunions. Il aimait à se montrer le père au milieu de ses enfants, avec uniquement les nuances que le milieu comportait. Et ainsi tous les fidèles étaient à l'aise avec leur évêque qui leur apparaissait si simple tout en gardant la dignité de sa fonction.

Si l'on ajoute à ce portrait, l'effet impressionnant de sa prestance en public, l'édification de sa profonde piété dans les cérémonies, la séduction de ses discours, est-ce surprenant qu'il ait conquis un prestige sans précédent dans les annales diocésaines et qu'il ait gagné tous les cœurs ?

Il faut avouer pourtant que le diocèse de Vannes, partagé en deux parties bien distinctes, d'après la langue en usage, la partie breton-

nante et la partie française, pourrait provoquer des difficultés d'importance à un évêque.

Mgr Tréhiou, originaire de la Basse Bretagne, était foncièrement attaché, et par toutes les fibres de son âme, à toutes les traditions bretonnes, sans en excepter une seule. Il avait mis à les défendre au temps de sa jeunesse, disait-il dans l'intimité, une abondance d'arguments et une chaleur de conviction qu'il n'avait jamais retrouvées ensuite dans aucune discussion.

Mais dans son diocèse, l'évêque est l'Envoyé de Dieu pour sauver toutes les âmes et les conduire au Christ, il doit être l'homme de tous indistinctement, qu'aucun parti n'a le droit d'accaparer. Et si Monseigneur a pris part, avec une joie légitime, à toutes les manifestations régionalistes qui devaient exalter les traditions bretonnes, la langue et la littérature, s'il a encouragé tous les mouvements qui pouvaient servir la cause bretonne, ceux du moins qu'il approuvait, ce ne fut pas au détriment de la partie française dont il n'est jamais venu à l'esprit de quiconque de suspecter l'affection et le dévouement de l'évêque à son endroit.

Monseigneur a toujours maintenu dans son intégrité l'essentielle unité diocésaine et il a toujours trouvé dans le bon esprit et la conscience de ses prêtres et de ses fidèles une pleine correspondance à ses intentions et à ses efforts.

Tous ses diocésains étaient du reste également fiers de l'amour de leur évêque pour leur petite patrie, et heureux de l'entendre, en français ou en breton, célébrer les vertus, les beautés et les gloires de la Bretagne.

On a dit et répété que Monseigneur était le chantre incomparable de la Bretagne. Il en était plus encore l'apôtre. Il cherchait à la garder à Dieu et à faire retrouver à tant de ses fils qui l'ont oublié le chemin de leur église : « Seigneur, redisait-il après un Barde, gardez toujours au cœur des Bretons ces trois choses qui font l'homme plus homme : la croyance en Dieu, la pitié pour les faibles, et le sens de la mort ».

C'est dans ce but qu'il a organisé tant de grands pèlerinages et de manifestations à Sainte-Anne.

A Sainte-Anne, tout breton, même non pratiquant, retrouve son âme chrétienne, au moins pour le temps du pèlerinage. C'est une des vertus de ce Lieu saint. Monseigneur s'en servait pour y attirer les fils de toute la Bretagne.

L'APÔTRE

Sous ce titre, nous voudrions essayer de mettre en relief le zèle de notre évêque pour nos âmes.

Le grand évêque de Nîmes, Mgr Berteaud, avec lequel Mgr Tréhiou nous semble avoir tant de traits de ressemblance, disait dans un discours : « La mitre d'un évêque est un bandeau de soucis sacrés. Il est Pasteur, mais il l'est à la place de Dieu, dans son diocèse ; il l'est des brebis de Dieu, c'est pour les repaître de Dieu même. « Toutes ces âmes sont à moi », lui a dit Dieu, en les lui remettant une à une par le saint Baptême ! « Pais mes brebis ». Je veux qu'elles soient tiennes : *Pasce*, mais je veux qu'elles restent « miennes » sous ta houlette, *oves meas*. Va, tu me répondras de toutes ». N'y a-t-il pas là de quoi trembler ? Voilà le fardeau sous lequel, à chaque anniversaire de sa consécration, saint Augustin poussait des gémissements ; voilà ce qui doit troubler le sommeil de tout évêque qui a conscience de lui-même. Aussi, voyez-le courir dans les villes et les bourgs, sur les routes, faisant sa visite au milieu des sept chandeliers qui sont toutes les églises de son diocèse, pour s'assurer qu'ils ont un pied toujours d'or par la foi, un flambeau toujours resplendissant par la charité. Il cherche à être docte avec les doctes, tout à tous, comme sont les pères, comme sont les mères. Il ne veut pas entrer mutilé dans l'éternité : il veut être complet avec son troupeau, et tout ce que ce troupeau a contenu d'âmes vraiment fidèles. Il doit pouvoir dire avec le Christ : « Père, ceux vous m'avez donnés, je n'en ai pas perdu un seul ».

Ces lignes de Mgr Berteaud ne paraissent-elles pas dessiner le portrait de Mgr Tréhiou, toujours préoccupé des âmes dont il avait la garde et portait la responsabilité devant Dieu ?

Dès lors est-ce surprenant que le salut des âmes revienne sans cesse sous sa plume dans ses « Notes intimes ! »

Il écrivait, en la fête de saint Ignace, martyr : « Comme l'âme de saint Ignace était dévorée de zèle ! Je voudrais passionnément sauver les âmes. N'est-ce pas l'unique but de l'épiscopat ? »

Bossuet a défini l'épiscopat : « Une servitude imposée par la charité pour sauver les âmes ».

Mgr Tréhiou ne le jugeait pas autrement. Ses « Notes intimes » nous le confirment.

Aussi ces « Notes », écrites par Monseigneur, dans le recueillement et la ferveur de son oraison matinale, ont-elles pour nous une valeur

unique d'introspection ! Sans elles, la personnalité de notre évêque nous eut échappé en grande partie.

Le Père Abbé de Thymadeuc a été bien inspiré, en décrivant d'après elles, avec la piété d'un ami et la touche sûre d'un contemplatif, les ascensions de la vie intérieure de notre évêque, chaque jour un peu plus dépouillée de l'humain et plus enrichie du divin, et en faisant ressortir comme conséquence la sainteté et la fécondité de son zèle à glorifier Dieu et à sauver les âmes.

Dom Dominique a apporté une précieuse contribution à la biographie de Mgr Tréhiou.

Pour achever cette biographie qui ne donnera de notre évêque, en ce qui fut notre travail, qu'une pâle et incomplète esquisse, (et nous le regrettons plus que nos lecteurs), il nous reste à essayer de montrer son zèle pour les âmes de ses diocésains.

A vrai dire, toutes les pages qui relatent la vie sacerdotale et épiscopale de Mgr Tréhiou manifestent son zèle dévorant ; on l'a constaté, et il n'est pas nécessaire d'y revenir. Mais quelques manifestations, et non des moindres, n'ont pu trouver leur place dans les chapitres précédents et elles ne doivent pas rester sous silence.

De plus, le zèle des grands apôtres étant toujours marqué de certaines caractéristiques, il importe de les chercher dans l'apostolat de notre évêque, car nous pourrions alors conclure que Monseigneur était pleinement entré dans le sillage de son maître saint Paul, l'Apôtre au zèle de feu.

*
* *

L'évêque est un « Apôtre », le délégué authentique du Christ auprès des âmes de son diocèse. Comme tel, il est le ministre du Christ, le dispensateur de sa grâce, en particulier par les sacrements de Confirmation et d'Ordre qui lui sont réservés.

Nous avons vu Monseigneur, pour faciliter une meilleure réception du sacrement de Confirmation à tous les enfants, s'imposer un itinéraire que les évêques précédents, dans la crainte justifiée de ne pouvoir tenir jusqu'au bout, n'avaient jamais osé adopter ni même envisager.

Il se rendait chaque année dans toutes les paroisses de l'arrondissement désigné pour la confirmation, même dans les plus petites, et il en donnait la raison à chacune de celles-ci : « Vous êtes peut-être petite, disait-il, par la superficie de votre territoire et le nombre des habitants, mais vous êtes grande par la ferveur de votre vie

chrétienne. Et votre évêque, à l'image de Dieu dans son appréciation des âmes, ne veut vous connaître que par la valeur de votre foi : il estime et il aime votre chrétienne paroisse à l'égale des meilleures et des plus grandes ».

On devine la répercussion dans un petit peuple, de paroles aussi élogieuses de la part de l'évêque, dont plusieurs paroisses n'avaient pas reçu la visite depuis plus de cent ans. Et répercussion combien favorable pour un nouvel accroissement de vie chrétienne !

Partout, Monseigneur se prêtait de bonne grâce, du moment qu'il le jugeait utile pour le bien, à un supplément de cérémonies ou de visites que les chefs de paroisses, s'autorisant de la bonté de leur évêque et voulant mettre à profit son prestige et son influence, se permettaient de lui demander en plus du programme officiel de la Confirmation.

Et ce programme n'était pas réduit à sa plus simple expression, au contraire. Aussi quand il se renouvelait, pendant 30 jours, au rythme habituel de deux paroisses, parfois trois chaque jour, on devine la fatigue écrasante et épuisante qu'il imposait à l'évêque. On admirait un zèle qu'on n'osait pas approuver.

Avec les confirmations, les ordinations inondaient son âme de bonheur et il en remerciait Dieu avec cet accent de perpétuelle humilité qui le caractérisait. « Merci, Seigneur, écrivait-il dans ses « Notes », du bien que vous avez opéré par mes indignes mains, des ordinations et des confirmations. »

Il avait voulu, dans sa Lettre Pastorale de Carême 1932, décrire ce chef-d'œuvre du Tout-Puissant qu'est la consécration sacerdotale, afin que prêtres et fidèles en fussent profondément pénétrés.

Nous avons déjà dit son zèle pour rechercher et favoriser les vocations, pour les faire aboutir à l'ordination sacerdotale, pour encourager ses prêtres à réaliser la perfection de leur sacerdoce : nous n'insistons plus.

« Ministre du Christ », l'Apôtre doit être aussi « le serviteur des Saints », et développer leur culte. « Pour marquer notre intention de favoriser les pardons, écrivait Monseigneur dans sa première lettre pastorale de 1929, nous avons fait graver dans nos armes, sur l'azur du ciel, les coquilles d'argent, symbole du pèlerin ».

S'inspirant de ce symbole, il parlait immédiatement du grand pèlerinage de Ste-Anne et de la dévotion à la Patronne de la Bretagne, dont l'évêque de Vannes est constitué l'Apôtre.

« Ces coquilles, continuait-il, forment d'ailleurs le principal ornement de la merveilleuse basilique qui s'élève aux champs d'Auray

et qui est la perle de notre diocèse. Sainte Anne ! avec quel tressaillement nous prononçons ce nom très aimé. Souvent il nous fut donné de prier devant sa statue. Dès le lendemain de notre arrivée, nous avons refait ce pèlerinage si cher aux Bretons du Goëlo, afin de placer notre épiscopat sous le patronage de la Bonne Mère. Nous serons heureux de présider ses fêtes et de contribuer dans toute la mesure de nos moyens à favoriser sa dévotion ».

« Les Annales du pèlerinage » ont eut la reconnaissante pensée de rappeler la piété personnelle du prélat envers sainte Anne, son zèle à donner un incomparable éclat à ses fêtes et à accroître son culte.

Chaque année, il remuait ciel et terre, pourrait-on dire sans exagération, pour rendre plus solennelles les grandes fêtes du 26 Juillet et provoquer un nouvel élan des foules bretonnes vers Kéranna, en groupant autour d'un cardinal, toute une assemblée d'évêques, d'abbés mitrés et de prélats. Les Cardinaux, Charost de Rennes, Binet de Besançon, Liénart de Lille, Verdier de Paris, Gerlier de Lyon, Suhard de Reims sont ainsi venus successivement présider les grandes fêtes du 26 Juillet qui n'avaient sans doute jamais connu pareille splendeur annuelle.

Comme la Bretagne est aussi fidèle à ses morts qu'elle est attachée à sainte Anne, il s'était senti, dès son arrivée à Vannes, un grand attachement au majestueux monument aux morts bretons de la grande guerre, qui s'élève dans le rayonnement de la Basilique, et il avait décidé d'en hâter l'achèvement, « afin que Sainte-Anne soit au cœur de l'Armorique la terre des vrais pardons pour les vivants comme pour les morts. » Il a pu réaliser presque complètement son désir.

Il aurait voulu encore glorifier avec sainte Anne, l'humble voyant Nicolazic, pour le donner en modèle aux paysans bretons, et il avait entrepris toutes les démarches possibles, accompli toutes les formalités canoniques, pour introduire sa cause en Cour de Rome. S'il n'a pas eu la joie de voir réaliser ce vœu si cher à son cœur, nul doute qu'au ciel, Nicolazic avec sainte Anne, auront reçu avec joie l'évêque qui travailla tant à la gloire de l'une et à la glorification de l'autre.

« Les Annales du Pèlerinage » nous apprennent, qu'en témoignage de gratitude pour le zèle de l'évêque envers sainte Anne, ses armoiries auront bientôt leur place dans la basilique, à la suite des armoiries de Mgr Gouraud. Tous les Morbihannais s'en réjouiront.

En vrai fils de l'Eglise, Mgr Tréhiou donnait cependant la préférence à la dévotion à la Sainte Vierge, dans sa piété et son zèle,

sur sa dévotion à sainte Anne. « Nous venons du pays des Madones et nous saluons avec bonheur leurs sœurs de Vannes, Notre-Dame du Roncier et Notre-Dame de Quelven, Notre-Dame du Vœu et Notre-Dame de la Tronchaye — pour ne parler que des Vierges couronnées. — Avec quelle ferveur nous nous prosternerons dans ces innombrables chapelles que nos aïeux ont bâties en l'honneur de l'Immaculée, fleurs de piété écloses sur la lande, poèmes sculptés dont chaque pierre est un Ave ; aussi chez nous chaque colline est en prière quand sonne l'Angelus du soir. »

Après ces accents de fervente piété mariale qu'il a exprimés dans sa première Lettre pastorale, on ne s'étonne pas que notre évêque se soit empressé, dès les premiers mois, de se rendre aux principaux sanctuaires de la Vierge, ensuite de présider chaque année les grandes solennités de Josselin, de Quelven, d'Hennebont, de Rochefort, de Lorient, de Pontivy, etc... et d'adresser le soir aux pèlerins une vibrante allocution pour encourager leur dévotion envers la Reine de céans. On ne s'étonne pas non plus qu'il ait été un fervent du pèlerinage diocésain annuel à Lourdes. Il le recommandait chaque année et chaleureusement à ses diocésains, par une lettre qu'il faisait lire en chaire. Il multipliait à Lourdes sa présence et sa parole, partout où le sollicitaient les directeurs si dévoués du pèlerinage, M. le chanoine Moisan puis M. le chanoine Hautin, et à la grande joie non seulement des Vannetais, mais des pèlerins de bien d'autres diocèses qu'enthousiasmaient l'imposante stature, l'édifiante piété et l'attachante parole de l'évêque de Vannes.

Son zèle l'a encore poussé à rehausser l'éclat des fêtes de saint Vincent Ferrier, dont la Cathédrale conserve le tombeau et les reliques, et qui ne lui paraissait pas trouver la dévotion qu'il mérite ni à Vannes ni dans le diocèse, à présider fidèlement la fête du premier évêque de Vannes, saint Patern, celle de saint Joseph de Kermaria qui prend chaque année plus d'extension, parfois celle de saint Gildas et d'autres... à instaurer à la cathédrale le culte du Bienheureux Pierre-René Rogue, prêtre de la Mission, directeur au Grand-Séminaire, martyr de la Révolution.

En se faisant, avec un zèle toujours en éveil et toujours ardent, le « serviteur des Saints » par la splendeur dont il voulait entourer leurs fêtes, par les appels qu'il lançait à ses diocésains pour les presser de recourir à leur dévotion, il savait répondre à un besoin de l'âme humaine qui cherche, dans sa faiblesse et sa misère, des intercesseurs auprès de Dieu, et il conduisait ses diocésains vers le ciel.

Le zèle de notre évêque, nous l'avons vu, prenait naissance et force dans une profonde vie intérieure qui le mettait en communion perpétuelle et directe avec Celui qui a dit : « Sans moi, vous ne pouvez rien faire ». « Rien, le terme est absolu, donc ni le commencement, ni la continuation, ni l'achèvement d'aucune œuvre ».

Quoique Monseigneur en ait pensé et écrit, à l'imitation de tant de grands et saints apôtres, quand il qualifiait sa vie intérieure de « nulle » et son apostolat de « trop extériorisé », parce qu'il passait sans doute alors par des périodes d'obscurcissements permises par Dieu pour sa purification, nous savons par beaucoup d'autres passages de ses « Notes » qu'il n'entendait vivre que du Christ, « *Mihi vivere Christus* », comme le Christ vit de son Père, et ne s'appuyait dans son apostolat que sur la force de Dieu, comme saint Paul, et non sur les moyens humains, incapables d'obtenir par eux seuls le vrai succès.

Mais s'il n'y a que Dieu qui mène à Dieu, l'apôtre lui consacre justement toutes ses énergies et toutes ses qualités humaines pour les dépenser à sa gloire et au salut des âmes, sans que rien ni personne ne puisse jamais l'en détourner ni en arrêter l'élan.

Ces caractéristiques du vrai zèle, nous les avons admirées dans la vie de notre évêque.

A-t-il jamais calculé avec ses forces et sa santé ? Il multipliait à ses prêtres qu'il voyait surmenés et fatigués les conseils de prudence et il leur procurait du repos dans les lieux à leur convenance, quand il se dépensait au delà de toute mesure, en prédications, en congrès, en réunions, en courses, en visites... malgré les souffrances d'un mal insidieux qui le minait, l'épuisait, l'anéantissait parfois, surtout depuis cinq ans. « Un évêque n'a pas le droit d'être malade, son diocèse en souffrirait », disait-il, dans une confiance peut-être excessive en l'aide de Dieu qui fait de la prudence une vertu.

Ainsi, on l'a vu quitter l'évêché le matin, au cours des confirmations, avec 40 degrés de fièvre, mais aussi rentrer le soir, après une syncope pendant la journée, pour garder ensuite le lit plusieurs jours, et non sans causer de grandes inquiétudes à son médecin et à son entourage.

Mais personne ne pouvait le remplacer le jour même pour la confirmation et il aurait été plus malade encore de causer une grosse déception au clergé et aux paroissiens, en les privant des cérémonies qu'ils avaient préparées avec éclat et enthousiasme pour honorer leur évêque, le représentant de Dieu.

Si un évêque ami pouvait se dévouer le lendemain à continuer son itinéraire, il retrouvait tout son calme et la paix, et pratiquait docilement jusqu'à sa guérison la vocation de malade.

Quand les séminaristes durent évacuer une grande partie du Séminaire, il en accueillit une quarantaine à l'évêché et mit à leur disposition non seulement les salons et toutes les pièces disponibles, mais son cabinet de travail et sa chambre contigue, se réservant tout juste, alors qu'il était déjà bien malade, une modeste chambre avec un petit lit de fer, sur lequel il devait rendre le dernier soupir quelques mois plus tard.

Ce sont là des traits parmi d'innombrables, de l'indifférence et même du mépris dans lequel il tenait son corps, ses forces, sa santé, ses commodités personnelles, ses aises. Il ne voyait que Dieu et les âmes à servir, le prochain à soulager et à aider dans ses besoins matériels, car son zèle était vraiment l'amour porté à la plus haute puissance, il était le rayonnement de sa charité.

Il mettait autant à contribution ses forces intellectuelles et morales au service de ses prêtres et de ses diocésains.

Il était à toute heure du jour à la disposition de ceux qui voulaient l'entretenir de leurs affaires et lui demander des conseils. Et pour être toujours plus apte à les servir, comme à diriger son diocèse dont les rouages sont si complexes, il travaillait sans arrêt, dès qu'il en avait le temps et malgré son immense acquit, à approfondir davantage les sciences sacrées et profanes, les questions à l'ordre du jour...

Dans les fonctions de sa charge, il savait faire preuve selon les circonstances, de courage, de patience, de grandeur d'âme, d'énergie tenace, et non parfois sans contraintes pour sa nature.

Quant aux forces de son cœur, il produisait l'impression de les prodiguer avec joie. Il possédait en abondance, nous l'avons dit et redit, une bonté inépuisable, une douceur sans défaillance et une rare amabilité qui, d'un unanime aveu, lui ont plus servi, dans ses relations et son gouvernement, pour persuader et décider à l'obéissance, que ses brillantes qualités intellectuelles. Et puisque, de l'avis de saint Paul qui en avait fait l'expérience, l'instrument dont la grâce se sert le plus souvent pour convertir, c'est le cœur, nous sommes qualifiés à croire que le zèle de Monseigneur, animé par toutes les puissances du cœur, a dû remporter de beaux triomphes dans le monde des âmes.

Ce serait cependant une illusion de se figurer que Mgr Tréhieu, quelque entouré qu'il fût d'affectueuse vénération dans son diocèse a toujours cueilli des roses sans rencontrer les épines, a toujours

connu des succès et n'a jamais senti d'oppositions ni de contradictions.

A la lecture de ses « Notes intimes », on sera plutôt surpris de le voir souvent faire allusion, tantôt aux luttes de la vie, à l'indifférence et à l'hostilité des hommes, tantôt aux humiliations et aux peines qui lui ont été causées, aux épreuves, aux souffrances morales qu'il a ressenties, et même à ses heures de découragement. Ce n'était pas pour s'en plaindre. Et il ne priait pas le Seigneur de les lui épargner à l'avenir.

Il connaissait trop la loi providentielle qui veut que le labeur apostolique soit toujours accompagné de contradictions et de multiples souffrances, qu'il soit battu en brèche par les puissances terrestres et les puissances infernales, par la nature et par les hommes.

Et il avait trop vivant dans son âme l'apostolat de son maître saint Paul, toujours contredit, méconnu, persécuté, pour ne pas s'estimer heureux, quand il souffrait à sa ressemblance. Il méritait ainsi à son zèle la fécondité.

Mais ici encore sa réserve habituelle, son silence sur sa vie personnelle, ont écarté toutes confidences même à ses amis. Et toutes suppositions de notre part pourraient être erronées.

Mais ici également ses « Notes Intimes » nous ont ouvert son âme et nous ont appris qu'il ne s'est pas soustrait, si peu que ce soit, aux exigences de la loi providentielle. Il a prié le Seigneur de lui accorder la grâce de les accepter toutes et de les aimer. Et il les a acceptées joyeusement, y compris la mort, pour ses prêtres et ses bien-aimés diocésains, afin d'être en tout, comme saint Paul, conforme à Jésus et à Jésus crucifié.

LES DERNIERS JOURS

Jusqu'en 1936, Mgr Tréhiou parut jouir d'une santé à toute épreuve. Sa haute stature et sa forte musculature en imposaient l'impression. Ce n'étaient pourtant là que des apparences trompeuses. Mais qui donc eût soupçonné chez lui des déficiences cardiaques et une tension artérielle excessive, lorsqu'on le voyait se dépenser avec une telle ardeur et ne s'accorder point la moindre relâche ? Si l'on excepte les quelques visites, très rapides, qu'il faisait régulièrement à Trébrivan, Tressignaux, et Saint-Brieuc, visites qui n'étaient pas nécessairement, on le conçoit, du repos complet, jamais, au cours de ses onze ans et demi d'épiscopat, il ne se réserva le temps requis pour les vacances qui cependant lui étaient conseillées. Peut-on compter, en effet, comme une détente une huitaine passée à Cau-

terêts, après le pèlerinage de Lourdes de 1937, et une saison à Royat en 1938, toutes deux sur ordre du médecin, ou même les séjours plutôt courts qu'il faisait, par intervalles, à Kermaria ?

Il semblait ne pas pouvoir s'arrêter et n'avoir pas besoin de souffler. A force d'imiter saint Paul, il en oubliait en quelque sorte saint Jean et sa recommandation de ne pas toujours conserver son arc bandé.

Au fait, son carnet était constamment chargé, en toutes saisons, d'engagements. Comme il ne savait rien refuser, il se voyait sollicité sans cesse pour des cérémonies ; et ceci s'ajoutait aux congrès, réunions, délibérations, travaux d'étude qu'il estimait de son devoir d'évêque d'encourager par une présidence effective et active, et aux soucis que comporte l'administration d'un vaste diocèse.

Vint une alerte qui eût dû, sinon le faire réfléchir, car il se savait dès longtemps menacé, — n'avait-il pas dit, à son arrivée à Vannes, que son épiscopat serait court ? deux ou trois ans, précisa-t-il — tout au moins le décider à modérer l'activité débordante qu'il avait jusqu'alors déployée. Une syncope survenue en tournée de confirmation l'obligea à se faire remplacer une semaine.

A peine rétabli, il reprenait ses travaux et ses courses apostoliques, au grand bonheur, du reste, des populations qui étaient fortement déçues lorsque ce n'était pas lui.

Cependant il douta davantage de sa résistance physique désormais. Avant d'entreprendre la Visite pastorale de 1937, il craignit de ne pas tenir jusqu'au bout. On lui suggéra de ne visiter que deux paroisses par jour ; il maintint le rythme des trois quotidiennes ; et il réussit à ne pas faiblir. Dieu sait au prix de quelle volonté, et aussi de quels secours surnaturels ! Le labeur de ces journées était vraiment écrasant... Ce succès lui procura une grande joie intérieure, et une consolation bien méritée, qu'il eut peine à déguiser.

L'organisme s'épuisait tout de même peu à peu. L'année 1938 fut particulièrement douloureuse : souffrances physiques, souffrances morales. Tandis que les forces l'abandonnaient, son âme s'affligeait de ne plus pouvoir remplir les obligations de sa charge. Un séjour aux Eaux de Royat s'imposait. Il s'y soumit, plus résigné que confiant. Le rétablissement ne se produisit pas, ou du moins les effets ne s'en firent sentir que tardivement. Le moral, d'ailleurs, ne réagissait pas : il était déjà détaché de la vie, il ne vivait presque plus que du « *mori lucrum* » (1). Aussi, pendant l'été, croyant ne

(1) « La mort m'est un gain », mots qui, dans le texte de saint Paul, suivent sa devise : *Mihi vivere Christus*.

plus se relever et craignant le pire, une incapacité intellectuelle qui surviendrait peut-être brusquement par congestion, confia-t-il à l'un de ses familiers son intention de se retirer. Moins pessimiste, ou moins clairvoyant, celui-ci, profondément ému, s'appliqua à montrer à son évêque la peine immense que causerait au diocèse tout entier une pareille décision : « On ne la comprendrait pas, l'état actuel de la maladie ne la postulait pas, et le bien des âmes non plus... » Il s'inclina ; mais, le lendemain, il remettait à son secrétaire une pièce officielle garantissant l'avenir par une renonciation au siège épiscopal de Vannes, que l'on pourrait, le cas échéant, faire parvenir au Souverain Pontife.

Cette libération de sa conscience accomplie, il n'avait plus qu'à livrer son âme à la sérénité la plus complète. En vérité, on ne l'entendra plus émettre d'opinion sur sa santé ou sa maladie, et si quelqu'un parfois se hasarde à l'interroger, il répond évasivement d'un mot qui fait trébucher toute nouvelle question.

Ce faisant, il donne le change, même à son entourage, à tel point qu'il peut écrire le mardi saint 1940 : « On me félicite depuis un an au sujet de ma santé reconquise. Et il est certain qu'avec la grâce de Dieu, malgré les nuits terribles, je parais très solide ».

On voit pourtant, dans les *Notes intimes* du prélat défunt, que la réalité ne correspondait guère à ces dehors. C'est vers cette époque que lui échappa un aveu révélateur : il parla un jour d'« angoisses du cœur » qui survenaient parfois la nuit, rendant la position allongée quasi intolérable, angoisses si torturantes que, dit-il, il pensait alors en mourir. Ainsi la souffrance persistait. Toutefois, elle s'enveloppait dans un secret qui, à force de contrainte, devint quasi absolu. Grâce divine ou accoutumance du corps à la maladie, sans doute les deux à la fois, permirent, malgré tout, à l'évêque, de faire face à tout, sans aucune aide, en 1939.

Quiconque a pu sonder de près la sensibilité d'âme de Mgr Tréhiou n'aura pas de peine à imaginer les répercussions sérieuses de la guerre sur sa santé déjà plus qu'ébranlée. Ce n'est pas peu de chose pour un Père de voir plus de quatre cent cinquante de ses fils s'en aller affronter tous les dangers (329 prêtres et 128 séminaristes furent mobilisés) ; ce n'est pas une mince contrariété pour un Chef de voir ses œuvres paralysées, compromises, et menacées de ruine. Aussi l'année 1940 apporta-t-elle des signes indubitables d'un nouveau fléchissement physique. Il ne put assumer qu'une ou deux semaines de confirmation. Terrassé par une congestion pulmonaire, il s'alita, au mois de Mai. Lorsque survinrent les tristes événements

de Juin, il se relevait à peine. Il avait par conséquent les excuses les plus légitimes pour laisser à d'autres certaines formes de dévouement, mais il entendit jouer son rôle d'évêque, de *defensor civitatis*, de *custos populi*, sans aucune considération personnelle. Quoique déprimé à fond, il gardait une âme vaillante. C'est en se traînant que nous l'avons vu alors sortir quelquefois de son évêché. « Je suis prêt à tout, déclara-t-il un jour. J'entreprendrais toutes les démarches qu'il faudra, si le bien de mon peuple en dépend ».

Les diocésains, et les Vannetais plus encore, savent ce que leur évêque eut le courage de faire pour eux, dans des jours d'angoisse. A distance, et vu les incidences particulières, on est enclin tout naturellement à qualifier son attitude de surhumaine. Rappelons seulement ce mot du journal « *Les Voix Françaises* », trop juste et trop joli pour ne pas être cité : Ce grand et bon évêque qui vient de mourir si brusquement, Breton de tradition, d'éducation, de langue et de cœur, n'en était pas moins Français cent pour cent ».

La saison chaude s'écoula dans cette atmosphère d'abattement corporel et d'énergie morale. Puis la vigueur de la constitution sembla reprendre le dessus ; et la grande famille aimante de l'évêque si aimable caressait l'espoir de nouvelles années fécondes dans une paix prochaine, lors qu'arriva, inattendu, le choc du premier Janvier.

Le dimanche précédent, Monseigneur avait béni une cloche dans la plus récente paroisse érigée par lui, Notre-Dame du Bono. La veille, il avait d'abord assisté, en l'église Saint-Patern, à un service de funérailles célébré pour un soldat mort pour la France, s'acquittant ainsi jusqu'au dernier jour de la promesse qu'il avait faite en Septembre 1939 de s'associer à tous les deuils des familles éprouvées par la guerre ; puis il avait, dans la sacristie capitulaire de la Cathédrale, reçu les vœux de son clergé ; il avait ensuite exprimé ses souhaits paternels, et communiqué des directives mûrement méditées, pleines de sagesse, que chacun attendait pour régler, avec la prudence évangélique, une conduite devenue plus difficile à l'heure présente. L'après-midi fut consacrée à quelques visites de charité ou de convenance qu'il fit, selon son ordinaire, seul, à pied, discrètement, afin de ne déranger personne.

Bornons-nous maintenant à reproduire avec quelques détails complémentaires, les récits très objectifs qu'a publiés la *Semaine Religieuse*.

Il est d'usage que l'Evêque préside la fête eucharistique de sa cathédrale. Mgr Tréhiou, malgré la fatigue des journées précédentes,

s'est fait, comme tous les ans, un devoir d'assister à toutes les cérémonies. A la fin de la grand'messe, des notables de Saint-Pierre, puis les choristes et le personnel de la sacristie lui présentèrent leurs vœux, auxquels il répondit avec sa délicatesse accoutumée.

A la fin des vêpres chantées à 16 heures, Son Excellence se leva pour adresser aux paroissiens de Saint-Pierre, et, par eux, à tous ses diocésains, des paroles de réconfort et de confiance.

« L'année 1940, dit-il, a été des plus troublantes : Un jour aux abîmes, le lendemain aux étoiles ! ce mot ne s'applique non seulement aux individus, mais aussi aux nations et traduit bien les vicissitudes de leur histoire. Si, pour l'instant, nous sommes aux abîmes, ayons confiance, non pas dans le destin, qui est une expression païenne, mais dans la Providence toujours maternelle.

Les nations ont leurs tristesses, les familles ont aussi les leurs. »

Et Monseigneur s'associe au deuil des familles vannetaises. Parmi les morts de la guerre, il songe avec une spéciale affection aux huit prêtres tombés et aux trois séminaristes disparus. Il suit par la pensée et par le cœur les nombreux prisonniers du Morbihan, et tout particulièrement les 110 prêtres et les 36 séminaristes de sa famille cléricale. Il n'oublie pas ceux qui restent et qui peinent.

« Que tous, s'écrie-t-il, vous soyez assurés de la tendresse paternelle que je vous porte dans le Christ. Grâce soient rendues au Père céleste pour votre foi et votre charité, pour votre dignité dans l'épreuve, pour votre générosité en faveur des œuvres, pour votre piété envers l'Eucharistie.

Gardez la foi, la foi qui doit resplendir en tous vos actes pour rendre témoignage à la vérité. Gardez la charité, cette charité que l'Eglise a toujours prêchée et qui doit être le signe distinctif de ses enfants. La charité du Christ n'a pas encore touché tous les hommes : elle doit les embraser tous. Qui saurait mesurer la profondeur insondable de la charité du Christ ?

Je vous recommande à Dieu. Que la paix règne entre vous, la paix dans la charité, la paix dans la foi, la paix totale et inviolable ! »

La fin de cette allocution, que les auditeurs trouvèrent particulièrement émouvante, trahissait de la fatigue : on sentait que pour la première fois les mots lui manquaient. Il eut cependant la force, au salut qui suivit, d'encenser le Très-Saint Sacrement ; mais, pendant qu'il était agenouillé au prie-Dieu, son médecin, qui depuis plusieurs années surveillait attentivement sa santé et ne manquait pour ainsi dire pas une semaine de le visiter, l'observant à ce moment de profil, nota que la figure de l'évêque était congestionnée.

« Demain matin, de bonne heure, se dit le docteur, j'irai prendre des nouvelles ». Il ne fut donc qu'à demi surpris d'être alerté par téléphone quelque temps après.

Et Monseigneur, qui avait formellement décliné l'offre d'une voiture cependant toute prête, toujours par ce souci qu'il avait de ne s'octroyer aucun adoucissement, surtout au prix d'un sacrifice quelconque pour autrui, reprit, à pied, dans le froid plutôt vif de cette soirée d'hiver, le chemin de l'évêché, accompagné de son secrétaire.

Assez peu de paroles furent échangées en cours de route. Dans ces occurrences, en effet, lorsque la rue se trouvait un peu mouvementée comme elle l'était à cette heure ce soir-là, Monseigneur se montrait plus réservé et discret. Néanmoins, un mot répété deux fois surprit le secrétaire : « Insondable... insondable pour la troisième fois ! » Celui-ci ayant alors déclaré ne pas comprendre, l'évêque répondit simplement : « Ah ! vous ne comprenez pas ? C'est pourtant simple !... » La conversation se poursuivit par quelques phrases normales. Monseigneur rentra dans sa chambre sans trahir par ailleurs la moindre faiblesse, et cette première surprise n'eut pas d'autre portée pour le moment. Il fallut la révélation brutale de la congestion, quelques instants plus tard, dans le vis-à-vis du souper, pour découvrir, après coup, dans ces hésitations du langage, les indices d'une hémorragie cérébrale commencée à la cathédrale.

La parole du prélat était encore claire et l'articulation bien nette, en récitant le *Benedicite* ; mais le regard, qui tantôt plongeait dans le vague et tantôt vous fixait en une sorte d'interrogation muette, rendait une expression pénible. Etaient-ce des soucis plus pesants qui déterminaient ce mutisme ? On voulait en somme encore le croire. Un pareil silence était cependant tellement contraire à sa bienveillante charité ! Ensuite Monseigneur répondit par quelques *oui* et quelques *non*, prononcés sur le ton que donne instinctivement à sa voix une personne dont l'esprit est absent ; il prit même un peu de nourriture ; et le repas s'acheva très vite, tandis que l'inquiétude croissait à chaque minute. C'est en vain qu'il essaya de dire les « grâces » : aucun son intelligible ne put sortir. Il devint alors évident que le cas se présentait comme des plus graves. Appelé d'urgence, le docteur arriva en toute hâte ; immédiatement il appliqua les remèdes nécessaires ; mais l'hémiplégie du côté droit ne put être évitée, et le vénéré malade demeura frappé d'une aphasie complète qui persistera jusqu'à sa mort. Pendant ces jours de silence forcé, avec quel amour ne dut-il pas s'unir au *Tacebat* du Christ souffrant,

qu'il s'était déjà fixé comme résolution, ainsi qu'on le lit dans les *Notes intimes* !

A 21 h. 45, il reçut l'Extrême-Onction des mains de M. le Curé de la Cathédrale au nom du Chapitre, en présence de sa famille épiscopale et de ses deux vicaires généraux. Il suivit la cérémonie en pleine connaissance, tendant de lui-même, pour l'Onction, l'extérieur de sa main gauche. Le lendemain matin il reçut le Saint Viatique.

Faisant preuve d'un dévouement inlassable, son médecin l'assista nuit et jour pendant toute sa maladie et les deux sœurs infirmières venues de la Maison mère des Filles de Jésus de Kermaria lui prodigueront les soins les plus assidus.

Les prières ardentes de tous s'élèvent vers Dieu. Dès les premières messes, à la cathédrales, les fidèles sont avertis, puis toutes les communautés de la ville, et bientôt toutes les paroisses du diocèse. A Calmont-Haut les Séminaristes prient ardemment devant les reliques du Bienheureux Rogue exposées. Tous supplient le Ciel de leur garder leur Père.

Et pendant plusieurs jours l'espoir soutient les cœurs. N'a-t-il pas eu la force de porter lui-même de sa main valide un verre d'eau à ses lèvres ? Ne l'a-t-on pas vu même égrener son chapelet ? Si la parole tarde à revenir, du moins les yeux vivent intensément : il suit toutes les conversations, et sourit à certains propos. Son regard brille plus vif et ses lèvres traduisent une émotion profonde lors de la visite de Mgr Duparc et de son Auxiliaire Mgr Cogneau, et plus tard quand viendront à leur tour Mgr Picaud, le R. P. Abbé de Thymadeuc et les deux nièces de notre cher évêque.

Ces visites manifestement le réconfortent, mais davantage encore l'Eucharistie quotidienne qu'il reçoit en pleine connaissance. Miséricorde infinie du Bon Dieu ! N'est-ce pas le résultat de nos prières ardentes ?

Malheureusement l'infection un moment enrayée reprend dans la nuit du 6 au 7. Une forte fièvre se déclare causant sans doute de vives souffrances puisqu'on le voit s'essuyer le front douloureusement. Et désormais les soins les plus éclairés et les plus dévoués n'arriveront pas à enrayer le mal.

Le mercredi 8, c'est une nouvelle hémorragie qui se produit et avec elle l'hémiplégie du côté droit se transforme en paralysie totale. Au soir de ce jour il n'y a plus d'espoir ; on craint même un moment que le cher malade ne passera pas la nuit. Celle-ci s'écoule fiévreuse et, au matin du jeudi 9 Janvier, c'est le commencement de l'agonie.

Vers 9 heures on récite le chapelet des Mystères douloureux, puis la prière des agonisants et la recommandation de l'âme. On reprend la récitation du dernier des Mystères douloureux : Notre-Seigneur meurt sur la croix.

Et à 9 h. 50, Monseigneur rend doucement le dernier soupir, une grande sérénité se répand sur son visage tandis que M. le Curé de la Cathédrale murmure au nom de tous l'invocation du Rituel : Arrivez, ô Saints de Dieu. Accourez. Anges du Seigneur, pour recevoir son âme et la porter en présence du Très-Haut.

Vraiment nous ne pouvions rêver mort plus belle pour notre Père. Comme une lampe s'éteint, quand toute l'huile s'en est consumée, il s'est endormi dans le Seigneur, usé prématurément, malgré sa forte constitution, au service de Dieu et des âmes. « Le prêtre est un homme dépouillé, le prêtre est un homme crucifié, le prêtre est un homme mangé », écrit fortement M. E. Chevrier. Il a magnifiquement réalisé cette définition pleine du prêtre. A l'exemple du Christ Jésus, il a donné entièrement au prochain son esprit, son corps, son temps, ses sueurs, sa vie (1). Pour ses chers séminaristes il est allé jusqu'à se dépouiller de presque tout son évêché, leur livrant même son bureau de travail et la chambre épiscopale, se réservant seulement pour lui une toute modeste chambre. C'est là qu'il est mort.

Quelle douleur pour nous ! Mais aussi quelle filiale fierté et quel impérieux exemple !

Quant à l'ultime pensée de ce bon Pasteur pour ses ouailles, la voici exprimée en son Testament spirituel :

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Je meurs dans la foi catholique, apostolique et romaine, en laissant comme testament spirituel à mes bien aimés diocésains la prière sacerdotale du Sauveur (Evangile de saint Jean, chapitre XVII). Qu'ils veuillent bien la relire souvent, en mémoire d'un Evêque qui aurait désiré leur faire plus de bien et qui offre joyeusement sa vie pour leurs âmes.

« Père Saint, gardez-les dans la vérité... dans la sainteté ».

† Hippolyte TRÉHOU, Evêque de Vannes.

(1) N'en sont-ils pas, en effet, l'expression la plus significative ces mots par lesquels il achevait l'esquisse, hâtivement tracé au crayon, de son allocation du premier janvier, les derniers que nous a livrés sa main défaillante : « Et après la Cène, Il se donna... Puis Il mourut — pour les siens — *Nemo majorem...* » ? En pensant au divin Maître, ne songeait-il pas à s'offrir lui-même en holocauste ? Ayant choisi de vivre comme le Christ (*Mihi vivere Christus*) comment n'eût-il pas désiré mourir comme lui, pour les siens ? *In finem dilexit eos...*

Le corps fut ensuite paré des vêtements liturgiques de couleur violette comme pour une suprême fonction épiscopale : bas et sandales de soie, amict et aube brodée, cordon, croix pectorale d'or, manipule et étole, tunicelle et dalmatique, chasuble enfin ; sur la tête la mitre blanche, entre les mains gantées de violet un simple crucifix.

Il repose sur un lit de parade blanc piqué de croix de Malte violettes, bordé d'une bande d'étoffe noire et argent et décoré de palmiers et de cierges, dans le grand salon de l'évêché tendu de drap noir bordé d'argent et transformé en chapelle ardente.

A la tête du défunt un grand Christ de bronze aux bras largement ouverts se détache sur un fond de velours grenat.

M. le Préfet du Morbihan est venu dès le premier jour s'incliner devant la dépouille mortelle et toutes les autorités du département l'ont également saluée.

Et tout de suite la foule afflue, se recueille et prie. Cette foule, dans toutes ses couches sociales, douloureusement émue, vient contempler une dernière fois, en un défilé incessant, le visage de son évêque très aimé, figé dans l'imposante immobilité de la mort. Elle vient témoigner de sa grande sympathie, manifester sa profonde vénération et sa filiale affection à l'égard de l'évêque défunt qui a gagné son cœur par sa bonté souriante, sa majesté simple, sa parole éloquente et infatigable.

Il avait su comprendre les épreuves de son peuple et il sut les consoler, parce que son cœur était bon de cette bonté délicate, profonde et large à la ressemblance de celle du Christ aimé et servi par dessus tout. *Mihi vivere Christus* : ma vie, c'est le Christ.

Dans la soirée de ce 9 janvier, M. le Médecin-Commandant Dubau, professeur au Val de Grâce à Paris, Vannetais du fait de la guerre, répondant aimablement à la demande qui lui avait été présentée, procédait à l'embaumement du corps. Ainsi les fidèles eurent la consolation de contempler les traits du vénéré Pontife jusqu'à l'heure des obsèques.

Le nombre des pieux visiteurs fut particulièrement important le dimanche ; il y en eut non seulement de Vannes et des environs, mais de tous les points du diocèse.

En même temps affluaient à l'Evêché les télégrammes et lettres de condoléances exprimant, avec les regrets les plus émus, des témoignages de très haute estime pour le Disparu.

Lorsque vint la nuit, une prise du masque fut opérée.

LES FUNÉRAILLES

Lundi matin, 13 Janvier, dans les premières heures de la matinée, le corps fut mis en bière, en présence de la famille épiscopale et de la famille naturelle du Défunt. Puis, quelques instants avant la levée du corps, Monsieur le Préfet en grand uniforme vint saluer MM. les Vicaires généraux et leur présenter ses condoléances auxquelles Monsieur le Vicaire Capitulaire répond délicatement. Monsieur le Préfet salue ensuite Monseigneur l'Archevêque de Rennes, Métropolitain de Bretagne, et s'incline devant les autres prélats.

A 10 h. 30, M. le Doyen du Chapitre cathédral préside à la levée du corps. Dans l'air vif du matin les cloches égrènent des glas sur la ville. Et aussitôt le cortège s'ébranle majestueux et se déroule, dans un ordre sans heurt, minutieusement réglé, tout au long des rues de la ville épiscopale.

Les voiles des religieuses, les surplis des séminaristes et des prêtres, les costumes sombres des chanoines, les vêtements violets des prélats, ce char funèbre et cet ordre parfait et ce silence grave et douloureux entrecoupé de chants liturgiques, tout cela, dans ce décor matinal pâlement ensoleillé, est d'une beauté poignante, d'une tristesse infinie.

Son Exc. Mgr Roques, archevêque de Rennes, préside à la conduite, en chape de velours noir et mitre de soie blanche. Devant le char, des clercs portent la crosse et la mitre ; tout autour d'autres clercs portent des cierges. Derrière le char les deux anciens vicaires généraux du Défunt, MM. Moisan, Vicaire capitulaire, et Le Baron, M. le chanoine Hautin, secrétaire général, et la famille épiscopale, les parents, le Dr Monnier.

Puis c'est le défilé des autorités du département : notamment M. le Préfet, les chefs de service des grands Corps de l'Etat, la municipalité de Vannes.

Et enfin la foule dans laquelle on remarque un fort groupe d'hommes.

Et sur tout le parcours, malgré le froid, le long des rues, sur les places, particulièrement aux abords de la cathédrale, encore la foule, innombrable, respectueuse, recueillie, qui regarde et qui prie.

Au son grave et plein d'une entrée de Bach, le cortège pénètre dans la cathédrale. Une draperie armoriée encadre la porte principale. Une large tenture noire court à hauteur des galeries tout autour

de la nef. Nous admirons la beauté sobre de la décoration soulignant l'austère architecture de l'église cathédrale. Sur le catafalque monumental, entouré de lumières, on a simplement étendu la cape et posé la barrette violette. Aucune ornementation ne saurait être plus sévère et plus impressionnante. Ce ne sont plus les jours de joyeuses solennités, de fêtes triomphales ; c'est le deuil de l'Eglise de Vannes.

Et tandis que l'évêque vient dans sa cathédrale prendre possession de sa dernière demeure, les chœurs appellent les saints et les anges du ciel à l'accueillir au seuil des divins parvis.

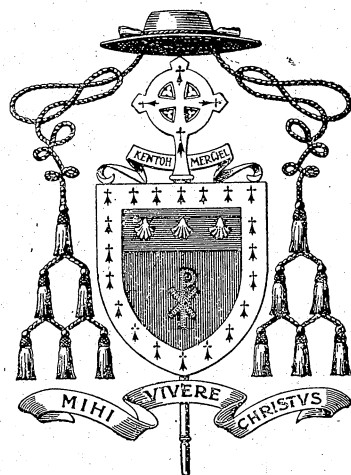
Dans l'église, chacun prend la place qui lui est assignée. Son Exc. Mgr l'Archevêque de Rennes, en cape violette, préside au trône qui lui a été élevé du côté de l'épître en face de celui de l'évêque défunt qui reste inoccupé, drapé de violet ; les prélats siègent dans des fauteuils rangés de chaque côté du chœur. Son Ex. Mgr Duparc, évêque de Quimper et de Léon ; Son Exc. Mgr Le Hunsec, supérieur général de la Congrégation des Pères du Saint-Esprit ; Son Exc. Mgr Villepelet, évêque de Nantes ; le R. P. Dom Dominique, de la Trappe de Thymadeuc ; le R. P. Dom Demazure, abbé de Sainte-Anne de Kergonan ; le R. P. Dom Bernard, abbé de Maguzzano ; Mgr Le Helloco, représentant Mgr l'évêque d'Angers et l'Université catholique de l'Ouest ; M. le chanoine Le Bellec, vicaire général de Saint-Brieuc, représentant Mgr Serrand souffrant. Les chanoines titulaires, le Supérieur du Grand Séminaire, les archiprêtres, les chanoines honoraires et les doyens, les directeurs du grand séminaire occupent les stalles derrière l'autel ; les autres membres du clergé sont dans les bas côtés. Toutes les chapelles latérales sont réservées aux communautés religieuses et aux maîtres et maîtresses de l'enseignement diocésain. Le deuil est groupé autour du catafalque ; des chaises sont placées pour les autorités.

Puis la foule innombrable se presse sous les voûtes de la cathédrale beaucoup trop étroite.

La messe commence, chantée par Son Excellence Mgr Cogneau, Auxiliaire de Mgr Duparc.

La maîtrise du Séminaire sous la direction de M. le chanoine Pirio exécute avec une pieuse simplicité et beaucoup d'expression les chants grégoriens de l'admirable office des morts entrecoupés de chants polyphoniques à 4 voix de Fabre qui contribueront à donner plus d'émotion encore à la prière.

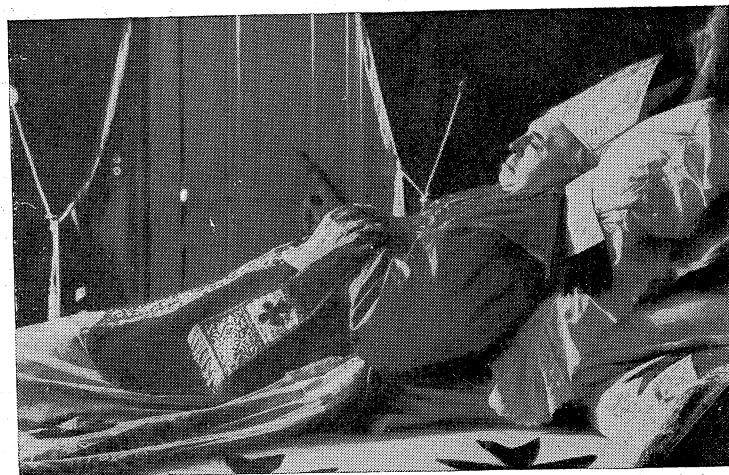
Pendant tout l'office, les grandes orgues, maniées par leur titulaire au talent si expressif, traduisent les admirables chorals liturgiques



Armes de Mgr TRÉHIOU



Sceau de Mgr TRÉHIOU.



Mgr TRÉHIOU sur son lit de mort.

Cl. Cardinal.

de J. S. Bach : *De profundis* ; « O homme, pleure tes péchés » ; « Devant ton trône, je vais comparaître ».

Et l'office se développe mêlant sans cesse aux sentiments de tristesse des sentiments de joie et d'espérance.

Après les stances terribles du *Dies irae* qui évoque les terreurs du jugement, le chant de l'Evangile selon saint Jean, très calme, rappelle l'heure où les morts entendront la voix du Fils de l'Homme et revivront : « Ne vous en étonnez pas, car l'heure vient où tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront la voix du Fils de Dieu, et ils en sortiront : ceux qui auront fait le bien pour une résurrection de vie, et ceux qui auront fait le mal pour une résurrection de condamnation ».

La préface nous apporte encore une consolation à cette pensée que « si la vie changée, elle ne finit pas, et qu'après la destruction de cette maison de terre, une demeure éternelle nous attend dans les cieux ».

— Et la messe s'achève, après la communion à la chair et au sang du Christ, qui donnent la vie éternelle.

Tandis que les orgues font entendre une musique très douce et sereine, Mgr l'archevêque de Rennes monte en chaire « pour faire la recommandation de l'âme ». « Afin de respecter le plus possible la volonté du défunt, déclare-t-il, je ne dirai que quelques mots. Mais pouvons-nous vraiment nous taire ? Comment garderions-nous le silence absolu que désirait, dans son excessive humilité, Mgr Tréhiou, quand des regrets immenses s'échappent de tous les cœurs et explosent sur toutes les lèvres ? »

En quelques phrases, l'orateur évoque la simplicité, la distinction, la modestie de celui que nous pleurons et il tire une leçon de sa vie trop courte. Chacun veut vivre, chacun aspire à plus de vie, à une vie plus longue et plus heureuse. Hélas ! combien font fausse route et en définitive oublient de vivre ! Ils se tournent vers les biens temporels, vers ce qui passe, vers ce qui est incapable de remplir le cœur et de satisfaire les aspirations de l'âme.

Mgr Tréhiou sut remplir sa vie. Il fut une de ces personnalités supérieures qui savent vivre à plein, parce qu'il s'est dépensé sans compter au service des âmes, s'oubliant lui-même et se donnant tout entier pendant ces onze années trop courtes de son épiscopat. « Sur la patène de ses jours finissants, son âme apportait la moisson de ses labeurs et de ses mérites ». Il aimait ses fils et il a donné sa vie pour eux, restant jusqu'au bout égal à lui-même et réalisant la parole du Christ : « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime ».

Les cinq absoutes vont alors se succéder, nous enseignant que ceux-là ont le plus besoin de prières dont les pouvoirs sont le plus étendus sur terre. Cinq prélats parés de la chape noire et de la mitre de soie blanche s'avancent processionnellement. Monseigneur l'archevêque de Rennes prend un fauteuil au pied du catafalque, et les quatre évêques occupent les angles. Les chœurs entonnent le répons *Subvenite*, et Mgr Villepelet donne la première absoute : « O Dieu pour qui vivent toutes créatures, pour qui nos corps ne périssent pas en mourant, nous vous supplions de faire porter sur les mains de vos saints anges l'âme de votre serviteur ».

La seconde absoute est donnée par Mgr Cogneau. La Maîtrise supplie le Christ qui rappela Lazare du tombeau de donner à l'âme du défunt l'éternel repos dans le séjour du pardon.

Puis Mgr Le Hunsec prie Dieu d'accorder lumière et paix à l'âme qui vient de quitter ce monde.

Mgr Duparc, à son tour, demande au Seigneur que cette âme soit délivrée de tous les liens de ses péchés dans l'assemblée des élus et des saints.

Enfin Mgr l'Archevêque conclut la sainte absoute par ces paroles pacifiantes de l'oraison : « Daignez absoudre, Seigneur, l'âme de votre serviteur, afin que, mort au monde, il vive en vous ».

Le clergé se retire, le peuple fidèle s'écoule pendant qu'un choral funèbre de Bach éclate et se prolonge aux grandes orgues.

*
**

Au Grand-Séminaire où se réunissent les prêtres, — ils étaient venus près de 300, malgré les difficultés de locomotion, assister aux funérailles, — M. le Vicaire capitulaire prend la parole à la fin du repas et s'exprime en ces termes vibrants et tout chargés d'émotion :

EXCELLENCES,
RÉVÉRENDISSIMES PÈRES,
MONSEIGNEUR,
MESSIEURS ET CHERS CONFRÈRES,

Si j'écoutais les sentiments de tristesse qui remplissent mon âme, je me tairais pour continuer, dans le silence, à communier avec vous, dans la même pensée, la même affection et aussi la même affliction, au souvenir de l'Evêque bien aimé que Dieu nous a ravi pour lui donner sa récompense.

Tout en remplissant le devoir de la reconnaissance qui s'impose,

je ne le perdrai pas de vue, et c'est lui qui m'inspirera ce que j'ai à dire.

Il n'est plus ! Pourtant, il vit et vivra intensément en nos esprits et en nos cœurs. Sa présence plane, invisible, dans ce séminaire qu'il a bâti et voulu très beau, très accueillant pour les futurs ministres du Christ.

Partout, du reste, dans le diocèse, tout nous parlera de cet Evêque qui fut la bonté même et, en même temps, la fermeté, la dignité, le dévouement, la charité personnifiés ; car, partout, il a marqué sa trace : il n'y a pas une paroisse, si petite soit-elle, qu'il n'ait visitée, évangélisée de son verbe chaud et poétique que les fidèles ne se lassaient pas d'entendre. Il aurait voulu les transformer toutes en de parfaites chrétientés, possédant chacune ses écoles libres, ses patronages, ses œuvres de formation religieuse, morale et sociale, avec, à leur tête, des saints.

Dieu seul sait les moissons que son labeur a fait lever. De cette moisson, permettez-moi de détacher quelques épis, ceux qui regardent l'enseignement libre : pendant son épiscopat, il a vu s'élever et il a béni deux écoles secondaires, à Pontivy et à Sainte-Anne d'Auray, et 83 écoles primaires, de sorte que le nombre des élèves est monté de 36.050 en 1928 à 51.307 en 1939 dans nos 471 écoles primaires.

En ces onze années d'apostolat, que n'a-t-il pas accompli pour Dieu et les âmes ; pour la Vierge Marie, dont il présidait fidèlement les grands pardons ; pour le culte de sainte Anne, de saint Vincent Ferrier, du bienheureux Pierre-René Rogue, et de tous nos saints bretons, sans oublier Nicolazic.

Je m'arrête : ce n'est pas l'heure de retracer sa vie apostolique, et, au nom de la famille épiscopale, au nom du diocèse, en mon nom personnel, je tiens à vous exprimer à tous, Excellences, Révérendissimes Pères, Monseigneur, et chers Messieurs, combien nous vous sommes reconnaissants de votre assistance et de votre pieuse sympathie, en ce jour de deuil.

Après avoir remercié individuellement chacune des hautes personnalités présentes et dit les excuses d'un grand nombre d'autres, notamment celles de S. Exc. Mgr Picaud, évêque de Bayeux et Lisieux, qui fut deux ans l'Auxiliaire de Mgr Tréhiou, et que la maladie retenait à la chambre, comme elle l'empêchera d'assister au service de quarantaine et d'y prononcer l'éloge funèbre, M. le Vicaire capitulaire poursuit :

« Cette cérémonie m'en a rappelé une autre, qui n'est pas si loin-

taine, et qui fut un triomphe; l'entrée à Vannes de notre Evêque vénéré, au milieu d'un enthousiasme débordant. *Ad multos annos*, disaient toutes les voix.

Hélas ! les joies de la terre ne durent pas. Nous le constatons une fois de plus, tristement. Heureusement, celles de l'éternité ne se termineront jamais, et c'est dans la béatitude divine que nous nous plaisons déjà à contempler celui que nous pleurons. Mes chers Confrères de Vannes, mon dernier mot sera pour vous. Vous savez de quelle tendresse paternelle notre Evêque vous entourait, et vous, vous la lui rendiez en un respect et une soumission très affectueuse.

Son désir, dit-il en son testament spirituel, eût été de vous faire davantage de bien. Il ajoute que, pour cela, il a offert, *joyeusement*, sa vie pour vos âmes.

Joyeusement, — méditez cette expression : elle vous dira la profondeur de sa foi et de sa charité.

Dans le même testament il nous donne un dernier conseil : relire souvent la prière sacerdotale du Sauveur, après la Cène, qu'il aimait à commenter après chacune de nos retraites ecclésiastiques. C'est la consigne d'un mourant, exécutons-la, et notre Père qui est dans les cieux nous gardera « dans la vérité... dans la sainteté ».

Quant à moi, en attendant que le Saint Père nous envoie vite un autre Pasteur, j'ai accepté la lourde charge de continuer l'administration du diocèse, parce que, malgré ma misère, j'ai vu, dans la désignation du Chapitre, la manifestation de la volonté divine, parce que je suis sûr que notre bien aimé défunt m'assistera réellement de Là-Haut, parce que je compte aussi beaucoup sur votre charité fraternelle.

Les Saints Livres nous apprennent qu'un frère, qui est aidé par ses frères, constitue une citadelle inexpugnable. L'ennemi nous attaquera sans doute, mais, tous unis dans le Christ, nous résisterons et serons un jour des victorieux ».

S. Exc. Mgr Roques, archevêque de Rennes, rend alors un hommage fraternel à Mgr Tréhieu, promu le même jour à l'épiscopat, sacré pareillement le même jour, et qu'il rencontra pour la première fois dans la première visite qu'ils faisaient tous deux au Souverain Pontife, en 1929.

Dans l'après-midi, à la cathédrale, en présence de MM. les Vicaires généraux, des membres de la Maison épiscopale, du Corps capitulaire

et du clergé paroissial, M. le Doyen du Chapitre présida à l'inhumation dans la fosse creusée, selon le vœu discrètement exprimé par le Pontife défunt, à droite de l'autel du bienheureux Pierre-René Rogue, martyr, au chant du *Benedictus* et tandis qu'au grand orgue, en sourdine, des doigts d'artiste modulaient des mélodies bretonnes.

Après l'avoir béni et encensé, on dépose le cercueil dans le caveau où le corps de notre Père bien aimé attendra le jour de l'éternelle résurrection. Et M. le Curé de la cathédrale écrit de sa main sur le registre paroissial des sépultures : « Le lundi 13 Janvier 1941 a été inhumé en la Basilique Cathédrale, dans la chapelle du Très-Saint et Immaculé Cœur de Marie pour la conversion des pécheurs, près du précieux corps du Bienheureux Pierre-René Rogue martyr, la dépouille mortelle de notre Père en Dieu l'Illustrissime et Révérendissime Seigneur Hippolyte-François-Marie TRÉHIEU, évêque de Vannes, âgé de 60 ans, né à Tressignaux (diocèse de Saint-Brieuc) le 22 Novembre 1880, décédé en sa maison épiscopale (20, rue Richemont) le jeudi 9 Janvier 1941, muni du Saint Viatique et de l'Extrême-Onction ».

Quant à nous, suivant cette consigne de l'apôtre saint Paul : « *Mementote praepositorum vestrorum, qui vobis locuti sunt Verbum Dei, quorum intuentes exitum conversationis imitamini fidem* », nous nous souviendrons de notre chef qui nous a annoncé la parole de Dieu, et, considérant quelle a été l'issue de sa vie, nous imiterons sa foi et aussi sa charité.

Saint-Brieuc. — Service pour Monseigneur Tréhiou
Eloge funèbre par M. le Vicaire général Le Bellec

Le 23 Janvier, Mgr Serrand, évêque de Saint-Brieuc, faisait célébrer, dans sa cathédrale, un service solennel pour le repos de l'âme de Mgr Tréhiou. De nombreux fidèles, des délégations des écoles et des communautés religieuses et tous les élèves du grand séminaire étaient venus unir leurs prières à celles des membres de la Curie épiscopale, du chapitre et du clergé.

La messe a été célébrée par M. le Vicaire Général Rose, qui avait été en 1929 le procureur de Mgr Tréhiou et qui avait pris possession du siège de Vannes au nom du nouvel Evêque. Avant l'absoute donnée par M. le chanoine Cabaret qui avait été le prédécesseur de Mgr Tréhiou comme professeur de théologie au Grand Séminaire, son collègue pendant 3 ans comme économe, puis son supérieur pendant 14 ans, M. le Vicaire Général Le Bellec a prononcé, en l'absence très regrettée de Monseigneur, toujours retenu par une indisposition, l'éloge funèbre suivant :

MES BIEN CHERS FRÈRES,

« A son très vif regret, Monseigneur s'est trouvé absolument empêché par son état de santé de venir présider la douloureuse cérémonie qui s'achève, et il a été contraint de faire appel à un suppléant pour célébrer la messe funèbre qu'il aurait voulu chanter lui-même et de confier à un mandataire le soin d'exprimer sa douleur de la mort de Mgr Tréhiou. Il vous remercie d'être venus prier pour le repos de l'âme de l'illustre et vénéré défunt et il se recommande lui-même à vos secourables prières.

*
 **

« *Cecidit corona capitis nostri*. Elle est tombée, la couronne de notre tête ». Oui, mes bien chers Frères, cette plainte du prophète des Lamentations, pleurant la chute de Jérusalem, capitale de son peuple — douleur que les fils de France éprouvent aujourd'hui à leur tour si amèrement — s'applique à la lettre aux prêtres et aux fidèles du diocèse de Vannes, et elle est vraie aussi des prêtres et des fidèles du diocèse de Saint-Brieuc et Tréguier et de toute la Bretagne. C'est en vérité la couronne de notre tête qui vient de tomber à terre, en la personne si profondément aimée et si univer-

sellement regrettée de celui qui était Son Exc. Mgr Hippolyte Tréhiou, évêque de Vannes.

« Qui donc aurait pensé il y a deux mois, quand l'évêque au cœur toujours fidèle était venu après la Toussaint, comme chaque année, dans sa paroisse natale, pour s'agenouiller sur ses chères tombes et pour se pencher sur les berceaux de ses petits-neveux et nièces, que si tôt après et si brusquement, j'allais dire si brutalement, il allait être arraché à notre respectueuse affection ? Si les années précédentes, quand nous le revoyions, son visage trahissait parfois la fatigue, car il ne savait pas calculer avec ses forces et il se multipliait inlassablement, sans se ménager autant que son entourage si dévoué l'aurait désiré, cette fois il paraissait reposé et vraiment bien. Alors qu'il passait toujours si vite, cette fois son séjour s'était prolongé plus que de coutume : en allant à Tressignaux et en revenant, il s'était arrêté plus longtemps dans les maisons amies qu'il honorait de ses visites si cordiales : il avait affirmé à quelques-uns qui l'interrogeaient sur sa santé : « Je me sens très bien : je n'ai jamais été mieux portant » ; il avait paru même particulièrement confiant et expansif. Il y a six semaines, il était revenu, donnant une preuve nouvelle — la dernière — de son attachement au clergé de son diocèse d'origine, pour assister aux funérailles du vénérable Chanoine Le Men, curé-archiprêtre de Guingamp, et ce jour-là encore aucun indice ne pouvait faire soupçonner l'imminence du malheur qui allait nous atteindre tous en le frappant lui-même.

« Hélas ! au soir même du jour de l'an, le mal terrible, qui le guettait, le terrassait dans les circonstances que la presse vous a fait connaître. Le 1^{er} janvier, fête de l'Adoration perpétuelle à la cathédrale de Vannes, Mgr Tréhiou avait assisté à la grand'messe et, le soir, aux vêpres, il avait adressé aux fidèles, avec des souhaits touchants, des recommandations pressantes et affectueuses sur lesquelles sa voix s'est à jamais éteinte. La fatigue, qui s'était révélée à la fin de son allocution, s'aggrava dans les dernières heures de la journée, et, devant l'évidence de sa souffrance, ses familiers firent venir tout de suite le docteur. Hélas ! les soins les plus empressés n'ont pu empêcher la fatale conséquence redoutée dès le premier diagnostic, et après une semaine d'espoir (sa main gauche égrenait le chapelet, étreignait encore celle des visiteurs et s'élevait vers le ciel), le mal impitoyable donnait le dernier coup à sa victime. Il y a juste deux semaines, le 9 janvier, à 9 h. 55, l'Evêque de Vannes rendait son âme à Dieu, dans la petite chambre qu'il s'était réservée, car il avait ouvert toutes les pièces disponibles de l'Evêché, même

son bureau de travail et sa propre chambre, aux 47 séminaristes qui y couchaient chaque soir depuis l'occupation partielle des locaux du Grand Séminaire. Le lundi 13 janvier, nous avons eu l'immense chagrin de conduire à sa dernière demeure, dans la cathédrale de Vannes, au milieu d'une foule recueillie et priante, l'Evêque si aimé qui, avant de ceindre son front de la couronne pontificale, avait parmi nous si parfaitement honoré le sacerdoce en servant dans les rangs du clergé de Saint-Brieuc et Tréguier.

« Dans l'adresse si émouvante prononcée après les obsèques, devant les prêtres, au Séminaire de Vannes, M. le Vicaire Capitulaire Moisan ne pouvait, disait-il, en cette journée de deuil cruel et d'universelle désolation, s'empêcher d'évoquer la journée du 2 juillet 1929; fête de la Visitation de la Vierge et de la joyeuse entrée du nouvel Evêque, qui avait été dans toute la ville de Vannes une journée d'enthousiasme unanime. Nous, non plus, mes bien chers Frères, nous ne pouvons pas, en cette cérémonie funèbre, nous empêcher d'évoquer la journée du 24 juin 1929 où, le matin, en cette vénérable Cathédrale, Mgr Tréhiou avait reçu la plénitude du sacerdoce des mains de notre si bon Evêque, qui avait oint son front de l'onction qui fait les Pontifes, en présence d'évêques nombreux, de 800 prêtres, d'une assistance jamais atteinte en pareille circonstance, et où, le soir, il était venu dire en cette chaire que, si la journée avait été si belle; il le devait en premier lieu aux paroissiens de la Cathédrale qui s'étaient montrés si généreux et si empressés.

« Devant le malheur qui, aux premiers jours de cette année nouvelle, est venu fondre sur tant d'âmes, qui, soit par le lien canonique qui faisait de tout un nombreux clergé et de tous les habitants d'un grand diocèse les vrais fils spirituels de l'Evêque, soit par les liens divers de l'affection noués au cours du temps d'avant son épiscopat, dans sa paroisse natale, sur les bancs du Petit Séminaire de Plouguernével, du Grand Séminaire de St-Brieuc, du Séminaire Français de Rome, pendant ses 18 années de professorat, d'abord à Saint-Charles et surtout au Grand Séminaire, pendant ses 3 années — trop brèves — de curé-archiprêtre de la Cathédrale et de vicaire général, en face, dis-je, du malheur survenu à tant d'âmes qui étaient si profondément attachées à celui que nous pleurons, il n'est pas d'autre attitude que celle qu'il a lui-même un jour exprimée ainsi : « Seul le silence est grand et, quand on vient avec des phrases;

on se tait avec des larmes » : inclinons-nous, mes Frères, sous la main de la Providence toujours irréprochable et donnons à l'âme de Mgr Tréhiou la seule chose qu'elle nous demande, la prière.

Mgr Tréhiou aimait à redire à ceux et à celles qu'il dirigeait : « Le plus beau poème qu'on puisse écrire, le poème que chacun doit composer ici-bas, c'est celui de sa vie. » Ah ! qu'il a été beau, le poème de sa vie à lui ! Chercher à décrire sa physionomie morale si riche et si rayonnante, fixer les traits de sa personnalité si éminente et si douée, scruter son intelligence si vive et si pénétrante, caractériser sa pensée si puissante et si illuminatrice est tâche difficile qui ne sied pas à un disciple. On a dit déjà et on dira encore à Vannes ce que Mgr Tréhiou a fait pour cette portion de l'Eglise dont il a dirigé les destinées pendant un peu plus de onze ans. Ici, à Saint-Brieuc, il convient qu'aujourd'hui soit sommairement rappelé ce qu'il a fait au service de notre diocèse pendant ses années d'avant son épiscopat.

« Un jeune prêtre nous arrivait de Rome en Juillet 1907 avec le prestige de ses talents et de ses succès. Il venait, après l'ordinaire doctorat en théologie, de subir, l'un des premiers, les épreuves de la licence en Ecriture Sainte, à laquelle il s'était préparé en travaillant en commun et fraternellement avec le R. P. Frey, décédé il y a deux ans supérieur du Séminaire Français de Rome et Secrétaire de la Commission Biblique. A la rentrée d'octobre, il était nommé professeur de troisième à Saint-Charles, mais Mgr Morelle avait prévenu le Directeur de l'Ecole qu'il ne lui laisserait pas longtemps le nouveau venu. En effet, en Février 1908, quand le saint M. Carlier fut appelé à prendre à l'Evêché la place de M. le chanoine Henri Gadiou comme secrétaire général, la classe de Séminaire à laquelle j'appartiens, après avoir entendu les dernières leçons de théologie de M. le chanoine Cabaret, qui devenait économe, eut l'avantage d'entendre les toutes premières leçons d'un nouveau professeur, qui fut M. Tréhiou, dans la remise de l'ancien Hôtel Moderne, rue Saint-Benoît, qui était alors l'un des refuges des pauvres séminaristes expulsés que nous étions. Dès la première rencontre, les élèves furent conquis par l'aisance, l'autorité et la bonté du jeune maître, et ils se souviennent toujours de la clarté avec laquelle il leur exposait cette belle partie de l'enseignement théologique, la première qu'il enseigna, que l'on appelle le traité de l'Eglise. En 1911, après le départ pour la cure de

Saint-Jean de Lamballe du vénéré M. Le Petit, le cours d'Ecriture sainte, ainsi qu'il était tout indiqué, échut à M. Tréhiou qui devait le garder jusqu'en Décembre 1925, sauf l'intermittence de sa mobilisation pendant la grande guerre.

« Ce furent des années fécondes que ces 17 années passées, en compagnie d'autres maîtres éminents, dans la direction du Grand-Séminaire. D'abord l'enseignement qui avait été départi à Mgr Tréhiou avait toutes ses préférences : il est bien permis de répéter de lui-même ce qu'il disait de saint Hilaire dans le panégyrique qu'il prononça il y a 3 ans, à la Cathédrale de Poitiers « Il s'était plongé avec délices dans l'étude des livres sacrés. L'Ecriture Sainte était une lumière pour son regard, une harmonie pour son oreille, un miel pour son palais : vérité pour son esprit, allégresse pour son cœur, énergie pour sa volonté, elle jetait dans le ravissement toutes les facultés de son être. » Si Mgr Tréhiou n'avait pas été si modeste, il aurait pu sans présomption composer le « Manuel » d'Ecriture Sainte condensé et précis qui suffirait à l'étude élémentaire, requise des Séminaristes, en développant les feuilles polycopiées qu'il mettait entre les mains de ses élèves. Peut-être en avait-il eu l'idée, car il avait entrepris une assez étendue « Introduction au Psautier », imprimée partiellement, mais jamais achevée, qui contient d'admirables pages sur le sentiment du beau, les arts et la poésie en général, les splendeurs poétiques des Psaumes. La formation des Séminaristes fut pour lui un labeur encore plus aimé auquel il s'appliqua par-dessus tout : avec quelle douceur, avec quelle bonté, avec quelle patience, avec quel surnaturel dévouement il s'efforça de sculpter dans les âmes des jeunes gens qui allaient devenir les prêtres du temps présent, les traits essentiels de l'unique modèle, le Prêtre Eternel ! Tous ceux, et ils sont nombreux dans le diocèse, qui ont écouté ses leçons et qui ont reçu ses directions, lui garderont par delà la mort une inaltérable reconnaissance.

« La vie recluse du Séminaire, à l'Hôtel Moderne, au Rocher-Martin, au Carmel, au Sacré-Cœur, n'empêchait pas Mgr Tréhiou de s'adonner volontiers à d'autres labeurs dans la ville de Saint-Brieuc : les communautés religieuses d'abord, notamment le Saint-Esprit et la Providence, bénéficièrent de son ministère, et l'on garde toujours à la Maison-Mère des Filles du Saint Esprit le souvenir d'un sermon de profession prononcé en 1924, commentaire du Psaume *Eructavit*, qui fut un véritable émerveillement ; puis le zélé professeur, toujours prêt à collaborer à l'Action Catholique, alors en formation, prit à sa charge, à l'usage des dames et des demoiselles de la ville, un cours

de religion qui fut très suivi et très fructueux et qui révéla à la population briochine quel prêtre hors de pair était celui que nous pleurons.

*
*

« Il était devenu manifesté que Mgr Tréhiou était appelé à un ministère plus étendu et plus important, et Monseigneur lui donna, à la tête de la paroisse de la Cathédrale, la succession du grand Archiprêtre Barré. Qui ne se souvient ici de ce pastoral si brillant en même temps que si éphémère ? Comme on aimait à entendre la parole du nouveau pasteur, toujours imagée et poétique, toujours chaude et claire, toujours dense et forte, toujours convaincante et apostolique, avec ses phrases rythmées comme des versets de psaumes, avec ses expressions si nettes et si justes, avec ses formules si frappées et si heureuses ! A la messe mensuelle des hommes instituée par lui, on accourait avec empressement, et j'ai vu maintes fois cette nef vraiment pleine d'hommes avides d'entendre leur curé, qui désirait si ardemment que ses paroissiens eussent, selon ses propres expressions, une connaissance religieuse « complète, résistante et conquérante ». Au mois du Sacré-Cœur, dont il fut le créateur et le principal prédicateur, il exposait avec effusion le mystère insondable de la charité du Christ Jésus et sa manifestation la plus merveilleuse, l'Eucharistie. Non content du ministère incessant de la parole, il écrivait aussi dans la *Voix de la Cathédrale*, et il sortit de sa plume, au début de 1927, sous le titre « Veillées d'hiver », toute une série d'articles où il faisait parler la vieille cathédrale pour louer le Seigneur et pour enseigner la doctrine, et il n'est aucune des activités diverses et multiples que comporte la fonction pastorale à laquelle il ne se livra avec tout son dévouement. Et voilà qu'un jour, après seulement 18 mois, alors qu'il préparait une grande mission, le dernier dimanche de juillet 1927, l'Archiprêtre montait pour la dernière fois en cette qualité dans sa chaire de pasteur pour faire ses adieux à ses paroissiens et pour les confier au Pasteur éternel : il partait lui aussi, comme saint Guillaume, dont c'était ce jour-là la solennité, « sans avoir achevé sa Cathédrale ». Mais son Evêque avait besoin de lui, au décès de M. le Vicaire Général Le Pennec, pour partager ses sollicitudes, et il lui demandait ce sacrifice pour l'assister dans les labeurs obscurs, arides souvent et parfois ingrats, de l'administration d'un vaste diocèse. La Providence achevait ainsi, à son insu, la préparation de Mgr Tréhiou à la grande charge qu'elle lui destinait.

« Le 19 février prochain, une voix Vannetaise éloquente dira dans la Cathédrale de Vannes l'œuvre épiscopale et la vie apostolique du Pontife si regretté. De loin, avec les yeux du cœur, nous, ses compatriotes, suivions avec admiration son action inlassable et si féconde à travers son diocèse. Le jour de ses obsèques, nous entendions avec émotion résumer à grands traits son travail de onze années, rien que dans un seul domaine, celui de l'enseignement chrétien qui fut toujours son premier souci : achèvement du Grand Séminaire et construction de la si belle chapelle parfaitement appropriée à sa destination, avec au maître autel un tabernacle doré en forme d'Arche d'Alliance expressément voulu ainsi par lui, agrandissement des Petits Séminaires, fondation et construction du collège Saint-Ivy à Pontivy, création de 83 écoles primaires, ascension du chiffre des élèves de l'enseignement primaire libre dans le Morbihan de 36.050 en 1928 à 51.307 en 1939, entrée de 80 nouveaux élèves en première année de Séminaire au mois d'octobre dernier.

« Oserai-je dire, mes bien chers Frères, que ce qui nous touchait le plus peut-être dans la personne de Mgr Tréhieu, ce n'était pas tant le docteur au verbe d'or, ni le pontife aux vêtements de majesté, ni même l'apôtre aux réalisations de grandeur, que celui qui était toujours demeuré l'enfant de Tressignaux, l'ami de tous, l'homme simple et bon, à qui les grandeurs ecclésiastiques et les honneurs humains qu'il n'avait jamais désirés et qu'il aurait voulu écarter, n'avaient rien enlevé de son humilité profonde et de son affabilité à l'égard de tous, qui, au contraire, semblait vouloir d'autant plus se faire accessible et familier, tout en gardant la réserve qui était l'un des traits dominants de son caractère, qu'il se voyait si haut placé ? Oui, en la personne de Mgr Tréhieu, c'est l'homme de cœur que vous aimiez par-dessus tout, chers Paroissiens de la Cathédrale, et que nous aimions nous aussi, ses confrères d'autrefois, ses amis de toujours, ses anciens élèves, ses dirigés, ses disciples.

« Il est dit que « ce que le Christ Jésus a exprimé de plus grand et de plus beau, c'est de son cœur qu'il l'a dit : « Venez à mon école, car je suis doux et humble de cœur. » C'est donc que pour le Christ le cœur est le plus grand bien que l'on puisse et que l'on doit posséder, le plus grand don aussi que l'on puisse et que l'on doit faire. » Tous ceux qui ont connu Mgr Tréhieu, tous ceux qui ont eu l'avantage de vivre à ses côtés, tous ceux qui ont eu le privilège

de pénétrer dans son intimité, savent qu'il était par-dessus tout un prêtre au grand cœur, avant de devenir un évêque au cœur encore plus grand. Le jour où il se présenta pour la première fois à ses diocésains, il leur déclarait : « Je ne vous apporte pas comme d'autres un grand nom, je ne viens pas à vous avec des richesses, mais je vous apporte tout mon cœur. »

« Ce que son cœur aimait, il l'avait symbolisé dans son blason épiscopal où il avait groupé sous la croix celtique les principaux objets de sa dilection : au centre, le monogramme du Christ, au dessus, les coquilles d'argent, et, faisant tout le tour, les hermines de Bretagne. Au centre de son cœur, comme de son blason, était Celui qui fut toujours l'âme de sa vie, Celui qui devint plus que jamais toute sa vie depuis qu'il fut évêque, *mihi vivere Christus*. Pour faire aimer le Christ de tous ses diocésains comme il l'aimait lui-même, il empruntait les accents enflammés de celui qui demeure le modèle des Apôtres et qui fut son maître préféré, Saint Paul. Mais s'il avait une âme si religieuse et si vibrante, ne le devait-il pas d'abord à sa bonne et sainte mère ? J'ai entendu dire que son visage reproduisait parfaitement les traits du visage maternel. Plus grande encore était la ressemblance spirituelle. Quelque temps avant de mourir, sa mère avait fait, m'a-t-on dit, cette admirable réflexion : « Il y a des parents qui regrettent de donner leurs enfants au bon Dieu ; pour moi je n'ai jamais regretté de lui avoir donné mes trois fils. » Comment, ayant eu une mère si chrétienne, l'ainé mort séminariste, le cadet mort voici presque huit ans, soudainement lui aussi, recteur de Trébrivan, le benjamin, qui vient de mourir évêque de Vannes, n'auraient-ils pas été heureux de n'avoir à vivre que pour le Christ ?

« Puis les coquilles d'argent disent ce que Mgr Tréhieu aimait le plus après Notre-Seigneur : la Vierge, Sainte Anne, les Saints, surtout ceux de Bretagne, dont il fréquentait si assidûment les pèlerinages et les pardons. Ne nous avait-il pas promis sa présence au pardon de Saint-Yves, à Tréguier, en 1941 ?

« Enfin le pourtour semé d'hermines proclame combien Mgr Tréhieu aimait sa Bretagne, notre Bretagne. Il en exaltait les beautés et les grandeurs avec des termes qui n'étaient qu'à lui et où son âme se complaisait à chanter. Il allait jusqu'à dire que si Sainte Anne avait choisi la Bretagne comme son domaine de prédilection, c'est parce qu'elle retrouvait, dans « la terre de granit recouverte de chênes » et dans le peuple qui l'habite, les traits en quelque sorte de sa fille, la Vierge Marie, car les flots azurés lui font une ceinture bleue comme celle que portait l'Immaculée à Lourdes, elle a pour symbole la blanche

hermine, et sa devise est celle de la totale pureté : *Kentoc'h mervel*.

« Mais s'il englobait dans son culte de la Bretagne toutes ses amitiés et toutes ses affections, le coin qui lui était le plus cher n'était-il pas Tressignaux où il était né, où il avait grandi, doux enfant intelligent et docile, où son âme s'était formée dans un foyer tout chrétien, où son esprit s'était ouvert à l'admiration des choses et à la poésie en face des horizons paisibles de notre Goëlo? Et ne l'avez-vous pas entendu dire ici-même que souvent, du fond de ses nostalgies, se dressaient devant sa pensée les tours massives de la vieille Cathédrale de Saint-Brieuc à l'ombre desquelles il avait si longtemps et si heureusement vécu ?

« Les journaux ont raconté que, le soir des obsèques, quand la dépouille de l'Evêque si breton a été descendue dans le caveau de la chapelle du Bienheureux Martyr Vannetais Rogue, où, sur son désir, il a été inhumé, les grandes orgues de la Cathédrale de Vannes jouaient doucement des mélodies bretonnes, surtout les airs des cantiques de sainte Anne et de Notre-Dame de Quelven, comme pour envelopper son cercueil et pour bercer son dernier sommeil. Cette délicatesse suprême aura touché son âme dans « l'autre Bretagne », dans le monde meilleur, où elle venait, nous l'espérons de toute la force de notre affection, d'entrer, accueillie par le cortège des saints de Bretagne, par la Vierge et par sainte Anne que tant il chanta, par saint Suliac et saint Antoine, les deux saints de Tressignaux, par saint Patern et saint Vincent Ferrier, par saint Brieuc et saint Guillaume, par saint Yves notre patron le plus honoré, par tous les saints et saintes de chez nous. *Subvenite, sancti Dei*.

*
**

« Hélas ! plus jamais sur terre nous ne reverrons ses traits, plus jamais nous ne nous inclinerons sous sa souriante bénédiction, plus jamais nous ne le rencontrerons sur nos chemins et à nos pardons. Mais, mes bien chers Frères, s'il est vrai qu'« il n'y a rien de plus précieux ici bas que la mémoire des belles âmes », ainsi que proclame une parole inscrite sur le mur d'une chapelle, il nous restera toujours le souvenir de l'évêque si bon, si doux, si ami, qui a offert « joyeusement » sa vie, en invitant ceux qu'il aimait à relire, pour connaître ses suprêmes sentiments, la prière sacerdotale du Christ, et qui vivait depuis longtemps dans l'attente de la mort. Son souvenir, gardé fidèlement dans nos cœurs et conservé pieusement par notre prière reconnaissante, nous sera une force pour continuer notre route et

pour poursuivre notre rude labeur quotidien. Maintenant que le Seigneur, prématurément à notre gré et après lui avoir si brusquement clos les lèvres dans l'exercice même de sa charge de prédicateur, l'a soustrait au laborieux combat de la vie, ainsi que dit une oraison spéciale aux évêques défunts, « *quam eduxisti de huius sæculi laborioso certamine* », de là-haut il aidera tous ceux qu'il a aimés à mener eux-mêmes leur propre combat, par sa secourable intercession auprès de Celui qui seul donne la grâce et seul bénit l'effort. Ainsi, mes bien chers Frères, malgré la douleur qui étreint aujourd'hui nos cœurs, le souvenir si cher de Mgr Tréhiou maintiendra dans nos âmes la sérénité de l'immortelle espérance, en attendant que nous ayons mérité à notre tour d'être appelés de la pâle lumière de ce monde au revoir éternel auprès de Dieu.

Ainsi soit-il.

**Oraison funèbre de Son Exc. Mgr Tréhieu,
évêque de Vannes
par le R. P. Dom Dominique, abbé de Thymadeuc**

*Super omnia autem hæc, caritatem habete quod est
vinculum perfectionis.*

Mais par dessus tout, ayez la charité qui est le lien de la perfection (Ep. aux Colossiens III, 14).

Nous sommes ici rassemblés sous les voûtes de cette cathédrale, pour célébrer le service de quarantaine de Son Excellence Mgr Hippolyte Tréhieu, notre évêque bien-aimé, qu'une maladie qui ne pardonne pas, a enlevé brutalement et trop tôt à notre profonde et respectueuse affection. — Dans cet intervalle de quarante jours qui s'est écoulé depuis sa mort, des témoignages de sympathie venus de toutes parts ont avivé nos regrets, mais nous ont fait éprouver aussi la joie, la légitime fierté d'avoir vécu pendant 11 ans sous la houlette de ce pasteur incomparable, que Dieu a rappelé à Lui alors que nous avions le plus besoin de sa vigilance et de ses soins. Des âmes encore plus rapprochées de la sienne par les liens de l'amitié, de la reconnaissance, de la piété filiale nous ont dit et nous diront, par la parole et par la plume, sa vie, ses travaux, ses vertus, ses qualités d'esprit et de cœur. Il avait prévu ces pieuses indiscretions et s'est cru bien inspiré lorsque dans son testament par un dernier scrupule d'humilité, il a demandé qu'on ne lui consacre aucun discours après sa mort. Mais il est assez ordinaire que les vivants ne respectent pas toutes les dernières volontés des morts ; d'ailleurs la Sainte Ecriture ne dit-elle pas qu'il faut louer les hommes illustres, nos pères dans la foi, qui ont brillé par leur sagesse et leur science, qui ont aimé la poésie des Saints Cantiques, qui nous ont dirigé dans les voies de l'amour divin, qui, au départ de ce monde, ont laissé sur l'horizon de leur vie une longue traînée de lumière et de gloire qui se perpétue à travers l'océan des âges. Cependant Monseigneur obtiendra une demi-satisfaction, puisque c'est à quelqu'un voué par vocation au silence qu'on a confié le soin de faire son oraison funèbre. Il appartenait à des bouches plus autorisées et plus éloquentes que la mienne de s'acquitter de cette délicate mission ; mais un religieux obéit, il ne discute pas ; et c'est pourquoi j'ai accepté d'être ce matin votre interprète à tous, pour remercier Dieu de nous avoir donné, dans la personne de Mgr Tréhieu, un évêque, un pasteur, une âme d'élite qui a compris que sur la terre, comme au ciel, la perfection, c'est la

charité. Il a aimé Dieu jusqu'au mépris de lui-même — il a aimé son peuple jusqu'au sacrifice de sa vie — et il laisse dans nos cœurs un impérissable souvenir.

Quelques notes intimes trouvées dans les papiers du vénéré défunt, trop rares et trop courtes, déjà publiées par la *Semaine Religieuse*, portant seulement sur quelques jours des années 1938-39 et 40 parleront pour lui, « *defunctus adhuc loquitur* », en nous le présentant dans l'exercice continué de cet amour envers Dieu et envers les hommes.

On a dit et avec raison que le prêtre vaut surtout par la vie intérieure. Notre évêque qui avait la plénitude du sacerdoce possédait aussi une mesure débordante de vie surnaturelle. Vivre de Dieu et pour Dieu, se consumer à son service et au service des âmes — Lui donner ses aspirations, ses regrets, ses affections, ses joies — aller à Lui dans la messe, le bréviaire, les exercices de piété, les travaux, les souffrances, la fatigue — se dépandre de soi-même, de sa personnalité, de ses rêves, de ses désirs — oublier les préoccupations du passé, du présent, de l'avenir pour s'abandonner à Dieu dans l'indifférence totale de tout le créé — ne pas se permettre une pensée, un sentiment, un regard, un geste, une demande, une parole, un acte, une omission qui ne soient pas à Lui, pour Lui, en Lui : telles sont les occupations de son âme, telle est la règle de sa conduite. « Ah ! Seigneur, donnez-moi de goûter la suavité de votre amour, d'en comprendre la hauteur et la profondeur, la longueur et la largeur : surtout faites-moi entrevoir, entrevoir seulement, ce que les yeux ne voient pas... le sens du surnaturel, voilà ce que je vous demande humblement pour les années de mon exil ». Ces élans d'amour multipliés au cours de ses journées ne le satisfaisaient pas ; il gardait dans son cœur comme le regret, la hantise d'une vocation où l'union à Dieu lui eût été plus facile. « J'aurais voulu, Seigneur, s'écrie-t-il le jour de la fête de sainte Scholastique, vivre cette vie de saint Benoît et de sa sœur, toute consacrée à l'*Opus Dei* ». On s'en doutait bien un peu, malgré certaines apparences contraires, il enviait le sort des moines, il était religieux contemplatif par goût, évêque par devoir.

Il veut aussi aimer passionnément Notre-Seigneur, lui consacrer tout son être, s'associer à sa Passion, vivre du Christ comme le Christ vit de son Père, comme l'enfant « *in sinu Patris* » et, dans cette vie intérieure, considérer les événements humains comme une figuration qui passe sur la scène et s'évanouit à nos yeux. « O divine Vierge, Vierge des Sept Douleurs, permettez-moi de vous demander

à deux genoux la grâce d'être pour vous un autre Christ, d'aimer le Christ d'un amour vivant, effectif, total ».

Ces accents de piété intense avaient leur source dans une profonde humilité, toutes les pages que je vous cite en sont imprégnées. « Nous sommes poussière de poussière, écrit-il au Mercredi des Cendres, argile d'argile, comme le Christ est lumière de lumière, *lumen de lumine, Deus de Deo*. Néant d'abord, puis poussière, puis souffle de Dieu, puis péché, révolte, ingratitude, laideur, injustice. *Nimis, nimis*, trop de bonté de votre part, ô mon Dieu, trop de misère de la mienne ». Et voici qui est encore plus personnel : « Oh ! je m'humilie dans la conscience de mon obscur néant, de ma pauvre intelligence, de ma mémoire courte, de mon jugement mal assuré... Je suis faible de santé, faible de caractère... dénué de mérites, ma vie intérieure est nulle, je suis incapable et indigne des sublimes fonctions que la Providence m'a départies : *nec dignus, nec capax* ». Et cela continue sur le même rythme pour se terminer ainsi : « Quand mes forces déclinantes ne me permettront plus de porter le fardeau, l'*onus*, avec quelle joie je déposerai l'*honor* dont je n'étais pas digne et que je n'ai jamais désiré ». Très cher Monseigneur, permettez-moi de vous contredire une dernière fois et en même temps de vous rassurer, car votre vertu est de bon aloi, elle s'ignore, et si l'humilité vous suggère de si bas sentiments de vous-même, qui chez d'autres friseraient le manque de confiance, nous savons cependant que dans votre reconnaissance vous remerciez Dieu de sa paternelle tendresse qui vous enveloppe depuis votre enfance, qui vous a préservé des plus grandes faiblesses, qui a conservé intact le germe de vie divine déposé dans votre âme à votre Baptême. Indigne et incapable, ce n'est pas l'avis de ceux qui vous ont connu, qui vous ont vu à l'œuvre : pensez de vous-même ce que vous voudrez, mais nous pensons, nous, que si vous aviez vécu aux temps apostoliques, saint Paul vous eût écrit comme à Tite et à Timothée pour encourager votre zèle, et saint Jean eût ajouté un chapitre de plus à son Apocalypse en l'honneur de l'ange de l'Eglise de Vannes.

Je n'ai rien dit de son amour pour la Vierge Marie dont il recommandait tant la dévotion et qu'il priait sans cesse. Il avait un chapelet pour le jour, il en avait un autre plus solide pour la nuit ; et quelques jours avant sa mort, déjà plus qu'à moitié paralysé, il s'essayait encore, au prix d'efforts qui faisaient ruisseler la sueur sur ses tempes, à lier à sa main défaillante avec son chapelet la main d'un ami très cher qui lui faisait ses adieux.

Je n'ai rien dit de ses colloques avec sainte Anne dont il était fier

d'être l'évêque, avec saint Jean, sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, les saints bretons. Mais chacun sait que son saint de prédilection, c'était saint Paul ; ses épîtres étaient son livre de chevet, il vivait dans son intimité, il s'enthousiasmait, s'éprenait de lui, comme La Fontaine de Baruch, il le citait à tout propos dans ses mandements, ses homélies, ses lettres pastorales, dans la conversation, il lui demandait la lumière de l'esprit, l'affection du cœur, la force de la volonté, le secret de sa joie dans les infirmités et les tribulations ; il lui empruntait la belle et significative devise de son blason épiscopal : « *mihi vivere Christus, ma vie c'est le Christ* ».

Mais sa grande dévotion humaine fut celle de ses ouailles, de ses brebis. Il les aimait, comme il aimait Notre-Seigneur et Dieu son Père, de toute l'ardeur de son âme de Pasteur. « Je voudrais passionnément sauver les âmes, me consumer à leur service, n'est-ce pas là l'unique but de l'Episcopat ?... Vivre pour les autres, c'est encore vivre pour Dieu et l'aimer vraiment. — Toute pensée est oiseuse qui ne va pas aux âmes. — Embraser les cœurs, voilà la grande fonction épiscopale. — Oh ! cathédrale mystique, âmes qui me sont confiées, toutes mes obligations de Pasteur consistent à vous les garder, ô mon Dieu ». — Et il les gardait bien en leur prodiguant son temps, son argent, sa santé, en les nourrissant de sa doctrine, de ses exemples, de son affection. Tout ce qui concernait le bien-être matériel, intellectuel, spirituel de son troupeau l'intéressait au plus haut point. Il suscitait des œuvres, les entretenait avec le concours d'intelligents collaborateurs, les développait par ses congrès, ses réunions de jeunesse, par ses écrits, ses discours, ses démarches, ses visites, allant, venant, prêchant partout d'un bout à l'autre de son diocèse « *publice et per domos* » avec une activité, un à-propos, un talent, une amabilité qui lui conciliait toutes les volontés et lui attirait tous les cœurs. Et il serait peut-être difficile de rencontrer un prince de l'Eglise ayant si bien su harmoniser dans sa personne les vertus des quatre évangélistes symbolisées par — le lion qui domine, discipline et corrige « *tanquam auctoritatem habens* » — le bœuf, qui, excité par l'aiguillon de la charité, « *urget caritas* », trace obstinément son sillon dans le champ du père de famille — l'homme qui sait se faire tout à tous et compatir aux souffrances de ses semblables — l'aigle enfin qui, d'un vigoureux coup d'aile, s'élève aux régions de la contemplation divine où, planant au-dessus des misères de cette vie, il renouvelle sa jeunesse pour revenir les affronter avec plus de courage.

Nous pouvons même affirmer que le bon Pasteur, à l'exemple de

celui de l'Évangile, a poussé l'amour de ses brebis jusqu'à vouloir donner sa vie, jusqu'à réellement s'immoler pour elles. Il connaissait l'apostolat de la souffrance, il s'offrait à le pratiquer, il l'a effectivement exercé pendant toute la durée de sa carrière épiscopale et ce qui caractérise peut-être le plus la physionomie mystique de Mgr Tréhiou, c'est, avec son humilité, l'amour de la croix : « *Mihi absit gloriari nisi in cruce* ». Ce n'est pas qu'il s'y portât de lui-même. « Oh ! nature humaine, soupirait-il, réfractaire à la souffrance, à la mort ! Et pourtant c'est là le vrai bonheur, la vraie vie ! Je suis détaché de toutes les vanités du monde, mais la couronne d'épines, la flagellation, l'humiliation, la croix, la mort, je ne les aime pas encore assez ! La pierre d'achoppement sur la route royale de l'amour, l'obstacle, c'est le sacrifice ». Et cet obstacle, il avait à le franchir tous les jours. « Depuis 10 ans, rares furent les jours où je n'ai pas senti dans mon pauvre corps la morsure de la souffrance physique et jamais je n'aurais pensé que mes années terrestres seraient si nombreuses... 10 ans d'épreuves, de souffrances ! Non, jamais je n'aurais cru que le 24 Juin 1929 m'aurait valu tant de croix ! ... Mais je ne me plaindrai jamais, non par fierté, mais par désir de me conformer au Christ dans sa Passion : *tacebat*, il se taisait. Peut-être voulez-vous sauver des âmes par mes souffrances ? Oui, j'accepte la croix avec joie, avec reconnaissance pour la sanctification des prêtres, des fidèles. Oui, souffrir et mourir pour vous et pour les âmes ! » Plusieurs fois il offre sa vie pour le salut de ses diocésains : un moment il crut que Dieu allait le prendre au mot et le 24 Août dernier, en terminant son cahier de notes, on l'entend murmurer avec un frisson d'émotion : « Si j'étais appelé, moi, responsable du troupeau ! Avec quelle joie je livrerais ma vie pour mon peuple ! »

Dès les premières années de sa charge, on s'aperçut que ses forces déclinaient, que sa santé était compromise. Ses confrères de l'épiscopat, ses amis, les médecins même s'en inquiétaient, mais il ne voulait rien entendre et à quelqu'un qui pouvait tout lui dire et qui lui faisait un jour de sérieuses remontrances, l'engageant à se ménager, il répondait : « Vous accomplissez un devoir d'amitié, c'est très bien ; mais moi j'ai à remplir un devoir de nécessité, un évêque ne doit pas être malade, son diocèse en souffrirait ». Malade, il l'était cependant, surtout depuis 5 ans, mais il fallait le deviner, tellement il était fidèle à sa résolution prise le mardi saint 1939. « Les souffrances me montrent que le jour n'est peut-être pas éloigné de ma montée vers le ciel. Et il faudra que je sois gai et vaillant et que personne ne puisse s'apercevoir ». Mais, accepter la souffrance ne lui

suffisait plus, il se faisait souffrir lui-même ; sous prétexte de suivre strictement son régime, il s'était habitué à ne plus manger à sa faim, à ne plus boire à sa soif, à dormir sur le plancher de sa chambre ou même à ne plus dormir du tout. Il s'impose des jeûnes et d'autres pénitences ; et on trouve sous sa plume au jour du Vendredi-Saint cette réflexion ou plutôt cette impressionnante résolution : « Flagellation de Notre-Seigneur, 39 disciplines, » c'est-à-dire sans doute une par semaine jusqu'à la fin de l'année. Toujours l'attrait des pratiques ascétiques de la vie du cloître.

Un jour il avait dit à Dieu dans sa prière : « Seigneur, que mes désirs humains ne soient jamais réalisés » ; mais ses désirs divins, ses aspirations célestes, il en vivait, il en mourait et le moment était arrivé où ils allaient être comblés. Le 30 décembre, il terminait la visite canonique dans un monastère de moniales du diocèse et il y parlait d'une façon admirable de la charité fraternelle, de l'union des cœurs dans la paix et la recherche de Dieu ; le surlendemain, dans cette cathédrale, il continuait ce thème favori toujours inspiré de saint Paul qu'il citait, lorsque brusquement il sentit les premières atteintes de son mal. C'est la voix de Celui à qui il avait rendu témoignage toute sa vie qui se faisait entendre discrètement à l'oreille de son cœur : « *Etiam venio cito*, je vais bientôt venir ». Nul doute qu'il n'ait répondu avec le même empressement que saint Jean : « *Veni, Domine Jesu*, venez, Seigneur Jésus ». Et huit jours après, Monseigneur Tréhiou, le « victorieux » selon l'étymologie bretonne de son nom, qui, au cours de sa vie terrestre, avait remporté la plus belle et la plus difficile victoire, celle qui consiste à triompher de soi-même, succombait à son tour dans un dernier combat sous les coups d'une implacable et puissante ennemie, fille et vengeresse du péché, qui a assujéti à sa domination l'univers entier et dont nous sommes nous-mêmes tributaires : Sa majesté la Mort. Et vous l'avez vu, la plupart d'entre vous, majestueux lui-même dans sa chapelle ardente, revêtu de ses ornements pontificaux, étreignant toujours son chapelet et son crucifix, figé dans cette silencieuse et sereine immobilité qui ne cessera qu'au jour de la résurrection des corps.

Et maintenant il est toujours là tout près de nous, ayant demandé à prendre place près du Bienheureux Rogue à la glorification duquel il avait activement contribué. Le 3 Mars 1939, jour de sa fête, il lui adressait cette requête : « Oh ! le courage, la force d'âme : Aller à la mort en chantant ! J'ai souvent le désir du martyr, du martyr vrai, et je crois que j'irais aussi en chantant vers la mort, mais c'est l'horreur

de la souffrance, la crainte de faiblir qui m'arrêtent. Bienheureux Rogue, donnez-moi le mépris de la souffrance et le courage surnaturel ». Le Bienheureux a accueilli sa demande et les deux martyrs, l'un qui a versé son sang pour la défense de la foi, l'autre qui a usé sa vie pour son maintien et sa propagation, reposeront désormais côte à côte dans la même chapelle, j'allais dire dans la même catacombe. Et le mot me rappelle qu'au temps des persécutions de la primitive Eglise, quand un père de famille avait reçu la couronne du martyre, on ensevelissait son corps dans un des « *loculi* » des Catacombes. La veuve s'y rendait avec ses petits enfants et, les soulevant dans ses bras, elle leur faisait baiser longuement le cœur de leur père et le monogramme du Christ incrustés dans la pierre de marbre qui fermait le tombeau. Quel symbole et quelle énergie ! Il me semble que ce matin l'Eglise de Vannes, veuve de son Pasteur, renouvelle le geste de cette mère chrétienne. Sachons en saisir la signification et la portée, vous surtout, prêtres et religieux, pour qui votre évêque a tant prié, vous, ses soldats présents et absents auxquels il écrivait tous les mois, vous enfin, ses jeunes séminaristes très-aimés, très-chers, très-désirés, sa couronne et sa gloire, qu'il gardait comme la prunelle de ses yeux. L'Eglise, votre mère, aura bientôt besoin de vous pour les luttes qui s'annoncent. Ne dégénérez pas de votre Père, demandez-lui son amour de la prière, du travail, du sacrifice ; demandez-lui surtout cette inépuisable charité dont il était pétri et qu'il a voulu nous léguer à tous comme héritage, en nous recommandant dans son testament spirituel de lire souvent la prière sacerdotale du Sauveur, dans laquelle Jésus épanche son cœur dans le cœur de son Père, de ses apôtres, de ses disciples de tous les temps et de tous les lieux.

Que le Seigneur Dieu des miséricordes, écoutant la prière qui monte vers Lui de nos cœurs émus et reconnaissants des bienfaits et du dévouement de Mgr Tréhiou, accorde à son âme le repos éternel et nous donne à nous-mêmes la grâce de le rejoindre un jour « là où la vie est transformée, non détruite, *vita mutatur, non tollitur* » dans cette société des élus qui ne forme qu'un seul berceau : l'Eglise triomphante — sous un seul Pasteur : Jésus-Christ, son chef, — dans un seul pâturage : l'éternelle félicité.

Ainsi soit-il.

Avertissement au lecteur

Les Notes qui suivent ont été publiées, du moins en partie, dans la *Semaine Religieuse* de Vannes. M. le chanoine MOISAN, Vicaire Capitulaire, en a fait le thème de sa lettre de Carême 1941. Ce faisant, il fut bien inspiré : leur lecture, au prône dominical, a profondément édifié les fidèles. Les sentiments qu'elles expriment mettent, en effet, dans une vive lumière l'intensité de la vie intérieure du regretté Mgr TRÉHIOU, la haute élévation de ses pensées, la profondeur de son humilité — « pierre de touche de la sainteté », — sa soif d'immolation, son zèle passionné pour les âmes. Elles le montrent, par ailleurs, indifférent à tout pour lui-même, dans le souci constant qu'il avait d'accomplir le plus parfaitement possible la volonté de Dieu ; ce qui explique que, malgré l'extrême sensibilité de son cœur, il présentait un abord simple en même temps que majestueux, réservé et séduisant, aussi confiant que peu expansif, prodigue en amabilités mais si oublieux de sa personne qu'il était souvent difficile — pour ne pas dire impossible — de deviner ses désirs. Peut-être, à force de vertu, était-il parvenu à n'en plus avoir ?

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus disait, quelques jours avant de mourir : « C'est qui attire les lumières et le secours du bon Dieu pour guider et consoler les âmes, c'est de ne pas raconter ses peines personnelles, pour se soulager ». On verra jusqu'à quel degré, héroïque, notre saint évêque a poussé cette méritoire discrétion. A défaut de la cellule monacale qu'il avait rêvée, il s'était ménagé une retraite intérieure, profonde, impénétrable, masquée au dehors par la « défense passive » d'un rigoureux silence. Il n'est pas sûr qu'un seul ami, intime, ou proche ait pu en franchir la clôture, à moins que ce ne fût par surprise et encore pour un coup d'œil rapide qui n'explorait pas jusqu'au fond de cet *hortus conclusus*.

Ces Notes, il va sans dire, n'étaient pas destinées à la publicité. Ce ne sont que des fragments échappés, par le concours de circonstances providentielles, à l'impitoyable destruction qu'il fit, ces derniers temps, de ses documents strictement personnels. Elles

s'étendent sur les années 1938, 1939, 1940, et sont toutes écrites au crayon, en un style abrégé, sans préoccupation littéraire, d'une écriture quelquefois laborieuse ou insaisissable, sur deux carnets de poche et un bloc-notes, dans lesquels il manque beaucoup de pages. Ce qui nous reste fait d'autant plus regretter la disparition des autres : elles auraient achevé d'éclairer les richesses morales de ce grand évêque.

Ces cris du cœur, rapidement jetés sur le papier, au cours de ses oraisons, par Mgr TRÉHIOU, nous les confions à la piété des âmes plutôt qu'à une curiosité cependant légitime de l'esprit ; et nous les livrons sans retouches, tels qu'ils se présentent dans les manuscrits. C'est dire que, pour les bien comprendre et pour en retirer tout le profit désirable, le lecteur devra se placer dans l'ambiance même où ces Notes furent tracées. Il ne se bornera donc pas à les parcourir, il les méditera à son tour, s'unissant par le cœur aux élévations de la belle âme du vénéré Défunt. N'est-ce pas ainsi qu'on utilise les « Elévations » de Bossuet ?

NOTES INTIMES

de Monseigneur TRÉHIOU, Evêque de VANNES

Premier carnet. — Année 1938

« *Mercredi Saint.* — Votre passion s'annonce, ô Maître adoré ! La passion de l'Homme-Dieu. Souffrances indicibles — mystérieuses — par leur intensité. Et dans le corps mystique, elle se prolonge, depuis Adam jusqu'au dernier des hommes terrestres. Moi, votre Pontife, votre prêtre, votre serviteur, je *dois* prendre ma part de cette Passion. Vous me l'avez donnée, cette part. Je n'ai pas eu à la choisir. Qu'au moins ma joyeuse acceptation supplée à mon manque de générosité, d'esprit de foi, de sacrifice, de componction. Merci, mon Dieu, de toutes vos grâces, de toutes vos consolations, de toutes vos croix. Donnez-moi la force d'être un saint, un vrai saint — de ne pas abuser de vos dons.

Demain — *Jeudi-Saint* — seul dans la petite chapelle — je ferai l'office. Pas de Pontifical ! Et j'aimais ces cérémonies. Offrons ce sacrifice — à Dieu, le Père. Le Christ était seul aussi — très seul — au soir du Jeudi — dans le jardin. Je serai son consolateur, toujours, par mon amour — qui veillera.

« *Jeudi-Saint 1938.* — Oh ! la rencontre si douce, entre saint Jean et Jésus au Jourdain, puis au bord du Lac. Mais cette fois, c'est la vraie rencontre, l'union eucharistique, la fusion des âmes.

O Jésus, nous trouvons en vous toute force et toute joie. A vous mon cœur, mon esprit, mon âme, ma vie, mon éternité. Faites que je vous aime, que je croie encore davantage en votre message, que je fasse surtout votre sainte volonté.

Vendredi-Saint. — O croix de mon Sauveur Jésus, je vous adore. Et permettez, ô Jésus, que je l'embrasse joyeusement. Vous me la donnez d'ailleurs dans la maladie. Oh ! je vous en supplie, faites que je l'aime à cause de vous qui avez tant souffert pour moi. Faites que je souffre moi aussi avec patience, en silence. Rares, très rares ont été les jours de ma pauvre vie, où je n'ai pas senti la morsure de la douleur physique. O bénies soient les heures de souffrance ! Je ne

puis rien, pour sauver les âmes que vous m'avez confiées, rien. Quand je veux travailler un peu pour votre gloire, le mal m'arrête en plein élan. Du moins, que j'associe mes infirmités à votre passion rédemptrice, au sacrifice de la messe que j'offre au matin de chaque jour. Et pardon de mes découragements, de mes demandes inconsidérées. Désormais, je m'abandonne à vos saintes volontés. *Nunc dimittis*. Et si vous voulez que le calice ne s'écarte pas de mes lèvres, je le boirai, toujours, avec joie. Mais donnez-moi la force. Je suis si faible, ô mon Jésus. — (Flagellation — 39 disciplines). Couronnement d'épines : mal — Croix : immobilité, douloureuse.

Samedi-Saint. — O Cloches de Pâques, je vous entends à ce moment, les cloches de saint Patern, le premier évêque ; et l'ordination se déroule au Séminaire ; et l'office à la Cathédrale.

Et je suis à l'évêché, me reposant toujours, sans amélioration sensible. Toutes ces épreuves, je vous les offre après les avoir embrassées comme des croix. Elles sont en soi très pénibles : mais je dois être joyeux, puisque c'est votre sainte volonté que j'accomplis.

Et vous, ô mon Jésus très aimé, vous êtes dans le sépulcre aussi, ou plutôt votre corps. Votre âme console et fortifie. Elle annonce aux Limbes ce que disent les cloches de Pâques. J'entends votre voix : voix de courage, de confiance. Mais les patriarches et les justes avaient désiré votre jour. Inspirez-moi le désir de ce jour béni, le jour de la rencontre définitive. Oh ! je ne mérite pas vos faveurs éternelles — mais la multitude de vos miséricordes est mon espérance : elle ne sera pas confondue. *O Crux ave, spes unica*. — O croix qui déjà s'illumine des clartés de Pâques, je vous salue !

« *Pâques* — Le Christ est ressuscité.

Et il repose en mon cœur !

Le vivant, qui a vaincu la mort ! Que puis-je craindre désormais ? O homme de peu de foi. Et même les autres, les apôtres, qui regardent. Il reviendra. Il revient chaque jour, il apparaît, il est au milieu de ses disciples, avec son Eglise, avec son Vicaire, ses Evêques, ses prêtres, ses fidèles. Sa grâce est puissante. Il suffit que nous y correspondions avec générosité, avec joie. Pourquoi doutez-vous ? Certitude de résurrection, certitudes de vie, de joie, de paix. Au temps de Pâques, que d'âmes ressuscitées, en Notre-Seigneur.

Lundi de Pâques. — Ils allaient sur la route.

Et moi, je chemine sur la route de la vie.

Parfois triste, de la tristesse des événements, mais en m'efforçant d'être joyeux extérieurement, de la joie du Christ ressuscité.

Ma foi est-elle absolument infrangible ? Oui, je le crois.

Mon espérance inconfusable ? Oui, j'en suis convaincu.

Ma charité ? Ah ! ma charité, amour de Dieu et de mes frères, au prix des sacrifices les plus lourds. Oh ! donnez-moi charité.

Le Christ se joint à eux. Il s'est joint aussi à moi ce matin, au rendez-vous divin.

Et ils se sentaient le cœur fervent, quand il leur expliquait l'Ecriture. Et moi, qui ai eu tant de grâces par l'Ecriture ! Je ne la lis plus assez.

Mardi de Pâques. — Le Sacrifice eucharistique — Intelligence — Sacrifice propitiatoire, mais aussi et d'abord expiatoire. Le Christ, *omnia nobis in eo donavit*.

Dévotion essentielle. Source de toutes grâces. Y boire avidement, mais communier vraiment. Pas matériellement, mais spirituellement. — *Hoc sentite in vobis quod in Xto Jesu*. Sentiments — Union — Christ enfant — Dévouement — Apostolat — Et surtout vocation — Plus sincères, plus fervents. Sacrifices.

Mgr Le Mailloux — 12 km pour assister et parfois partent malades. Comme foi vive !

Mercredi. — K.

Jendredi. — K.

Vendredi. — Toujours haut et bas — et le Christ immortel... Je me jette en vos bras. L'enfant, *in sinu Patris*. Oh ! le bel amour, amour de Jésus, de la Vierge, des Saints. Je ne suis pas digne d'entrer en leur compagnie.

Mais avec le Christ en mon cœur par l'Eucharistie, je pourrai lire dans ma pensée, afin que je pense toujours avec l'Eglise, comme l'Eglise ; le Christ dans mes sentiments, afin que j'aime de charité tous — tous — tous sauf erreur et mal ; le Christ dans ma pauvre volonté, afin qu'elle soit forte contre la douleur, la souffrance. — La croix triomphale, temps de Pâques — *Vexilla Regis, O Crux fidelis*.

★
★

Deuxième carnet (1) : — Année 1939

Méditation. 1^{er} Février. — Saint Ignace, martyr.

Seigneur, je viens à vous, avec les sentiments de saint Ignace. Je désirerais — et je vous demande — sa force d'âme, en face du

(1) Quinze feuilles du début de ce carnet ont disparu.

martyre. Depuis 10 ans, il est vrai, rares furent les jours où je n'ai pas senti dans mon pauvre corps la morsure de la souffrance physique. Jamais je n'aurais pensé que mes années terrestres seraient si nombreuses. Si elles étaient pleines de mérites, ô mon Dieu !.. Toute ma confiance repose sur la multitude de vos miséricordes.

Comme l'âme de saint Ignace était dévorée de zèle ! Je voudrais — passionnément — sauver les âmes. N'est-ce pas l'unique but de l'épiscopat ? Pardon, ô Jésus, d'avoir si mal répondu à vos grâces. Quand mes forces déclinantes ne me permettront plus de porter le fardeau, l'*onus*, avec quelle joie je déposerai l'*honor* dont je n'étais pas digne — et que je n'ai jamais désiré. Et si la mort survient brusquement, faites, Seigneur, que je l'accueille comme saint Ignace, avec allégresse. *Fiat*.

2. — Purification.

Cierge — Lumière — *Lumen ad revelationem gentium*. Nous devons être lumière. A tous, par paroles et exemples. Pour enfants. Pureté — Baptême.

La cire pure se consume lentement. Image de vie qui doit se consumer au service de Dieu et des âmes.

.....(quelques lignes indéchiffrables).....

3 Février. — Saint Blaise.

Humilité et confiance — deux grandes vertus — difficiles. Et pourtant, il doit être facile d'avouer son néant, puisque seul le mal est notre propriété. Et pourquoi se troubler, puisque nous sommes entre les mains de Dieu ? L'enfant est humble, et par suite très confiant. Il ne croit pas en sa force, en sa puissance. Il se confie à son père, à sa mère, simplement. Et nous qui avons un Père si bon, une Mère incomparable, nous doutons de leur accueil ! Oh ! Dieu qui vous abaissez jusqu'à nous aimer le premier — *prior dilexit nos* — pardonnez notre ingratitude, nos inquiétudes, nos craintes, nos défiances, nos doutes. Et inspirez à nos cœurs la sérénité dans la souffrance du jour ; car à chaque jour suffit sa peine. Cependant, si telle est votre volonté, *fiat* encore et toujours ! Vous donner jusqu'à la dernière parcelle de nos forces, de nos heures, humblement, joyeusement.

4 Février 1939. — Saint André Corsini.

Modèle des évêques. Surnaturel, apostolique : deux choses nécessaires. Vie intérieure. Vivre du Christ, comme le Christ vit de son Père ; vie divine dont le Père est le Principe. Et pour l'avoir

pleine, s'unir intimement au Christ qui possède cette vie en plénitude. Et cette vie intérieure sera refuge et consolation, force et joie. Pour la vivre, ne considérer les événements extérieurs que comme une figuration qui passe sur la scène, et qui s'évanouit à nos yeux. La réalité vraie, profonde, éternelle, durable.

Apostolat, par tous moyens, même pénibles. Avoir des aspirations toujours droites, refouler sentiments humains, parce que toujours courts, mesquins. Et ne pas s'appuyer sur moyens humains, mais sur force de Dieu, comme saint Paul. Il peut tout faire sans nous, nous ne pouvons rien faire sans lui. Oh ! Dieu, donnez à mon âme cette vie et à mon apostolat votre féconde bénédiction. *Servi inutiles sumus* (nous sommes des serviteurs inutiles.)

5 Février. — Septuagésime. — Sainte Agathe.

Alleluia deponitur (L'*alleluia* disparaît). Il est bon que je porte ma croix, que je souffre en silence — avec courage — L'*alleluia* ne s'épanouira plus sur mes lèvres, il chantera dans mon âme, livrée au Christ, sans partage ni restriction, et à mes frères dans le Christ, que je dois sauver. L'Apostolat de la souffrance. Ah ! cette parole est vraie, et consolante. J'ai trop extériorisé l'apostolat. J'ai cru, pratiquement, que le serviteur n'était pas inutile. Dieu est tout, c'est lui qui donne de pouvoir faire quelque chose. Pas d'inquiétude. S'il veut que je travaille encore dans le champ qu'il m'a confié, je l'accepte. *Non recuso laborem*. Si, au contraire, il me rappelle vers Lui, pour rendre compte de ma gestion, je le veux bien. Seigneur, augmentez en moi la foi et l'amour. Je suis détaché de toutes les vanités du monde. Mais la couronne d'épines, la flagellation, l'humiliation, la croix, la mort... je ne les aime pas encore assez. *Pax Domini custodiat corda et intelligentias* (Que la Paix du Seigneur garde nos cœurs et nos intelligences).

6 Février. — Saint Tite, disciple de saint Paul.

Mihi absit gloriari nisi in cruce (à Dieu ne plaise que je mette ma gloire ailleurs que dans la croix). — *In infirmitatibus meis gloriabor* (je me glorifierai dans mes infirmités) — Disciple du Maître. — Porter sa croix, se glorifier, se réjouir, quand le Christ nous donne sa croix. Aux plus grands parmi ses Apôtres, à tous en réalité ; et aussi aux plus humbles, il l'a offerte, suivant forces qu'il donnait, pour la porter. Car c'est lui qui donne la force, toute force, par sa grâce. Seigneur, faites que je l'accepte, que je l'aime. Donnez-moi la force de réagir, de lutter, de travailler, de souffrir, de mourir chaque jour à mes désirs, à mes goûts, à mes joies naturelles, pour vivre à

vous, uniquement à vous, de vous, pour vous et pour la Sainte Trinité. Tite avait les vertus que signale l'Épître. Quel idéal pour un évêque ! Confiance, simplicité, abandon total à la volonté de Dieu. Le Christ est venu la faire. Et moi, et tous, nous la faisons, les uns joyeusement, les autres tristement. Soyons généreux, forts.

7 Février. — Saint Romuald,

Vie intérieure. — *de Deo*. Vivre de Dieu, et pour Dieu. Vivre sa vie !... Ah ! comme elle est pauvre, cette vie humaine, avec ses souvenirs amers, ses craintes vaines !... Et celle de Dieu, comme elle est riche, pleine à déborder de grandeur, de majesté, de bonheur, de noblesse, de beauté ! Et dire que, depuis mon Baptême, je porte en moi ce mystère inconcevable. Et je n'en exulte pas, je n'en suis pas transporté d'une allégresse extraordinaire. Le monde surnaturel est bien au-dessus de la nature ; il ne descend pas dans les profondeurs de notre esprit, de notre cœur, de notre volonté, à moins précisément de vivre intensément cette vie intérieure, divine. Nous restons avec nos habitudes naturelles, notre première et seconde nature, fermées à l'influence sentie de la grâce. Oh ! Seigneur, ouvrez mon âme largement à votre influx surnaturel. Que je baigne dans votre lumière, *in admirabile lumen tuum*. Et que je vive de vous, pour vous seul.

8 Février. — Saint Jean de Matha.

Ignorance de ce qui est bien, et pas de volonté assez énergique. A vous, ô Dieu, toutes mes aspirations, mes préoccupations, mes regrets, mes peines, mes affections, mes joies. Vie intérieure. Vivre de votre vie divine. Vous aimer, vous, vous seul. Aller à vous dans la Messe, dans le Bréviaire, dans les Exercices de piété, dans les travaux, dans la souffrance, dans la fatigue. Et offrir tout en expiation pour péchés et pour péchés du peuple.

9 Février. — Souffrances acceptées — offertes — pour sanctification des prêtres et des fidèles. Sainte-Anne, priez pour nous.

10 Février. — Sainte Scholastique.

Amour de la vie intérieure. Saint Benoît, le grand moine. J'aurais voulu, Seigneur, vivre cette vie, consacrée à l'*opus Dei*.

11 Février. — Oh ! Vierge-Marie, Notre-Dame de Lourdes. La mort du Pape. Que d'événements, et que de leçons. Seigneur, donnez à votre Eglise un Pape selon votre cœur pour votre gloire et le salut des âmes.

12 Février. — Férie.

Messe pour le Pape et les Evêques et les prêtres et les séminaristes. Lui qui fut si zélé pour sanctification. La lettre sur le Sacerdoce. Donnez-moi, par l'intercession de ce grand, de ce saint Pape, de les montrer, les vertus du prêtre, de l'évêque. *Judicium durissimum his qui praesunt fiet*. — Oui. Et voilà pourquoi nous devons être des saints.

13 Février. — Saint Père, ainsi passe la gloire du monde et notre vie. O Très Saint Père, priez pour moi !

14 Février. — S. Valentin, martyr.

Je puis boire le calice.

15 Février. — Encore une petite souffrance offerte — avec mavis — ô Dieu, en holocauste. Seigneur, faites de moi ce que vous voudrez. Augmentez en moi la foi, l'espérance, la charité, ces trois vertus qui unissent à Dieu. Dans mon dénuement et ma pauvreté je crie vers vous. Venez au secours de ma misère. O Saints martyrs, priez pour nous. Soyez notre modèle dans la lutte de cette vie.

16 Février. — *Caritas*. Aimer vraiment pour Dieu. C'est encore vivre pour lui, que vivre pour les autres. *Hoc mando vobis*. Voilà le grand commandement.

17 Février. — *Fides*. Foi en parole de Dieu. *Verbum*, qui a révélé au monde les mystères divins. Il faut aussi *fortiter*. Vivre de sa foi. *Justus meus ex fide vivit*. Sainte Thérèse de Lisieux, vous aviez cette foi, malgré les assauts du démon qui cherchait à troubler cette sérénité. *Beata quæ credidisti*. Et vous, Vierge Marie, vous avez été proclamée bienheureuse, parce que vous avez cru que tout ce qui était annoncé serait réalisé.

18 Février. — *Spes*. — Vertu qui tient de la foi et de la charité. Milieu, lien. Espérer quelque chose suppose qu'on l'aime, et aussi que l'on croit pour y atteindre. C'est tendre vers un idéal. Le Pape a toujours eu devant les yeux cet idéal ; il l'a vécu. *Imitatores mei estote sicut et ego Christi*. Etre un Saint comme Pie XI, vaillant toujours. Supporter souffrances, maladies, contradictions, insuccès.

19 Février. — *Quinquagésime*.

Le Semeur. Grâce qui tombe en mon âme. Oh ! pierres souvent, sentier battu — n'entre pas — et meurt. Souvent aussi sol peu profond. Légèreté. On oublie le Sauveur. Et les épines — surtout. Sensibilité, paresse, orgueil. Cela monte et étouffe le grain. Faites

que mon âme soit le sol fertile qui produit cent pour un, que tout produise, souffrances, labeurs, peines, pensées, actions, paroles. Faites que mes désirs humains ne soient pas réalisés.

20 Février. — Jour de souffrance — après une nuit blanche. Et le discours sur le Pape à Lorient ! ... Vous m'avez soutenu, ô mon Dieu, si bon, si aimant toujours, si délicat, si tendre, si miséricordieux. J'éprouve pour vous, ô mon Jésus, une reconnaissance plus vive que jamais. Comment ai-je (pu) aller jusqu'au bout dans la chaire de Saint-Louis ? Vous en savez le secret. Le Pape est un modèle à suivre. « Un évêque ne doit pas être malade, son diocèse en souffrirait ». Il ne faut pas laisser paraître — et aller jusqu'au bout, non par forfanterie, mais par devoir. D'autre part, comme je suis convaincu de mon néant !

21 Février. — N. — Férie.

Le monde s'amuse ; mais ceux qui pleurent seront remplis de joie, dit le Christ. O Dieu, que vous êtes bon pour ceux qui comprennent, qui goûtent combien votre joug est suave et le fardeau de votre loi léger. Il nous porte. Faites-moi le comprendre — le goûter — le savourer. *Pax, Pax* (Paix, Paix.) Le dernier mot murmuré par Pie XI. Se déprendre de sa personnalité, de ses rêves, de ses désirs. Saint abandon et indifférence totale à tout le créé. Raison de vivre ? Mais alors le secondaire est devenu l'essentiel. Renversement des valeurs. Dieu d'abord premier servi. Vous aimer, vous seul — Seul. *Deus meus et omnia* (Mon Dieu et mon tout).

22 Février. — Cendres.

Memento quia pulvis es. Qui, nous sommes poussière de poussière, argile d'argile, comme le Christ est lumière de lumière. *Deus de Deo.* Néant d'abord, puis poussière, puis âme, souffle de Dieu, puis péché, révolte, ingratitude, laid, injustice, manque de charité filiale envers ce Dieu qui a daigné s'élancer jusqu'à mon néant coupable. *Nimis, nimis.* Trop de bonté de votre part, trop de misère de ma part. Oh ! je crois, mais *adjuva*, augmentez notre foi. Je vous aime, mais augmentez mon amour !

23 Février. — S. Pierre Damien.

Rejeté par les siens. — Jeté entre les bras de Dieu, Providence des délaissés. *Jacta cogitatum tuum in Domino, et ipse te enutriet* (Jette tes soucis dans le Seigneur et lui-même te nourrira). Confiance. Confiance. Paix et joie surnaturelle. Pénitence. Union avec le Christ sur la croix. Oh ! nature humaine réfractaire à la souffrance, à la

mort. Et pourtant c'est le vrai bonheur, et c'est la vraie vie : *Vivere Deo de Deo* ; vivre pour Dieu de Dieu.

24 Février. — Saint Mathias apôtre.

Apôtre, comme les autres apôtres, choisi par le Saint Esprit. O Seigneur, choisissez le Pape selon les besoins de l'Eglise. — Je vous offre ma vie — une seconde fois — pour que les apôtres (Papes, Evêques, prêtres) soient des Saints, pour qu'ils procurent, au *maximum*, votre gloire et le salut des âmes, pour que votre Eglise soit de plus en plus *unam, sanctam, catholicam et apostolicam*, pour que tous les hommes soient sauvés, en faisant partie de son âme, et de son corps, pour que les prêtres, et fidèles du diocèse de Vannes, de la Cathédrale de Saint-Brieuc, du Séminaire, élèves de Saint-Charles, Religieuses de la Providence soient là-haut.

25 Février. — Sainte Vierge Marie.

26 Février. — J. de C.

Seigneur, que la souffrance soit la bienvenue et soit bénie. Qu'elle bénisse aussi l'Eternel, comme tous les êtres de la Création.

27 Février. — Saint Gabriel à Virgine Perdolente.

Evangile : ce que vous avez fait au plus petit d'entre les miens. Oh ! les pauvres, sacrement du Christ. Faim, soif, sans toit, infirme, prisonnier, toutes les misères et infortunes. Moi, ai-je souffert de toutes ces souffrances ? Ai-je incarné le Christ dans sa Passion, si diverse, et qui se prolonge dans l'humanité malheureuse ? Parfois peut-être, mais toujours, autour de moi, j'ai trouvé réconfort, consolation. Mais, Seigneur, je ne vous ai pas représenté au p. de v. Sainteté, en tous cas, je ne vous ai pas incarné, je ne vous ai pas montré. Désormais je veux être votre ministre et votre représentant. Devoir de justice et de charité.

28 Février. — Le don de l'Esprit-Saint est le don par excellence. On reçoit en Lui Dieu — les 3 Personnes. Le don de l'Eucharistie est le don du Fils Rédempteur, et en même temps l'union au sacrifice, la communion sous l'influence de l'Esprit-Saint aux destinées du Rédempteur envoyé par le Père. Il faut que cette communion à la souffrance du Christ soit crucifiante, puisque le corps et le sang ont été séparés sur la croix comme sur l'autel. L'Esprit-Saint nous donnera la force de porter cette croix, par charité pour Jésus ! Merci, Seigneur, de me présenter votre coupe

d'amertume. Je ne l'ai pas savourée si pleinement, depuis de longs mois, je ne l'ai pas désirée plus vivement ! Si votre volonté est que je travaille encore, je ne refuse pas le fardeau. *Fiat ! Joie...*

1^{er} Mars. — Quatre temps. S. A.

Jour de joie — allégresse divine. J'ai compris un peu le don de Dieu, je l'ai goûté. Le don de Dieu ! Quelle cascade de bienfaits : Le Père, le Fils, l'Esprit Saint.

Grâce sanctifiante.

Charité avec vertus théologiques et morales infuses,

Les charismes.

Grâces actuelles.

Eglise et Eucharistie.

Eucharistie, don suprême qui est le don de Dieu-Homme, adapté à notre pauvre misère, sensible et spirituel. Les autres missions sont invisibles. La mission eucharistique est à l'homme tout entier. Se bien pénétrer de cette vérité, que le Grand Acte qui domine chaque jour, qui l'enveloppe de lumière plus belle que celle du soleil, est l'Eucharistie ; que toutes les joies ne sont rien auprès de celle-là. Quel honneur ! Et quel gage de bonheur éternel ! Et quelle assimilation au Christ de Bethléem, de Nazareth, de Galilée, de Jérusalem, de la Cène, du Calvaire, de la Résurrection, de l'Ascension !!

« 2 Mars 1939. — F.

Lux et robor. Vous êtes, Seigneur, la lumière de vision après la lumière de foi. Il faut que mon esprit se plonge dans cette lumière. Vérité ! Bien que pas temper. intell. cependant *Abcondisti haec a sapientibus et revelasti ea parvulis*. Aux enfants, aux petits, aux humbles, vous révélez la vérité. Oh ! je m'humilie dans la conscience pleine de mon obscur néant, de ma pauvre intelligence, de ma mémoire courte, de mon jugement mal assuré, de mon imagination. *Lux.* La lumière apaisante, la lumière céleste — qui vient du Père des lumières. Vous êtes aussi la force. Et je suis faible de volonté, faible de santé, faible de caractère, faible par sensibilité, impressionnable, tout ce qui est indécis et tremblant. En vous, ô mon Dieu, je trouverai force et courage pour porter la croix de chaque jour, pour affronter les humiliations — De sentir surtout.

3 Mars. — Bienheureux Rogue. — Joie.

Oh ! le courage, la force d'âme. Aller à la mort en chantant. J'ai souvent le désir du martyre — du martyre vrai. Et je crois que j'irais aussi en chantant vers la mort. Mais c'est l'horreur de la

souffrance, la crainte de faiblir toujours qui m'arrêtent. Bienheureux Rogue, donnez-moi le mépris de la souffrance, et le courage surnaturel.

Prions pour le Pape.

4 Mars. — S. C. — Férie.

Peuple chrétien est menacé. Erreurs doctrinales, sociales, familiales. Aux évêques, unis au Pape, de les dénoncer. Nous le ferons, car il affermit, et l'exemple de Pie XI est là.

5 Mars. — F. D.

Thabor — Transfiguration. *Bonum est nos hic esse*. Chaque jour, c'est le Thabor avec la grâce sanctifiante — On possède Dieu — Trinité Sainte. Oh ! charité, charité.

6 Mars. — SS. Perpétue et Félicité.

Quand je souffrirai pour Dieu, un autre sera à ma place, qui souffrira pour moi. O Jésus, faites que je prenne désormais *votre* croix et non la mienne, celle que je me fabrique, la croix de mon choix ; mais la vôtre, la croix des âmes à sauver — par apostolat, par jeûne, par prières, par *joie* à répandre.

O sainte Anne bénie, à la veille de votre fête, j'ai conclu un pacte avec les yeux de mon âme. Ce pacte, je le garderai. Vie nouvelle de sacrifice joyeusement accepté, pour la gloire de Dieu. Tout pour Dieu désormais, uniquement pour Dieu. Souffrir avec courage, avec sérénité. Dépouiller complètement le moi, le vieil homme et revêtir l'homme nouveau. Aucun trouble, aucune crainte. Saint abandon.

8 Mars. — Saint Jean de Dieu.

Désormais, vous et vous seul, ô Dieu. J'abandonne mon passé, mon présent et mon avenir. Faites de moi ce qui vous plaira. Mais que pas une pensée, pas un sentiment, pas un désir, pas un regard, pas un geste, pas une démarche, pas une parole, pas un acte, pas une omission qui ne soit à vous, pour vous, en vous.

O Sainte Anne, je suis l'évêque de votre pays de prédilection. Et vous êtes si bonne que vous avez obtenu pour moi le pardon complet de votre Fille, la T. S. Vierge, et de son Fils, le Christ Jésus que vous m'avez.....(une page de carnet enlevée).....

9 Mars. — Fête de sainte Françoise Romaine.

Merci pour les dons que vous m'avez faits depuis l'éternité — car j'étais, moi humble et pécheur, dans vos desseins providentiels — qui m'avez donné une famille si chrétienne ; une mère surtout. Oh !

soyez bénie entre toutes les mères. Et vous, Vierge, qui êtes là-haut avec elle, qui êtes ma mère sur cette terre, soyez bénie, Et vous, sainte Anne, qu'elle aimait aussi. Et vous, sainte Thérèse, dont elle a salué l'aurore sainte, aidez-moi à remercier la divine Providence, à demander pardon dans justice et charité pour paroles un peu dures, pour procédés peu délicats, pour égoïsme toujours. Et maintenant, ô Dieu, que je vous possède, que je vous ai donné les miens — car je vous les donne encore en votre Paradis — faites que je vive dignement, que je leur sois une gloire extrinsèque, par ma sainteté, mon humilité, mon renoncement, mon obéissance, ma charité. Je vous porte en mon âme, vous êtes ma famille, mon héritage, ma joie, mon tout. O Jésus, mon ami, — le Seul, — l'éternel, venez à moi pleinement.

10 Mars. — Fête des 40 martyrs.

Martyrs — témoins. Quarante, chiffre parfait. La Providence y pourvoit. Et Joseph poursuivi par ses frères. Il était le Benjamin. Et nous aussi les Benjamins du Père Céleste. Autres sont jaloux. Ils ne savent pas qu'en nous persécutant, ils font affaires de l'Eglise. Joseph est prisonnier. Il fait du bien. Le jeune martyr soutenu par sa mère. Et moi aussi. Et alors, abandon complet, plus que jamais, entre les mains de Providence divine. Et joie parfaite, faite de maladie et de santé, de gémissements et de chants, de tristesse et d'allégresse. Tout en cette pensée que le Père, le Fils, et l'Esprit-Saint sont en mon âme, plus parfaitement par l'Eucharistie. *Quis contra nos ?* Qui nous séparera de la charité du Christ ?

12 Mars. — Couronnement du Saint Père.

Seigneur, j'ai prié si mal, pour votre Vicaire, mais c'est vous qui étiez dans mon cœur et qui avez prié. C'est vous, ô Christ, qui avez promis à Pierre de prier pour que sa foi ne défaille pas... *Nolite timere, pusillus grex.* (Ne craignez pas, petit troupeau) Ah ! comme le Saint-Esprit les avait formés ! Une passion dans leur cœur — l'amour de Notre-Seigneur et l'amour des âmes. Amour des âmes de prêtres surtout. *Tanquam Pater.* Seigneur, protégez votre Eglise, donnez-lui sur terre la paix. *Pax...* Mais c'est un don du ciel, car la Paix totale n'existe qu'au ciel. Le Ciel ! *Foris pugnae, intus timores :* (au dehors combat, au dedans craintes.).

13 Mars. — Saint Pol de Léon.

Le libre choix de Dieu : il va aux humbles. Et je ne l'ai pas été. Au contraire. Par tous mes actes, j'ai recherché le moi, la jouissance

du moi. Le qu'en dira-t-on. Être bien vu des hommes. Pas d'histoires. Par la parole surtout. Efforts surhumains pour résultat médiocre. J'occupe la place. Désirs de repos. Je les sacrifie. Douleurs qui commencent. Je vous les offre.

Prions pour le Pape,... Dieu m'a choisi comme instrument — flèche en carquois — *electam.* — Être âme neuve, source vive de charité — qui se répand. — Voir tout, hommes et choses et événements sous un jour de joie. Aujourd'hui renversement des aspects. Il se dégage impression de tristesse — de fautes — de solitude. Dieu le veut, et pourquoi s'attarder en moi... Dieu est tout. Se plonger en Dieu.

14 Mars. — M. F.

Récollecion. — Joie totale. — Vœu — serai fidèle. — Conseiller Prêtre et Apôtre — et les autres ouvrages de Pastorale.

Amas me plus his. L'aimer par-dessus tout. Prier pour que Récolleccions sacerdotales soient fructueuses en fruits de sainteté.

.....
In me manet et ego in eo. Et mansionem apud eum faciemus.

Vous êtes là présent. Et vous irradiez mon intelligence de vos rayons. Baignons en cette lumière surnaturelle, lumière du ciel, qui doit envelopper toute lumière naturelle.

Ange gardien. Le prier. — Patron — Patronne. — Si crainte de me plonger en méditation, c'est crainte.....

S. C. et D M. C.

Peut-être voulez-vous, ô Jésus, sauver des âmes, par mes souffrances ? Oui, j'accepte la croix — avec joie — et reconnaissance. Collaborateur de Foch ou de Pasteur ? Collaborateur du Christ par actions extérieures ? Gloire toujours. Mais par souffrance, rien à craindre. Je vous offre mon esprit, cœur, âme, corps, tout mon être. Comme le Cyrénéen, je dois porter la croix, celle de ne plus pouvoir travailler pour vous, alors que je le désire — après brisement de l'égoïsme — après humiliations.

15 Mars. — Dédicace de la Cathédrale.

O Cathédrale mystique, âmes qui me sont confiées — et que je dois sauver — *Omnes meas voluntates in eis* (toutes mes volontés en elles) — *sanctis qui sunt in terra ejus* (dans les saints qui sont sur la terre). Mes obligations de Pasteur. — Je les ai gardées. Je vous les confie. O Seigneur, gardez-les dans votre amour. Vous me donnez des épreuves et des joies. Donnez-moi des forces, spirituelles surtout, afin que je puisse mener le combat jusqu'au bout. Oh ! les tortures

de jours et de nuits... *Amas me plus his ?* Il faut que je vous aime plus que les autres, que je vous prouve mon amour. Mon amour pour Dieu, pour les autres. Jamais de sacrifices. Et sacrifier. Préparation.

18 Mars. — Saint Cyrille.

Se plonger en Dieu, bon, clément, paternel, pardonneur. O pauvre vie, remplie d'iniquités, et vide de mérites. Grâces du Père, méritées par le Fils, et qu'insuffle le Saint Esprit. Oh ! l'entrée en ce cercle de vie. Vie divine. Souffrir en union avec Jésus. Sa croix et son Eucharistie. Et croire d'une croyance (sentie) que tout est pour mon bien, mon plus grand bien et le plus grand bien de l'Eglise. Pas assez de souffrance. Toujours à plus, toujours à mieux. Briser l'égoïsme, de pensée, de sentiment, de confort, de plaisir.

Toute pensée est oiseuse qui ne va pas aux âmes. Toute minute est mal employée qui n'est pas employée pour Dieu et les âmes. Toute affection est déplacée qui ne va pas à Dieu et aux âmes. Toute souffrance est mal employée qui n'est pas uniquement dirigée vers Dieu et les âmes. Toute douleur est stérile qui n'est pas... Toute tranche de vie est inutile qui ne sauve pas.

19 Mars. — Laetare.

Le Christ a prié pour que notre joie soit complète. Il nous a laissé sa paix. Et cette paix dépasse tout sentiment.

O Jésus, comme je voudrais vous avoir aimé d'un amour en quelque sorte infini, d'un amour total en tout cas, tout ce que ma matière peut donner. Et quand je veux travailler à ma sanctification, ou à des études qui serviraient à votre gloire, à la conquête des âmes, je suis arrêté aussitôt par ma pauvre santé.

O saint Joseph, patron de la bonne mort, faites que je vous célèbre.

20 Mars. — Saint Joseph. — P. S. des P.

Heureux de venir. N'est-ce pas la plus sublime fonction de l'Evêque ! Elle rappelle la Cène. *Non veni ministrari, sed ministrare. Exemplum dedi vobis.*

Exemple de saint Joseph. Quel bonheur pour lui de servir le Maître ! *Qui se exaltat. Qui se humiliat exaltabitur.* Et, voilà pourquoi il monte comme une étoile au ciel de l'Eglise.

Oh ! Patron de l'Eglise. Sans doute nous avons senti sa protection. Pape Pie XII — Barque — Pax — Tempêtes.

Imiter J. Jugan. Elle fut humble, modeste. Après avoir gouverné l'Institut qu'elle avait fondé, humblement, elle rentre dans le rang.

Et elle allait avec son panier dans tout l'Ouest. Et à sa mort on ne connaissait pas — 600 francs. — Elle donna tout et voua sa vie à son œuvre. Maintenant les Petites Sœurs jouissent d'une telle popularité, on les entoure de respect. Elles le méritent à tous égards. Qu'elle monte, elle aussi, au ciel de l'Eglise. Elle, *qui se humiliat exaltabitur.*

Et il paraît que nombreux sont ceux qui attendent. Vestibule du Paradis. Chauffage central. Pas inutile par cette froidure...

Merci des paroles. — C'est nous qui sommes vos obligés. Je prie Notre-Seigneur d'être notre remerciement et votre récompense... Si telle est sa volonté. *Servi inutiles.* Pas besoin de nous pour faire son œuvre. Eglise de Vannes, qui est si belle devant (ses) yeux.

Merci à vous tous que je trouve sur les chemins du dévouement, de la délicatesse, de la générosité, de la charité, de la fraternité. Union de tous sous le signe de la charité, du plus grand amour, du plus bel amour, l'amour du prochain, qui est l'amour de Dieu, Ah ! *Ut sint unum, ut sint consummati in unum.* — Et cette journée est apaisante...

Merci aux Petites Sœurs. — Sont des mères — Rêve de voir se pencher sur notre berceau, comme sur nos derniers jours, le doux visage de notre mère. Vous avez ce bonheur. Elles sont heureuses de votre bonheur. Fêtes, cette année. *Triduum.* Cent ans, un siècle de bienfaits.

Qu'elles soient en la joie. Dans la personne de J. Jugan. On vient d'écrire sa vie. Admir.....

600 — Tout.

Panier — Aujourd'hui, respect.....

Imiter saint Joseph.

Imiter le Maître. Sublime tâche... il aima jusqu'à la fin... *Non veni ministrari.*

21 Mars. — Saint Benoît.

Oh ! la paix divine de Subiaco. Souvenirs de jeunesse sacerdotale — et le mont Cassin !

22 Mars. — L'aveugle-né. Je suis cet aveugle. La lumière de foi. Il me l'a donnée. O flamme que si peu j'ai nourrie, développée en moi et dans les autres. Oui, je confesse que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. Et je vous donne mon être.

23 Mars. — Confiance en Dieu. Tout sous jour favorable. Oui, souffrir ou mourir. Pour vous et pour les âmes. Veuve de Sarepta.

Le prophète. Ressuscite. Confiance absolue. — Veuve de Naim. Le Christ se penche sur douleur.

24 Mars. — Saint Gabriel.

Archange lumineux, dont j'aurais voulu suivre les voies, toujours. Annonciateur des nouvelles joyeuses — et pour Daniel — et pour Zacharie — et pour Vierge.

25 Mars. — Annonciation. — Ordin.

Oh ! Dieu, merci. Et vous, Vierge Marie, Mère tendre et douce et bonne. Quelle journée de réconfort.

26 Mars. — Passion.

Associée à passion de Charles de Blois. Triomphe du noble duc.

27 Mars. — Saint Jean Damascène.

Saint Sabas. Monastère perdu dans les monts arides de Judée sur les bords de la Mer Morte. Contemplation. Ciel ouvert. Foi vive. Et désir d'aimer Dieu et les âmes. Double amour qui embrasait son cœur.

Tout pour Dieu, qui est bon, qui a tout oublié, tout pardonné. On lui donne un battement du cœur. Il nous enveloppe de son amour infini. On lui donne à la terre un grain de blé, il nous rend un épi. Pourquoi encore regrets et espoirs ?

28 Février. — Merci, Dieu tout puissant et S. Joseph. Merci encore de la petite...

29 Mars. — Férie.

Apostolat. Les âmes seules. Saint Paul, force, intrépidité.

30 Mars. — Seigneur, je me donne à vous, je vous aime. C'est tout ce que je puis dire dans l'incertitude du lendemain. Merci de vous être abaissé par l'Incarnation, par l'Eucharistie, jusqu'à mon néant méprisable. Désormais je me confie à votre paternelle tendresse, qui m'enveloppe, je le sens, depuis mon enfance, qui m'a préservé des plus grandes faiblesses. Ah ! comme j'ai mal répondu à vos prévenances si délicates. Autrefois, j'étais heureux, éperdu de joie, lorsque je revenais en vacances dans la maison paternelle. La mort, n'est-ce pas la rentrée dans la maison paternelle ? Je ne devrais donc pas la craindre. Mais le souvenir de mes infidélités m'accable. Seigneur, je ne vous ai pas assez aimé. Je n'ai pas travaillé assez pour votre gloire.

Notre-Dame des 7 Douleurs.

Le Christ a porté nos péchés et nos peines. Et vous avez suivi les pas de Jésus, ses traces sanglantes.

Divine Vierge, qui, sous la forme de nos mères terrestres, vous êtes penchée sur nos berceaux de baptisés, vous qui nous avez toujours secourus dans nos détresses. O Vierge, Notre-Dame des Sept Douleurs, permettez-moi de vous demander à deux genoux la grâce d'être pour vous un autre Christ, un second Jésus. Aimer le Christ, d'un amour vivant, effectif, total.

Pâques.

In fractione panis (Dans la fraction du pain). Chaque matin, la rencontre intime, sur le chemin. Rendez-vous divin. O douceur des matins de jeunesse. O communions célestes.

1^{er} Avril. — Férie.

Entrée à Jérusalem. *Pax in tribulationibus*. Faites qu'il n'y ait ni une pensée, ni une parole, ni une action dont vous ne soyez pas l'unique tout.

Ma pauvre santé, objet de préoccupation. Seul le Christ et son amour doit être le but de toute ma vie : pensée, parole, action ; je dois me perdre en lui.

Deus qui dives est in misericordia, Propter nimiam caritatem qua dilexit nos (Dieu qui est riche en miséricorde, à cause de la charité dont il nous a aimés).

Vous êtes riche en miséricorde, infiniment. Nous sommes vos enfants — prodigues. Mais votre bonté paternelle est si accueillante ! Je voudrais être bon à l'excès, et mon devoir m'oblige à sévir parfois, à paraître dur, pour votre Eglise. Je suis faible, je n'aime pas la souffrance. Vous me la donnez.

2 Avril. — A vous, Seigneur, désormais toutes mes pensées, toutes mes affections, *In pace in idipsum dormiam et requiescam. Sub umbra alarum tuarum, Domine* (je dormirai et me reposerai dans la paix. Sous l'ombre de vos ailes, Seigneur). Merci des souffrances qui sont mon partage, un don de votre main paternellement affectueuse.

15 Avril. — (Anniversaire de son élection au siège de Vannes).

10 ans ! O Dieu, faites que désormais pas une pensée, pas un sentiment, pas une décision, qui ne tende à vous, uniquement. O Dieu bon, merci des grâces innombrables que vous avez répandues par mes mains, merci des bienfaits reçus — et pour l'âme et pour le corps. Dieu miséricordieux, pardon pour toutes les fautes, les

omissions, comme pour le bien que je n'ai pas fait, que j'aurais pu faire si j'avais été plus saint. « Je livre ma vie pour mes brebis ». Cette vie est à vous. Ah ! comme je voudrais sauver les âmes de mes frères. Etre anathème pour eux !

Résolution ; *Pax*.

22 Avril. — Encore la souffrance torturante. Mais je l'accepte joyeusement, en expiation, en réparation. J'irai jusqu'aux extrêmes limites de mes forces, puisque tel est mon devoir, et, en tout cas, mon désir de vous suivre au jardin de Gethsémani, devant le prétoire, au Golgotha. Je me sou mets de grand cœur à toutes les Passions. Et je les souhaite, si je dois ainsi sauver les âmes. Ma vie, je vous la sacrifie pour les âmes qui me sont confiées. Faites qu'elles soient dans votre Paradis, avec les Saints et les Saintes, que j'invoque, avec sainte Anne la Bonne Mère, avec la Vierge Marie.

Eglise et Patrie.

Vues nat. Imp..... Désirs de vaine gloire. Complaisan. Impressionnabilité à l'excès. Peut-être pas lutté avec assez d'énergie pour être joyeux et fort.

6 Mai. — Saint Jean. Martyr du Christ parce qu'il l'aimait — témoin courageux. L'amour est courageux. Tableau de la charité. Les deux descriptions de saint Jean et de saint Paul. Admirables, mais parce que vécues, senties. Mon Dieu, pourquoi ne puis-je voler vers vous sur les ailes de cette charité apostolique ? Je suis accablé parfois physiquement. Mais l'âme éprise de votre beauté ne devrait pas en ressentir les déficiences lamentables, les contre-coups douloureux. A vous désormais, ô Jésus, totalement et perpétuellement, malgré souffrances et fatigues corporelles. Bien mieux, je devrais utiliser ces présents de votre bonté, pour une plus grande perfection. Ce sont des dons précieux, qui servent à racheter les fautes de ma vie, les offenses à votre amour si prévenant. Saint Jean n'avait pas à réparer pour ses péchés. Il aimait avec une telle intensité que, dans cette flamme ardente de charité, toutes les imperfections étaient consumées. Ce ne sont plus les holocaustes de l'ancienne Loi, mais l'amour purifiant, ne laissant, au fond du creuset de la souffrance rédemptrice, que le plus beau, le plus clair, le plus surnaturel, bref le meilleur de notre âme. Jean le Bien-Aimé fut un initiateur dans cette voie sublime. Il a été suivi par une multitude de saints et de saintes, les victimes joyeuses, volontaires de l'amour divin. O l'admirable théorie qui monte de tous les points de l'horizon et de toutes les générations qui passent,

âmes de feu, martyrs, vierges, confesseurs, docteurs, apôtres. *Hi sunt qui venerunt ex magna tribulatione* (Les voilà ceux qui vinrent de la grande tribulation). *Tristitia vestra vertetur in gaudium* (Votre tristesse se changera en joie).

Seigneur, merci, un merci confiant, humble, mais ému et profond ! *Quam suavis est Dominus* ! Que le Seigneur est bon et suave ! Ah ! comme je voudrais être digne de vos bontés, de vos suavités, de vos clartés. Ce bon Frère que je viens de voir est plus fervent que moi, votre représentant. Oh ! qu'il prie pour moi. Il me faudrait, plus développé, l'esprit de sacrifice, esprit de détachement, d'indifférence.

1^{er} Juin. — En cette fête du Saint-Sacrement, de votre amour, donné, livré, mangé, faites, Seigneur, que je vous comprenne, que je comprenne la hauteur, largeur, profondeur, longueur.

Vous, descendu du ciel, de la gloire, de la béatitude, et jusqu'aux extrêmes abaissements de l'Hostie, blanche, pure elle aussi de tout péché, mais ayant toutes les faiblesses, vouée à toutes les humiliations. Et si grande est la froideur des rachetés ! Que du moins la ferveur des frères, des amis, des clercs, des consacrés, des comblés soit une consolation et une réparation, pour ce Cœur qui a tant aimé les hommes. Aimer Jésus. La pierre d'achoppement sur la route royale de l'amour, l'obstacle est le sacrifice.

O Sacré-Cœur de Jésus — 10 ans depuis. *Ignem veni mittere in terram. Et quid volo nisi ut accendatur*. Des flammes sortent de votre cœur divin, les flammes de votre amour. Embraser les cœurs : voilà la grande fonction épiscopale. Tout à Jésus. Tout pour Jésus. Tout en Jésus.

Votre amour, ô mon Jésus. Et joie à travers souffrance. Joie de me sacrifier en tout et toujours.

.....
L'obstacle : sacrifice, toujours ; sacrifice des aises, du repos, des opinions. Désirs inconscients de jouir, de vivre sur cette terre, avec honneur, sans souffrance, dans le labeur aimé, voir résultats des œuvres commencées.

La grande épreuve, maladie. Crainte de paraître devant le Juge avec si peu de mérites, et des imperfections si graves. Vie intérieure nulle... Et d'autre part, si l'épreuve se prolonge, impossibilité d'accomplir les devoirs de ma charge. Toujours crainte de l'avenir et pas d'indifférence, pas abandon à la Providence. C'est que découragement de ne pouvoir soulever, convertir, comme par le passé, ou résignation à état d'indifférence religieuse, ou apostolat de souffrance après apostolat de l'action. Et que cet apostolat soit volontaire.

Seigneur, me voici encore devant vous, en vous, puisque vous m'enveloppez de votre présence. Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi. Oh ! cette réalité. Nous ne réalisons pas cette sainteté à laquelle nous sommes tenus.

.....
En l'octave. — Ne pas compter sur soi. *Beati pauperes.* Se confier à la Providence. Le pain quotidien ! Sur le Cœur de Jésus et lui confier tout, passé, présent, avenir. *Jacta cogitatum tuum in Domino.* Lys des champs. Oiseaux du ciel. Travaillent cependant.

.....
Fin octave. — Joie. Pleurs de joie. Cœur de Jésus, merci. A vous désormais mon cœur, mon esprit, mon âme.

24 Juin. — 10 ans ! !

10 ans d'épreuves, de souffrances... Jamais je n'aurais cru que le 24 juin 1929 m'aurait valu tant de croix... Mais n'est-ce pas pour mon bien, pour le salut de ma pauvre âme ? Ce qui me peine le plus — et même uniquement — c'est de n'avoir pu travailler, comme je l'aurais désiré, pour le salut des âmes qui me sont confiées. « *Sicut sagittam electam* ». Ah ! oui, Seigneur, j'aurais pu devenir entre vos mains comme une flèche choisie, atteignant toujours son but, ne revenant jamais vide d'effet bienfaisant, comme la flèche de Jonathas, au sens spirituel, non pour la mort, mais pour la vie. Je ne dois m'en prendre qu'à moi-même, à ma paresse, à mon immortification, à mon orgueil, aux déficiences de ma volonté, qui est sans énergie, surtout en face du sacrifice, aux indigences de ma vie intérieure, aux agitations des occupations extérieures, bref au naturalisme de mon existence, tiraillée en sens divers. Ah ! Seigneur, donnez-moi de goûter la suavité de votre amour, d'en comprendre la hauteur et la profondeur, la longueur et la largeur. Surtout, faites-moi entrevoir, entrevoir seulement, ce que les yeux ne voient pas... Le sens du surnaturel, voilà ce que je vous demande humblement pour les années de mon exil, qu'elles soient encore longues ou courtes, heureuses humainement ou malheureuses. Si la maladie doit briser mon élan, soyez béni. Si mon cœur est étreint par l'angoisse, soyez béni, si les hommes sont indifférents ou hostiles, soyez béni ; si mon apostolat est infécond, soyez béni ; si ma vie est une souffrance, soyez béni ; si la mort me trouve dénué de mérites, soyez béni. Oui, Seigneur, soyez béni pour le temps et pour l'éternité. Vous êtes le Seul, l'Unique, le Saint, à qui soit gloire et honneur dans les siècles des siècles.

Et maintenant, pour le passé, merci, Seigneur, de vos dons, et de ceux qui me sont venus sous forme de joies naturelles ou surnaturelles, et de ceux qui me sont venus sous forme de souffrances physiques ou morales. Merci du bien que avez opéré par mes indignes mains, des ordinations, des confirmations. Merci des humiliations comme des honneurs, des peines qui m'ont été causées comme des peines que parfois j'ai dû faire aux autres. Merci, et pardon. Oh ! pardon de toutes mes fautes, dont le souvenir m'est si cuisant, surtout à cause de votre amour incompris, méconnu, parfois méprisé. Pardon pour tout.

26 Juin. — Encore souffrances et fatigues. Ce sera désormais le lot de ma pauvre existence. Mais je ne me plaindrai jamais, non par fierté, mais par désir de me conformer au Christ dans sa Passion. *Tacebat.* (Il se taisait). Pas une plainte ne sortit de ses lèvres, sauf la plainte suprême à son Père, qui était en réalité un cri d'espérance. Il faudra que, moi aussi, je m'abandonne à la bonté du Père.

30 Juin. — O saint Paul, très aimé, que je voudrais avoir imité, que j'imiterai avec la grâce de Dieu, pendant toute ma vie, désormais. Imiter son humilité, imiter sa vaillance, imiter sa joie dans les infirmités, dans les tribulations, dans les souffrances physiques et morales. Oû souffrir ou mourir. Aimer le Christ, passionnément. Tout mon être au Christ, mon intelligence avec ses pensées, mon imagination avec ses rêves, ma mémoire avec ses souvenirs, mon cœur avec ses affections, ma volonté avec ses désirs, ses énergies, ses forces, mon âme avec ses aspirations, ma vie avec ses alternatives, ses hauts et ses bas, ses jours et ses nuits, ses épreuves et ses consolations, ses tristesses et ses joies. *Jacta cogitatum tuum in Domino* (Jetons nos pensées dans le Seigneur).

*
 **

Année 1940

(Quelques pages de bloc-notes).

Dimanche des Rameaux. — Semaine Sainte. La passer dans la Retraite — une retraite sérieuse — plus intense — qui clôturera la grande Retraite du Carême. Se pénétrer de cette pensée que Dieu est tout, que rien n'est, en vérité et en réalité, en dehors de Lui — Lui Seul ; — que mon être, ma vie, mes peines, ou mes joies ne sont pas. Tu es celui qui n'est pas. Mais qu'en Lui je retrouve l'être en me plongeant volontairement, librement, généreusement dans Celui qui est mon Principe, et ma Fin, mon Tout. Oh ! la charité,

qui est le Don amoureux, joyeux. Seigneur, vous êtes mon Roi. Entrez en votre Royaume, comme à Jérusalem. Les sentiments de mon enfance se lèvent, du fond de mon âme, pour vous crier avec les enfants des Hébreux : *Hosannah* ! Et toutes les souffrances de ma vie se parent de rameaux verts pour acclamer votre triomphe. Et je voudrais me dépouiller de toute vanité extérieure, de toute sensualité pour étendre sous vos pieds un manteau de sacrifice — la Voie royale de la Croix — *Veni, Domine Jesu*.

Examen particulier : Voir égoïsme — Recherche de mes aises — Immortification. Ce n'est pas pour lui que le Christ accepte le triomphe des Rameaux, mais pour le peuple. Pour les Confirmations, y penser. Le Christ devait souffrir de voir, ou de savoir tant de cœurs fermés, hostiles, et il a porté cette souffrance. Ce sont les deux formes de l'orgueil égoïste. Accepter *tout*. »

Lundi-Saint. — Semaine de souffrances ? Merci mon Jésus, de m'associer à votre Passion. Quand donc finira mon exil ? L'exil suppose la séparation. Mais je ne suis pas séparé de vous. Quand je souffre, et vous savez combien — depuis 5 ans ! — vous êtes là. Vous portez ma Croix. Et moi, je ne porterais pas, pendant ce temps de rédemption, une part de la *vôtre* (que vous n'avez pas méritée — de la *mienné* par conséquent, celle que mes péchés ont imposée à vos épaules). Oh ! mon doux Sauveur, donnez-moi de vous comprendre — un peu, — de vous aimer beaucoup. Donnez-moi de purifier mon âme, de sanctifier les autres âmes, qui me sont confiées — à moi — incapable et indigne des sublimes fonctions que la Providence m'a départies. *Nec dignus nec capax*. Oh ! ce double cri — sincère — qui jaillissait de mon esprit, de mon cœur, de ma volonté, de tout mon être — en 1929 — comme il traduisait, et comme il traduit plus que jamais, la réalité vraie ! *Adjuva nos* (aidez-nous). *Ne respicias peccata mea* (ne considérez pas mes péchés). Mais sauvez votre peuple, les prêtres surtout et les séminaristes.

Le bois ramassé pendant toute une année se brûle en une heure. Plus on aura travaillé, plus la chaleur sera intense. Il faut étudier beaucoup.

Mardi-Saint. — Au Christ à Béthanie toutes mes pensées ; et j'envie les hôtes, Lazare, Marthe, Marie surtout, qui comprenait les sublimes paroles. Ah ! Seigneur, faites que je sente la beauté de la montée vers le Ciel. Car les souffrances me montrent que le jour n'est peut-être pas éloigné. Et il faudra que je sois gai, et vaillant,

que personne ne puisse s'apercevoir. On me félicite depuis un an au sujet de ma santé reconquise. Et il est certain qu'avec la grâce de Dieu, malgré les nuits terribles... je parais très solide. Et la joie profonde inonde mon âme. J'offre ma vie pour mes prêtres que j'ai tant aimés, pour mes très chers diocésains, pour l'Eglise du Christ, pour mes parents et amis, pour mes bienfaiteurs.

.....
.....
.....

Nouveau cahier. — Samedi 24 Août 1940.

Encore des souffrances nouvelles, mon Dieu. La prophétie de Daniel — *Abominatio desolationis sedens in loco sancto*. Depuis la Révolution française, on n'avait pas vu ces choses.

Seigneur Jésus, je veux être apôtre, comme saint Barthélémy, et martyr comme lui. Témoin ! Si j'étais appelé... moi responsable du troupeau !... Avec quelle joie je livrerais ma vie pour mon peuple, si vous me la demandiez comme à saint Barthélémy. Que du moins je me sanctifie de plus en plus pour devenir la victime pure, sainte, immaculée, hostie de louange. Aujourd'hui — Energie et paix.

Dimanche. — Saint Louis.

Résurrection du fils de la Veuve de Naïm, — Naïm, ce petit village vu du mont Thabor, dans la plaine d'Esdrelon. O Christ, vous passez par nos plaines et nos collines, dans l'Eucharistie, vous sauvez les âmes. Elles sont mortes souvent. On les conduit au tombeau, qui sera scellé. Ames de jeunes qui se perdent — à 15 ans — Et leur Mère l'Eglise pleure.

Lundi — Saint Zéphyrin.

Un prêtre, très bon, très humble. Et moi, humilié. *Magnificat quia humiliasti me*. De toutes façons. Phys. Intell. Moral. Aspire à la patrie, près de vous, o Vierge immaculée. Sur cette terre, peut-être. En tout cas, désormais, je veux vivre pour vous honorer et pour servir votre divin Fils. Pensées, paroles, actions. Dieu ne nous demande que de l'aimer. —

Mardi 27 Avril. — Laissez venir à moi les petits enfants. J'ai souffert pour eux, pour leurs âmes pures.

Mercredi 28 Avril. — Rien — Déjà, le néant de tout, — désir, joie, tristesse — rapproche de Dieu. Mais il faut la charité, quelque chose de positif, pour remplir cœur et vie.

TABLE DES MATIÈRES

BIOGRAPHIE

Pages.

1 ^{re} PARTIE : Les années d'enfance et de jeunesse. — Le Séminaire. — Le professorat. — L'archiprêtre de la cathédrale. — Le vicaire général de Saint-Brieuc. — La promotion à l'épiscopat	3
2 ^e PARTIE : L'évêque de Vannes. — L'entrée dans la ville épiscopale. — Le docteur de la Foi. — Le chef du diocèse. — L'apôtre. — Les derniers jours.	20

APPENDICES

<i>Saint-Brieuc</i> : Service pour Mgr Tréhiou. — Eloge funèbre par M. le vicaire général Le Bellec	74
<i>Cathédrale de Vannes</i> : Oraison funèbre de Son Exc. Mgr Tréhiou, par le R. P. Dom Dominique, abbé de Thymadeuc.	84

DOCUMENTS

Avertissement au lecteur	91
Notes intimes de Mgr Tréhiou, évêque de Vannes.	93
